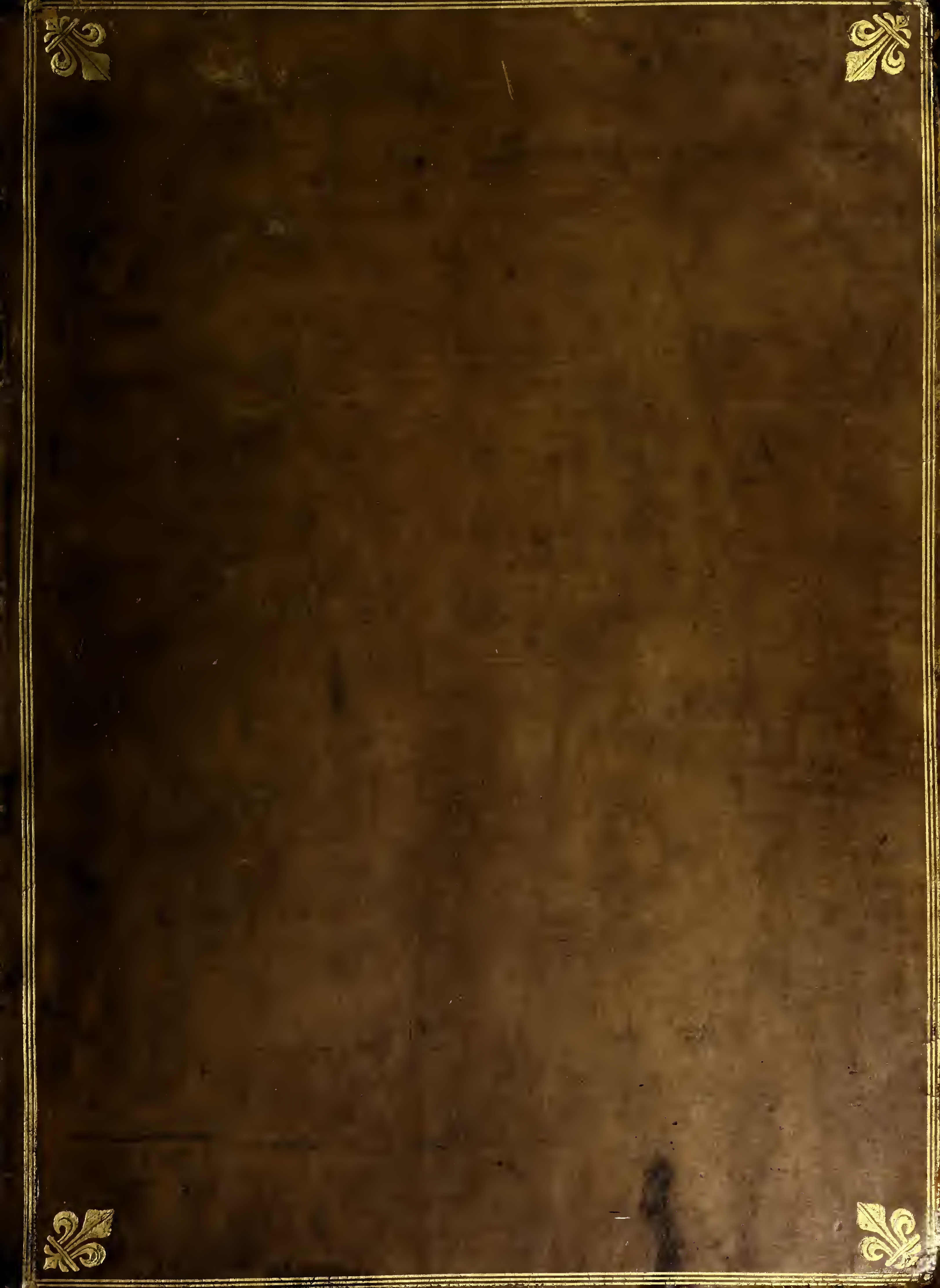






# ŒUVRES
## DE
# MOLIERE.

*TOME SIXIÉME.*



# ŒUVRES DE MOLIERE.

*NOUVELLE ÉDITION.*

TOME SIXIÉME.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

# PIECES CONTENUËS
## dans ce ſixiéme tome.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSICHÉ.

LES FEMMES SÇAVANTES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE BALLET DES BALLETS.

LE MALADE IMAGINAIRE.

REMERCIMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

# LES FOURBERIES DE SCAPIN,

## *COMÉDIE.*

## ACTEURS.

ARGANTE, pere d'Octave & de Zerbinette.

GÉRONTE, pere de Léandre & de Hiacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, & amant de Hiacinte.

LÉANDRE, fils de Géronte & amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, cruë égyptienne, & reconnuë fille d'Argante, amante de Léandre.

HIACINTE, fille de Géronte, & amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice de Hiacinte.

CARLE, ami de Scapin.

Deux porteurs.

*La scene est à Naples.*



*In. et dessiné par F. Boucher.* *gravé par Lau. Cars.*

LES FOURBERIES DE SCAPIN



# LES FOURBERIES DE SCAPIN, *COMEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.



H ! Fâcheuſes nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au port, que mon pere revient ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! Parle, ſi tu veux, & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moi, du moins; & me di ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarraſſé que vous; & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lorſque mon pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes réprimandes.

SILVESTRE.

Les réprimandes ne ſont rien; & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, & je vois ſe former, de loin, un nuage de coups de bâton, qui crévera ſur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! Par où ſortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah! Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel reméde recourir?

---

## SCENE II.

### OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

QU'est-ce, seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! Mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le seigneur Géronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien? Qu'y a-t-il là de ſi funeſte?

OCTAVE.

Hélas! Tu ne ſçais pas la cauſe de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſçache bientôt; & je ſuis homme conſolatif, homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choſes qui me ſoient impoſſibles, quand je m'en veux mêler. J'ai ſans doute reçû du Ciel un génie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingénieuſes à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; & je puis dire ſans vanité, qu'on n'a gueres vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de reſſorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite eſt trop maltraité aujourd'hui; & j'ai renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment! Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me brouillai avec la juſtice.

OCTAVE.

La justice ?

SCAPIN.

Oui. Nous eumes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi & la justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siécle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre avanture.

OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte, & mon pere s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sçais cela ?

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fumes laissés par nos peres; moi, sous la conduite de Silvestre, & Léandre, sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sçais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſi-tôt confidence de ſon amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exageroit à tous momens ſa beauté & ſa grace, me louoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ſes vœux, nous entendîmes, dans une petite maiſon d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt; une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe de pitoyable en des perſonnes étrangeres; & qu'à moins que d'être inſenſibles, nous en ſerions touchés.

SCAPIN.

Où eſt-ce que cela nous méne?

OCTAVE.

La curioſité me fit preſſer Léandre de voir ce que c'étoit.

Nous entrons dans une ſale, où nous voyons une vieille femme mourante, aſſiſtée d'une ſervante qui faiſoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puiſſe jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des braſſiéres de nuit, qui étoient de ſimple futaine; & ſa coëffure étoit une cornette jaune, retrouſſée au haut de ſa tête, qui laiſſoit tomber en déſordre ſes cheveux ſur ſes épaules; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes, que toute ſa perſonne.

SCAPIN.

Je ſens venir les choſes.

OCTAVE.

Si tu l'avois vûë, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! Je n'en doute point; &, ſans l'avoir vûë, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes déſagréables, qui défigurent un viſage; elle avoit à pleurer une grace touchante, & ſa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faiſoit fondre chacun en larmes, en ſe jettant amoureuſement ſur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit ſa chére mere; & il n'y avoit perſonne qui n'eût l'ame percée de voir un ſi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eſt touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Aſſûrément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous ſortimes de là; & demandant à Léandre ce qu'il lui ſembloit de cette perſonne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit aſſez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ſes beautés avoient fait ſur mon ame.

SILVESTRE *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour juſqu'à demain. [*à Scapin.*] Laiſſez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment, il ne ſçauroit plus vivre, qu'il n'aille conſoler ſon aimable affligée. Ses fréquentes viſites ſont re-

jettées de la ſervante, devenuë la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au déſeſpoir. Il preſſe, ſupplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique ſans bien, & ſans appui, eſt de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouſer, on ne peut ſouffrir ſes pourſuites. Voilà ſon amour augmenté par les difficultés. Il conſulte dans ſa tête, agite, raiſonne, balance, prend ſa réſolution; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévû du pere qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du ſecret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le ſeigneur Geronte a euë d'une ſeconde femme qu'on dit qu'il a épouſée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par deſſus tout cela, mets encore l'indigence où ſe trouve cette aimable perſonne, & l'impuiſſance où je me vois d'avoir de quoi la ſecourir.

SCAPIN.

Eſt-ce là tout? Vous voilà bien embarraſſés tous deux pour une bagatelle. C'eſt bien-là de quoi ſe tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à ſi peu de choſe? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne ſçaurois trouver dans ta tête, forger dans ton eſprit quelque ruſe galante, quelque honnête petit ſtra-

tagême, pour ajuſter vos affaires ? Fi. Peſte ſoit du butor ! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à dupper, je les aurois joués tous deux par deſſous la jambe ; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me ſignalois déjà par cent tours d'adreſſe jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la juſtice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

---

## SCENE III.

### HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH ! Octave, eſt-il vray ce que Silveſtre vient de dire à Nérine, que votre pere eſt de retour, & qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ? Vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me ſoupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité ? Et n'êtes-vous pas aſſûrée de l'amour que j'ai pour vous ?

HIACINTE.

Oui, Octave, je ſuis ſûre que vous m'aimez ; mais je ne le ſuis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute ſa vie?

HIACINTE.

J'ai oüi dire, Octave, que votre ſexe aime moins longtems que le nôtre, & que les ardeurs que les hommes font voir, ſont des feux qui s'éteignent auſſi facilement qu'ils naiſſent.

OCTAVE.

Ah! Ma chere Hiacinte, mon cœur n'eſt donc pas fait comme celui des autres hommes; & je ſens bien, pour moi, que je vous aimerai juſqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous ſentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne ſoient ſincéres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres ſentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre perſonne; & je ſuis ſûre que je mourrai ſi ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinthe, il n'y a point de pere qui puiſſe me contraindre à vous manquer de foi, & je me réſoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il eſt beſoin, plûtôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, ſans l'avoir vûë, une averſion effroyable pour celle que l'on me deſtine; &, ſans être cruel, je ſouhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir ſans me ſentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidéle.

OCTAVE.

Je le serai assûrément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN *à part.*

Elle n'est point tant sotte, ma foi, & je la trouve assez passable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et, vous, ne dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que...

SCAPIN.

[*à Octave.*] [*à Hiacinte.*]
Chut. Allez-vous-en, vous, & ſoyez en repos.

---

## SCENE IV.

### OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN *à Octave.*

ET vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le piéd de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine réſoluë, la tête haute, les regards aſſûrés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je ſuis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme ſi c'étoit à lui-même. Comment pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moi, oſes-tu bien paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon abſence? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, maraud? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, le reſpect qui m'eſt dû, le reſpect que tu me conſerves? Allons donc. Tu as l'inſolence, fripon, de t'engager ſans le conſentement de ton pere, de contracter un mariage clandeſtin? Répon-moi, coquin, répon-moi. Voyons un peu tes belles raiſons. Oh! Que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de réſolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Aſſûrément ?

OCTAVE.

Aſſûrément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel ! Je ſuis perdu.

---

## SCENE V.

### SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HOlà, Octave, demeurez ; Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre eſpéce d'homme ! Ne laiſſons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je ?

SCAPIN.

Laiſſe-moi dire, moi, & ne fais que me ſuivre.

# SCENE VI.

## ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE

*dans le fond du théatre.*

ARGANTE *se croyant seul.*

A-T-on jamais oüi parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN *à Silvestre.*

Il a déjà appris l'affaire, & elle lui tient si fort en tête que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silvestre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je voudrois bien sçavoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN *à part.*

Non. Nous n'y pensons pas.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAPIN *à part.*

Celui-là ſe pourra faire.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Prétendront-ils m'amuſer par des contes en l'air ?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Tous leurs diſcours ſeront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Je ſçaurai mettre mon pendard de fils en lieu de ſûreté.

SCAPIN *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Et pour le coquin de Silveſtre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*

J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silveſtre.*

Ah, ah ! Vous voilà donc, ſage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

[*à Silvestre.*]

Bon jour Scapin. Vous avez suivi mes ordres vrayment d'une belle maniére, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.

[*à Silvestre.*]

Assez bien. Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu! Fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur?

ARGANTE *montrant Silvestre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas oüi parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.

J'ai bien oüi parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose ? Une action de cette nature !

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là !

SCAPIN.

Cela est vray.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere !

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'être en colére ?

SCAPIN.

Si-fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai sçû la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere, dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! Je me suis rendu à la raison, & j'ai considéré

que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnuë?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été pouſſé par ſa deſtinée.

ARGANTE.

Ah, ah! Voici une raiſon la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, aſſaſſiner, & dire pour excuſe, qu'on y a été pouſſé par ſa deſtinée.

SCAPIN.

Mon Dieu! Vous prenez mes paroles trop en philoſophe. Je veux dire qu'il s'eſt trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il ſoit auſſi ſage que vous? Les jeunes gens ſont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raiſonnable; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eſt allé faire de ſon côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien ſçavoir ſi vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai oüi dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes,

que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là ; & que vous n'en approchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien, car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes, il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN *montrant Silvestre.*

Demandez-lui plûtôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silvestre.*

C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui, Monsieur.

SCAPIN.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! Je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raison de la violence qu'on a faite à mon fils.

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait été capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce ſeroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

SCAPIN.

Non, je ſuis ſûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN.

Vous?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon?

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais! Voici qui eſt plaiſant. Je ne déshériterai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela ſera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux. Finiſſons ce diſcours qui m'échauffe la bile. [*à Silveſtre.*] Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le ſeigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

SCAPIN.

Monſieur, ſi je vous puis être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE,

[*à part.*]

Je vous remercie. Ah! Pourquoi faut-il qu'il ſoit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritiére!

# SCENE VII.

## SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous preſſe pour notre ſubſiſtance, & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont j'ai beſoin. Atten. Tien-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théatre. Voilà qui eſt bien. Sui-moi. J'ai des ſecrets pour déguiſer ton viſage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la juſtice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres ; & trois ans de galére de plus, ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble cœur.

*Fin du premier Acte.*





Blondel Invenit — Jouslain sculpsit

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

### GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.



UI, ſans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, & un matelot qui vient de Tarente, m'a aſſûré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, ſeigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que ſi vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De ſorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GERONTE.

Sans doute; & je ſerois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et ſi ce fils, que vous avez en brave pere ſi bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GERONTE.

Comment!

ARGANTE.

Comment?

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

ARGANTE.

Cela veut dire, ſeigneur Géronte, qu'il ne faut pas être ſi promt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloſer, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Eſt-ce que vous auriez oüi dire quelque choſe de mon fils?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vîte conſulter un avocat, & aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

---

## SCENE II.

### GERONTE *ſeul.*

QUe pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le ſien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que ſe marier ſans le conſente-

ment de ſon pere, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

## SCENE III.

### GERONTE, LEANDRE.

GERONTE.

Ah! Vous voilà.

LEANDRE *courant à Géronte pour l'embraſſer.*

Ah! Mon pere, que j'ai de joye de vous voir de retour!

GERONTE *refuſant d'embraſſer Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embraſſe, & que...

GERONTE *le repouſſant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi! Vous me refuſez, mon pere, de vous exprimer mon tranſport par mes embraſſemens?

GERONTE.

Oui. Nous avons quelque choſe à démêler enſemble.

LEANDRE.

Et quoi?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien ?

GERONTE.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé ici ?

LEANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé ?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon abſence ?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait ?

GERONTE.

Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayiez fait ; mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi ! Je n'ai fait aucune choſe dont vous ayiez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune choſe ?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien réſolu.

LEANDRE.

C'eſt que je ſuis ſûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin ?

GERONTE.

Ah, ah ! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi ?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis ; j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah ! Traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils ; & tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

---

## SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

ME trahir de cette maniére ! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah ! Je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

## SCENE V.

### OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

MOn cher Scapin, que ne dois-je point à tes ſoins! Que tu es un homme admirable! Et que le Ciel m'eſt favorable de t'envoyer à mon ſecours!

LEANDRE.

Ah, ah! Vous voilà. Je ſuis ravi de vous trouver, monſieur le coquin.

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaiſant. Ah! Je vous apprendrai...

SCAPIN *ſe mettant à genoux.*

Monſieur.

OCTAVE *ſe mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah! Léandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monſieur!

OCTAVE *retenant Léandre.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laiſſez-moi contenter mon reſſentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraite point.

SCAPIN.

Monſieur, que vous ai-je fait?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confeſſe lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je ſçais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce ſecret; mais je veux en avoir la confeſſion de ta propre bouche, ou je vais te paſſer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque choſe, Monſieur?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conſcience ne te dit que trop ce que c'eſt.

SCAPIN.

Je vous aſſûre que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores ?

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous confeſſe que j'ai bû avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Eſpagne dont on vous fit préſent il y a quelques jours ; & que c'eſt moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEANDRE.

C'eſt toi, pendard, qui m'as bû mon vin d'Eſpagne, & qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela ; mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur ?

LEANDRE.

Non. C'eſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN.

Hé ?

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il eſt vray qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyâtes porter le ſoir une petite montre à la jeune égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë, & le viſage plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'eſt toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LEANDRE.

Ah, ah ! J'apprends ici de jolies choſes, & j'ai un ſerviteur fort fidéle vrayment. Mais ce n'eſt pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LEANDRE.

Non, infame, c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN.

SCAPIN *à part.*

Peſte !

LEANDRE.

Parle vîte, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE *ſe mettant au devant de Léandre.*

Hé.

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes, en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſois le loup garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faiſois le loup garou ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je ſçaurai me ſouvenir en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que

tu me confeſſes ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A votre pere?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas ſeulement vû depuis ſon retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas vû?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Aſſûrément?

SCAPIN.

Aſſûrément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN.

Avec votre permiſſion, il n'a pas dit la vérité.

---

## SCENE VI.

### LEANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

MOnſieur, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour votre amour.

LEANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos égyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promtement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

---

## SCENE VII.

### LEANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LEANDRE.

AH ! Mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours.

SCAPIN *ſe levant, & paſſant fiérement devant Léandre.*

Ah ! Mon pauvre Scapin. Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, ſi tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Paſſez-moi votre épée au travers du corps. Je ſerai ravi que vous me tuyez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtôt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute choſe.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah! De grace, ne ſonge plus à tout cela, & penſe à me donner le ſecours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque choſe pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la ſorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adreſſe.

OCTAVE.

Je joins mes priéres aux ſiennes.

SCAPIN.

J'ai cette inſulte-là ſur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton reſſentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où ſe voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviſte, un affront comme celui-là!

LEANDRE.

J'ai tort, je le confeſſe.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir paſſer ſon épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; & s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! Ma foi, Scapin, il ſe faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne ſoyez pas ſi promt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y ſongera.

LEANDRE.

Mais tu ſçais que le tems preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez point en peine. Combien eſt-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens piſtoles.

SCAPIN.

[*à Octave.*]

Je veux tirer cet argent de vos peres. Pour ce qui eſt du

[*à Léandre.*]

vôtre, la machine eſt déjà toute trouvée; &, quant au vôtre, bien qu'avare au dernier dégré, il y faudra moins de façon encore; car vous ſçavez que, pour l'eſprit, il n'en a pas, grace à Dieu, grande proviſion, & je le livre pour une eſpéce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offenſe point, il ne tombe entre lui & vous aucun ſoupçon de reſſemblance; & vous ſçavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien ſcrupule de cela. Vous moquez-vous? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puiſqu'il ſe préſente. Allez-vous-en tous deux.

[*à Octave.*]

Et, vous, avertiſſez votre Silveſtre de venir vîte jouer ſon rôle.

---

## SCENE VIII.

### ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN *à part.*

LE voilà qui rumine.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Avoir ſi peu de conduite & de conſidération ! S'aller jetter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! Ah, jeuneſſe impertinente !

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monſieur, la vie eſt mêlée de traverſes, il eſt bon de s'y tenir ſans ceſſe préparé ; & j'ai oüi dire il y a long-tems une parole d'un ancien que j'ai toujours retenuë.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été abſent de chez

lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidens que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée; &, ce qu'il trouve qui ne lui eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philoſophie; & je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colére de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étriviéres; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon deſtin.

ARGANTE.

Voilà qui eſt bien; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, & je viens de conſulter des avocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foi, Monſieur, ſi vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous ſçavez ce que c'eſt que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raiſon, je le vois bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je penſe que j'en ai trouvé une. La compaſſion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne ſçaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans

fans, que cela ne m'émeuve; &, de tout tems, je me ſuis ſenti pour votre perſonne une inclination particuliére.

ARGANTE.

Je te ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épouſée. C'eſt un de ces braves de profeſſion, de ces gens qui ſont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, & ne font non plus de conſcience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis ſur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raiſon de la violence pour le faire caſſer, vos prérogatives du nom de pere, & l'appui que vous donneroient auprès de la juſtice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propoſitions que je lui ai faites d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme; & il donnera ſon conſentement à rompre le mariage, pourvû que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! d'abord des choſes par deſſus les maiſons.

ARGANTE.

Hé, quoi?

SCAPIN.

Des choſes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cent piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cent fiévres quartaines qui le puiſſent ſerrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pareilles propoſitions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une duppe, pour vous demander des cinq ou ſix cent piſtoles. Enfin, après pluſieurs diſcours, voici où s'eſt réduit le réſultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je ſuis après à m'équiper; & le beſoin que j'ai de quelque argent, me fait conſentir, malgré moi, à ce qu'on me propoſe. Il me faut un cheval de ſervice, & je n'en ſçaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour ſoixante piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les piſtolets; & cela ira bien à vingt piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt piſtoles & ſoixante, ce ſeroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Juſtement.

ARGANTE.

C'eſt beaucoup; mais, ſoit, je conſens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut auſſi un cheval pour monter ſon valet, qui coûtera bien trente piſtoles.

ARGANTE.

Comment diantre ! Qu'il ſe proméne ; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur.

ARGANTE.

Non. C'eſt un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon valet aille à piéd ?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le maître auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Monſieur, ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie ; & donnez tout pour vous ſauver des mains de la juſtice.

ARGANTE.

Hé bien, ſoit. Je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh ! Qu'il aille au diable avec ſon mulet. C'en eſt trop ; & nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grace, Monſieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monſieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas ſeulement un âne.

SCAPIN.

Conſidérez . . .

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! Monſieur, de quoi parlez vous là, & à quoi vous réſolvez-vous? Jettez les yeux ſur les détours de la juſtice. Voyez combien d'appels & de dégrés de juriſdiction, combien de procédures embarraſſantes, combien d'animaux raviſſans, par les griffes deſquels il vous faudra paſſer; ſergens, procureurs, avocats, greffiers, ſubſtituts, rapporteurs, juges, & leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre choſe, ne ſoit capable de donner un ſoufflet au meilleur droit du monde. Un ſergent baillera de faux exploits, ſur quoi vous ſerez condamné ſans que vous le ſçachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre avocat, gagné de même, ne ſe trouvera point lorſqu'on plaidera votre cauſe, ou dira des raiſons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des ſentences & arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur ſouſtraira des piéces, ou le rapporteur même

ne dira pas ce qu'il a vû; & quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ſerez ébahi que vos juges auront été ſollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monſieur, ſi vous le pouvez, ſauvez-vous de cet enfer-là. C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la ſeule penſée d'un procès, ſeroit capable de me faire fuir juſqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eſt-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monſieur, pour le mulet, pour ſon cheval, & celui de ſon homme, pour le harnois & les piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hôteſſe, il demande en tout deux cent piſtoles.

ARGANTE.

Deux cent piſtoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *ſe promenant en colére.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réfléxion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, & journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations & plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences & arrêts, contrôles, signatures, & expéditions de leurs clercs; sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cent pistoles?

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cent pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas, & les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent, devant tout le monde, de méchans plaisans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cent pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cent pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

---

## SCENE IX.

### ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE *déguisé en spadassin.*

SILVESTRE.

SCapin, faites-moi connoître un peu cet Argante, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, & faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sçais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cent pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, ſi je le trouve, je le veux échiner, dûſſai-je être roué tout vif.

[*Argante, pour n'être point vû, ſe tient en tremblant derriére Scapin.*]

SCAPIN.

Monſieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par la ſang, par la tête, s'il étoit là, je lui don- [*appercevant Argante.*] nerois, tout-à-l'heure, de l'épée dans le ventre. Qui eſt cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'eſt pas lui, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis?

SCAPIN.

Non, Monſieur, au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

[*à Argante.*]

Ah! Parbleu, j'en ſuis ravi. Vous êtes ennemi, Monſieur de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE.

SILVESTRE *ſecouant rudement la main d'Argante.*
Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les ſermens que je ſçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moi.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce pays-ci ne ſont guéres ſouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſûrément; & il a des parens, des amis, & des domeſtiques, dont il ſe fera un ſecours contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu, c'eſt ce que je demande. [*mettant l'épée à la main.*] Ah, tête! Ah, ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout ſon ſecours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente perſonnes! Que ne les vois-je fondre ſur moi les armes à la main! [*ſe mettant en garde.*] Comment, marauds, vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tuë, point de quartier. [*pouſſant de tous les côtés, comme s'il avoit pluſieurs perſonnes à combattre.*] Donnons. Ferme. Pouſſons. Bon piéd, bon œil. Ah, coquins! Ah, canaille! Vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre ſaoul. Soutenez, marauds, ſoutenez. Allons. A cette botte. A cette autre.

A celle-ci. A celle-là. [*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*] Comment, vous reculez ? Piéd ferme, morbleu, piéd ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

---

## SCENE X.

### ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

HÉ bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cent pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il ?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cent pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre

honneur, que vous paroiſſiez là, après avoir paſſé ici pour autre que ce que vous êtes; &, de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoître, il n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aiſe de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Eſt-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis honnête homme; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. Je ſerai bien aiſe que vous vous ſerviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu! Tien.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que ſçait-on,

ſi je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fais point conteſter davantage. Mais ſonge à bien prendre tes ſûretés avec lui.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire, il n'a pas affaire à un ſot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

[*ſeul.*]

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! Ma foi, le voici. Il ſemble que le Ciel, l'un après l'autre, les améne dans mes filets.

---

# SCENE XI.

## GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faiſant ſemblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel! O diſgrace imprévuë! O miſérable pere! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GERONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce viſage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il perſonne qui puiſſe me dire où eſt le ſeigneur Géronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN *courant ſur le théatre, ſans vouloir entendre, ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GERONTE *courant après Scapin.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il ſoit caché en quelqu'endroit qu'on ne puiſſe point deviner.

GERONTE *arrêtant Scapin.*

Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toi. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monſieur...

GERONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monſieur votre fils...

GERONTE.

Hé bien, mon fils...

SCAPIN.

Eſt tombé dans une diſgrace la plus étrange du monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triſte de je ne ſçais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé aſſez mal-à-propos; &, cherchant à divertir cette triſteſſe, nous nous ſommes allés promener ſur le port. Là, entr'autres pluſieurs choſes, nous avons arrêté nos yeux ſur une galére turque aſſez bien équipée. Un jeune turc de bonne mine, nous a invités d'y entrer, & nous a préſenté la main. Nous y avons paſſé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui ſe puiſſent voir, & bû du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de ſi affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monſieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galére en mer; &, ſe voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un eſquif, & m'envoye vous dire que, ſi vous ne lui envoyez par moi tout-à l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui, Monſieur; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah ! Le pendard de turc, m'aſſaſſiner de la façon !

SCAPIN.

C'eſt à vous, Monſieur, d'aviſer promtement aux moyens de ſauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendreſſe.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére ?

SCAPIN.

Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

GERONTE.

Va-t-en Scapin, va-t-en vîte dire à ce turc, que je vais envoyer la juſtice après lui.

SCAPIN.

La juſtice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére ?

SCAPIN.

Une méchante deſtinée conduit quelquefois les perſonnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes ici l'action d'un ſerviteur fidéle.

SCAPIN.

Quoi, Monſieur ?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce turc qu'il me renvoye mon fils, & que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment, oui, de la conscience à un turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cent livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cent livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

SCAPIN.

Ce ſont des gens qui n'entendent point de raiſon.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Il eſt vray; mais quoi? On ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une groſſe clé du côté gauche, qui eſt celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans cette grande manne, & tu les vendras aux frippiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Hé, Monſieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous ſçavez le peu de tems qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Oh! Que de paroles perduës! Laiſſez-là cette galére, & ſongez que le tems preſſe, & que vous courez riſque de perdre votre fils. Hélas! Mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'emméne eſclave en Alger. Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que, ſi tu manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur; je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Vous avez raiſon; mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela eſt vray; mais faites promtement.

GERONTE.

Ah, maudite galére!

SCAPIN *à part.*

Cette galére lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi-tôt ravie.

[*Tirant ſa bourſe de ſa poche, & la préſentant à Scapin.*]

Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monſieur.

GERONTE *retenant la bourſe qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme ſans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire.

GERONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE *de même.*

Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſçaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant ſa bourſe dans ſa poche, & s'en allant.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN *courant après Géronte.*

Holà, Monſieur.

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vrayment; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah! C'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére? Ah, maudite galére! Traître de turc, à tous les diables!

SCAPIN *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrache; mais il n'eſt pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

---

## SCENE XII.

### OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HÉ bien, Scapin, as-tu réuſſi pour moi dans ton entrepriſe?

LEANDRE.

As-tu fait quelque choſe pour tirer mon amour de la peine où il eſt?

SCAPIN *à Octave.*

Voilà deux cent piſtoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah! Que tu me donnes de joye!

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pû faire rien.

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous allez vîte!

LEANDRE *se tournant.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

Ah! Tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

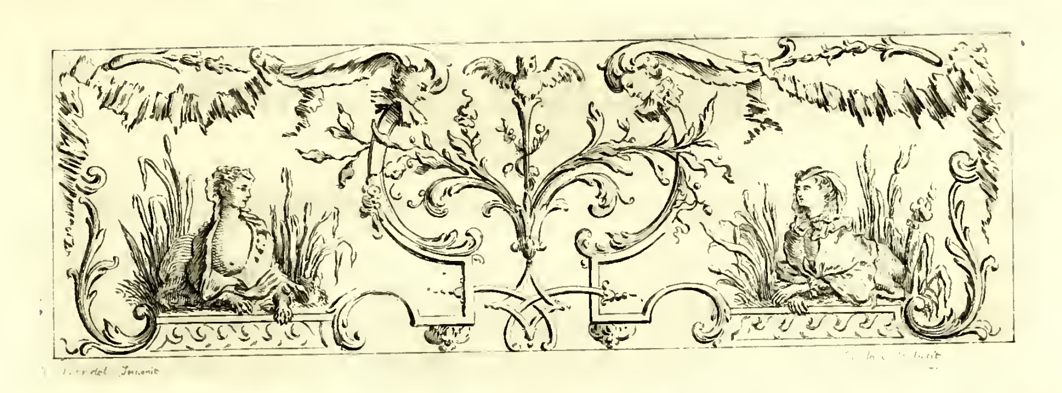
SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promtement acheter celle que j'adore.

*Fin du second Acte.*



# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

### ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.



Ui, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquittons de l'ordre qu'il nous ont donné.

HIACINTE *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joye une compagne de la sorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & ce n'est pas assez pour m'assûrer entiérement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, & ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; &, pour répondre à son amour de la maniére qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est-là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE *à Zerbinette.*

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous ſçavez de qui vous êtes née; & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, eſt capable d'ajuſter tout, peut aſſûrer votre bonheur, & faire donner un conſentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun ſecours dans ce que je puis être, & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais auſſi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'eſt pas ce que l'on peut le plus craindre. On ſe peut naturellement croire aſſez de mérite pour garder ſa conquête; & ce que je vois de plus redoutable dans ces ſortes d'affaires, c'eſt la puiſſance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

HIACINTE.

Hélas! Pourquoi faut-il que de juſtes inclinations ſe trouvent traverſées? La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacle à ces aimables chaînes, dont deux cœurs ſe lient enſemble.

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, eſt un calme déſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie, & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu ! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant, du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſçais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte ; & que je le paye aſſez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entrepriſes hazardeuſes.

SILVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui ; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuſer ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine ?

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venuë de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'eſt aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eſt vray que tu es maitre de tes épaules; & tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE *à Scapin.*

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des ſecrets qu'il étoit bon qu'on ne ſçût pas.

---

## SCENE II.

### GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HÉ bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monſieur, eſt en lieu de ſûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient ſa ſœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage; &, dans cette penſée, il a réſolu hautement de décharger ſon déſeſpoir ſur vous, & de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vû même, deçà & delà, des ſoldats de ſa compagnie, qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenuës de votre maiſon. De ſorte que vous ne ſçauriez aller chez vous; vous ne ſçauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne ſçais pas, Monſieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les piéds juſqu'à la tête, &.... Attendez.

[*Scapin fait ſemblant d'aller voir au fond du théatre, s'il n'y a perſonne.*]

GERONTE *en tremblant.*

Hé?

SCAPIN *revenant.*

Non, non, non, ce n'eſt rien.

GERONTE.

Ne ſçaurois-tu trouver quelque moyen, pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

GERONTE.

Hé, Scapin, montre-toi ſerviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendreſſe pour vous, qui ne ſçauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

GERONTE.

Tu en ſeras récompenſé, je t'aſſûre; & je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu uſé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos

pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce ſac ; & que...

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai ſur mon dos, comme un paquet de quelque choſe ; & je vous porterai ainſi, au travers de vos ennemis, juſques dans votre maiſon, où, quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

[*à part.*]

La meilleure du monde. Vous allez voir. Tu me payeras l'impoſture.

GERONTE.

Hé ?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis ſeront bien attrapés. Mettez-vous bien juſqu'au fond ; & ſurtout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque choſe qui puiſſe arriver.

GERONTE.

Laiſſe-moi faire. Je ſçaurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un ſpadaſſin qui vous cherche.

[*en contrefaiſant ſa voix.*]

*Quoi! Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, & quelqu'un, par charité, né m'enſeignera pas où il eſt?* [*à Géronte, avec ſa voix ordinaire.*] Ne branlez pas. *Cadédis, jé lé troubérai, ſé cachât-il au centre dé la terre.* [*à Géronte, avec ſon ton naturel.*] Ne vous montrez pas. *Oh, l'homme au ſac.* Monſieur. *Jé té vaille un louis, & m'enſeigne où put être Géronte.* Vous cherchez le ſeigneur Géronte? *Oui mordi, jé lé cherche.* Et pour quelle affaire, Monſieur? *Pour quelle affaire?* Oui. *Jé beux, cadédis, lé faire mourir ſous les coups dé vâton.* Oh, Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, & ce n'eſt pas un homme à être traité de la ſorte. *Qui? Cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélitre?* Le ſeigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni belître, & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment, tu mé traites à moi, avec cette hautur?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offenſe. *Eſt-ce que tu es des amis dé cé Géronte?* Oui, Monſieur, j'en ſuis. *Ah, cadédis, tu es dé ſes amis, à la vonne hure.*

[*donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.*]

*Tien. Boilà cé que jé té vaille pour lui.*

[*criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.*]

Ah, ah, ah, ah, ah, Monſieur! Ah, ah! Monſieur, tout beau. Ah! Doucement. Ah, ah, ah, ah! *Va, porte-lui céla dé ma part. Adiuſias.* Ah! Diable ſoit le gaſçon. Ah!

GERONTE *mettant la tête hors du ſac.*

Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je ſuis tout moulu, & les épaules me ſont un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment? C'eſt ſur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, Monſieur, c'étoit ſur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien ſenti les coups, & les ſens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'eſt que le bout du bâton qui a été juſques ſur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN *faiſant remettre Géronte dans le ſac.*

Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti, moi courir comme une baſque, & moi ne pouvre point troufair de tout le jour ſti tiable de Gironte?* Cachez-vous bien. *Dites un peu moi fous, monſir l'homme, s'il ve plaît, fous ſçavoir point où l'eſt ſti Gironte que moi cherchir?* Non, Monſieur, je ne ſçais point où eſt Géronte. *Dites-moi le fous franchemente, moi li fouloir pas grande choſe à lui. L'eſt ſeulemente pour li donnir un petite régale ſur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites*

*petites coups d'épée au trafers de ſon poitrine.* Je vous aſſûre, Monſieur, que je ne ſçais pas où il eſt. *Il me ſemble que ji ſoi remuair quelque choſe dans ſti ſac.* Pardonnez-moi, Monſieur. *Li eſt aſſûrément quelque hiſtoire là-tetans.* Point du tout, Monſieur. *Moi l'afoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ſti ſac.* Ah, Monſieur, gardez-vous-en bien. *Montre-le moi un peu vous, ce que c'être là.* Tout beau, Monſieur. *Quement, tout beau!* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi je le fouloir foir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah, que de badinemente.* Ce ſont hardes qui m'appartiennent. *Montre-moi fous, te dis-je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien?* Non. *Moi pailler de ſte bâtonne deſſus les épaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah! Toi faire le trôle.* [*donnant des coups de bâton ſur le ſac, & criant comme s'il les recevoit.*] Ah, ah, ah, ah, Monſieur, ah, ah, ah, ah! *Juſqu'au refoir; l'être-là un petit leçon pour l'i apprendre à toi à parlair inſolentemente.* Ah! Peſte ſoit du baragouineux. Ah!

GERONTE *ſortant ſa tête hors du ſac.*

Ah! Je ſuis roué.

SCAPIN.

Ah! Je ſuis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent ſur mon dos?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le ſac.*

Prenez garde, voici une demi douzaine de ſoldats tout enſemble. [*contrefaiſant la voix de pluſieurs perſonnes.*] *Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons par tout.*

*N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Viſitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.* [*à Géronte, avec ſa voix ordinaire.*] Cachez-vous bien. *Ah! Camarades, voici ſon valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enſeignes où eſt ton maître.* Hé, Meſſieurs, ne me maltraitez point. *Allons, di-nous où il eſt? Parle. Hâte-toi, expédions. Dépêche vîte. Tôt.* Hé, Meſſieurs, doucement. [*Géronte met doucement la tête hors du ſac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*] *Si tu ne nous fais trouver ton maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir ſur toi une ondée de coups de bâton.* J'aime mieux ſouffrir toute choſe, que de vous découvrir mon maître. *Nous allons t'aſſommer.* Faites tout ce qu'il vous plaira. *Tu as envie d'être battu. Ah, tu en veux tâter? Voilà* ... Oh!

[*Comme il eſt prêt de frapper, Géronte ſort du ſac, & Scapin s'enfuit.*

GERONTE *ſeul.*

Ah! Infâme. Ah! Traître. Ah! Scélérat. C'eſt ainſi que tu m'aſſaſſines?

---

## SCENE III.

### ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE *riant, ſans voir Géronte.*

AH, ah! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE *à part, ſans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *ſans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah! La plaiſante hiſtoire, & la bonne duppe que ce vieillard.

GERONTE.

Il n'y a rien de plaiſant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, Monſieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment! Qui ſonge à ſe moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au néz?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute ſeule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaiſant qu'on puiſſe entendre. Je ne ſçais pas ſi c'eſt parce que je ſuis intéreſſée dans la choſe; mais je n'ai jamais trouvé rien de ſi drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à ſon pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à ſon pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me preſſiez, vous me trouverez aſſez diſpoſée à vous dire l'affaire ; & j'ai une demangeaiſon naturelle à faire part des contes que je ſçais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand'choſe à vous la dire, & c'eſt une avanture qui n'eſt pas pour être longtems ſecrette. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes, qu'on appelle égyptiens, & qui, rodant de province en province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choſes. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous diſent, leurs affaires ſont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premiéres penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plûpart des fils de famille, c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent ; il a un pere, qui, quoique riche, eſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Atten-

dez. Ne me ſçaurois-je ſouvenir de ſon nom? Ah! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Gé... Géronte; oui Géronte juſtement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; & mon amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi, pour en tirer de ſon pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du ſerviteur, je le ſçais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'eſt un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour attraper ſa duppe. Ah, ah, ah, ah! Je ne ſçaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah! Il eſt allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah! & il lui a dit, qu'en ſe promenant ſur le port avec ſon fils, hi, hi, ils avoient vû une galére turque, où on les avoit invités d'entrer, qu'un jeune turc leur y avoit donné la collation; ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galére en mer; & que le turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au pere de ſon maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger,

s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuſes angoiſes; & la tendreſſe qu'il a pour ſon fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, ſont juſtement cinq cent coups de poignards qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peût ſe réſoudre à tirer cette ſomme de ſes entrailles; & la peine qu'il ſouffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir ſon fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la juſtice en mer après la galére du turc. Ah, ah, ah! Il ſollicite ſon valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, & chaque réflé-xion eſt douloureuſement accompagnée d'un, Mais que diable alloit-il faire dans cette galére? Ah, maudite galére! Traître de turc! Enfin après pluſieurs detours, après avoir long-tems gémi & ſoupiré... Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme eſt un pendard, un inſolent, qui ſera puni par ſon pere, du tour qu'il lui a fait; que l'égyptienne eſt une malaviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui ſçaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille; & que le valet eſt un ſcélérat, qui ſera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

## SCENE IV.

### ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OU eſt-ce donc que vous vous échapez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant ?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me ſuis adreſſée à lui-même, ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment ſon hiſtoire ?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre ?

## SCENE V.

### ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

HOlà, Silveſtre.

SILVESTRE *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maiſon. Voilà mon maître qui m'appelle.

## SCENE VI.

### ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VOus vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous, & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monſieur, ſi Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; & vous aſſûre que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me faſſe paſſer la plume par le bec.

SCENE

## SCENE VII.

### GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une maniére que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piéce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaise au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me ré-

jouiſſois aujourd'hui de l'eſpérance d'avoir ma fille, dont je faiſois toute ma conſolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle eſt partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raiſons pour cela; & des intérêts de famille m'ont obligé juſqu'ici à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que vois-je?

---

## SCENE VIII.

### ARGANTE, GERONTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Te voilà, Nérine.

NERINE *ſe jettant aux genoux de Géronte.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a cauſé de troubles

& d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GERONTE.

Où eſt ma fille & ſa mere ?

NERINE.

Votre fille, Monſieur, n'eſt pas loin d'ici ; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée ?

NERINE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Et avec qui ?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain ſeigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promtement où elle eſt.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Paſſe devant. Suivez-moi, ſuivez-moi, ſeigneur Argante.

SILVESTRE *seul.*

Voilà une avanture qui est tout-à-fait surprenante.

---

## SCENE IX.

### SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HÉ bien, Silvestre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables; & sur tout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, & ....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

## SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

ALlons, ma fille, venez chez moi. Ma joye auroit été parfaite, si j'y avois pû voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

## SCENE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VEnez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse avanture de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sçais pas...

OCTAVE.

Je sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du ſeigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du ſeigneur Géronte ne me ſera jamais de rien.

GERONTE.

C'eſt elle...

OCTAVE *à Géronte.*

Non, Monſieur, je vous demande pardon, mes réſolutions ſont priſes.

SILVESTRE *à Octave.*

Ecoutez....

OCTAVE.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *à Octave.*

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez beau faire, [*Traverſant le théatre pour ſe mettre à côté d'Hiacinte.*] la voilà celle à qui ma foi eſt engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'eſt elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui ſuit toujours ſa pointe!

HIACINTE *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous ſerons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE *montrant Zerbinette.*

Ah ! Mon pere, je vous demande par grace, que je ne ſois point ſéparée de l'aimable perſonne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous ſera concevoir de l'eſtime pour elle quand il ſera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une perſonne qui eſt aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille ſottiſes de moi-même ?

ZERBINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de la ſorte, ſi j'avois ſçû que c'étoit vous, & je ne vous connoiſſois que de réputation ?

GERONTE.

Comment, que de réputation ?

HIACINTE.

Mon pere, la paſſion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, & je réponds de ſa vertu.

GERONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle ? Une fille inconnuë, qui fait le métier de coureuſe.

## SCENE XII.

### ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

LEANDRE.

MOn pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnuë, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Hélas! A voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assûré. Ma chére fille.

HIACINTE.

O Ciel! Que d'avantures extraordinaires!

SCENE

## SCENE XIII.

### ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.

AH! Meſſieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'eſt un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela. En paſſant contre un bâtiment, il lui eſt tombé ſur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, & découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où eſt-il?

CARLE.

Le voilà.

## SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.*

AH, ah! Meſſieurs, vous me voyez.... Ah! Vous me voyez dans un étrange état.... Ah! Je n'ai pas voulu mourir, ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées. Ah! Oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le ſeigneur Argante, & le ſeigneur Géronte. Ah!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN *à Géronte.*

C'eſt vous, Monſieur, que j'ai le plus offenſé par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne auſſi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu ! Tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout; voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur ?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! Ah ! Voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joye, il faut lui pardonner ſans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux goûter notre plaiſir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

*FIN.*



# PSICHÉ,

## *TRAGI-COMÉDIE,*

## *ET BALLET.*

# AVERTISSEMENT.

CEt ouvrage n'eſt pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres preſſans du Roi, qui vouloit en voir pluſieurs repréſentations avant le carême, obligérent Moliére à avoir recours à d'autres perſonnes. Il n'y a de lui que le plan & la diſpoſition du ſujet, les vers qui ſe récitent dans le prologue, le premier acte, la premiére ſcene du ſecond acte, & la premiére ſcene du troiſiéme. Le reſte de la piéce eſt de Pierre Corneille, qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles qui ſe chantent en muſique, ſont de Quinault, à la réſerve de la plainte italienne.

# ACTEURS.

## ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

VERTUMNE, Dieu des jardins.

PALÉMON, Dieu des eaux.

VÉNUS.

L'AMOUR.

ÉGIALE, } Graces.
PHAÉNE, }

NYMPHES de la ſuite de Flore, chantantes.

DRYADES & SYLVAINS de la ſuite de Vertumne, danſans.

SYLVAINS chantans.

DIEUX DES FLEUVES de la ſuite de Palémon, danſans.

DIEUX DES FLEUVES chantans.

NAYADES.

AMOURS de la ſuite de Vénus, danſans.

## *ACTEURS DE LA TRAGI-COMÉDIE.*

JUPITER.

VÉNUS.

L'AMOUR.

ZÉPHIRE.

ÉGIALE, } Graces.
PHAÉNE, }

LE ROI, pere de Psiché.

PSICHÉ.

AGLAURE, } sœurs de Psiché.
CIDIPPE, }

CLÉOMÉNE, } princes, amans de Psiché.
AGÉNOR, }

LYCAS, capitaine des gardes.

DEUX AMOURS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

Suite du Roi.

# *ACTEURS DES INTERMÉDES.*

## Premier Intermède.

FEMME désolée, chantante.

DEUX HOMMES affligés, chantans.

HOMMES affligés, } dansans.
FEMMES désolées, }

## Second Intermède.

VULCAIN.

CYCLOPES dansans.

FÉES dansantes.

## Troisiéme Intermède.

UN ZÉPHIRE chantant.

DEUX AMOURS chantans.

ZÉPHIRS dansans.

AMOURS dansans.

## Quatriéme Intermède.

FURIES dansantes.

LUTINS faisant des sauts périlleux.

CINQUIÉME INTERMÉDE.

## *NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHÉ.*

APOLLON.

LES MUSES, chantantes.

ARTS traveſtis en bergers galans, danſans.

BACCHUS.

SILENE.

DEUX SATYRES chantans.

DEUX SATYRES voltigeans.

EGYPANS danſans.

MENADES danſantes.

MOME.

POLICHINELLES danſans.

MATASSINS danſans.

MARS.

GUERRIERS portant des enſeignes.

GUERRIERS portant des piques.

GUERRIERS portant des maſſes & des boucliers.

CHOEUR des Divinités céleſtes.



*Inv. et dessiné par F. Boucher.* *Gravé par Lau. Cars.*

PROLOGUE DE PSICHÉ.

# PSICHÉ,

## TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

## PROLOGUE.

*Le théatre représente, sur le devant, un lieu champêtre; & la mer dans le fond.*

### SCENE PREMIERE.

FLORE, VERTUMNE, PALEMON, NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.

*On voit des nuages suspendus en l'air qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; &, répandus dans toute la largeur du théatre, laissent voir* VENUS *&* L'AMOUR *accompagnés de six* AMOURS, *&, à leurs côtés,* EGIALE *&* PHAENE.

FLORE.

CE n'est plus le tems de la guerre;
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les Nayades ſe réuniſſent & danſent à l'honneur de Vénus.*

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALEMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe ;
Languiſſons, puiſqu'il le faut.

PALEMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe?
Eſt-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévére
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

FLORE.

Eſt-on ſage,
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas?
Que, ſans ceſſe,
L'on ſe preſſe
De goûter les plaiſirs ici bas.
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir jouir de ſes appas.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danſes au chant de Flore.*

FLORE.

L'Amour charme
Ceux qu'il déſarme ;
L'Amour charme,
Cédons lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups ;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

## III. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves, & les Nayades, voyant approcher Vénus, continuent d'exprimer, par leurs danses, la joye que leur inspire sa présence.*

VENUS *dans sa machine.*

CEssez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse,
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse,
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans,
Où l'on va porter ses encens;
Psiché, Psiché la belle, aujourd'hui tient ma place,
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que, dans ma disgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon parti tout s'est licentié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois par tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces demeures ſombres
Prêtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte & ma douleur.

*Flore & les autres Déïtés ſe retirent; & Vénus avec ſa ſuite ſort de ſa machine.*

---

## SCENE II.

### VENUS *deſcendant ſur la terre*, L'AMOUR, EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

NOus ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre reſpect veut ſe taire,
Notre zéle veut parler.

VENUS.

Parlez; mais, ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon;
Et ne parlez de ma colére,
Que pour dire que j'ai raiſon.
C'étoit-là, c'étoit-là la plus ſenſible offenſe,
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de ſageſſe
Pour juger ce qui peut être digne de vous ;
Mais, pour moi, j'aurois crû qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courroux.

VENUS.

Et c'eſt là la raiſon de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant ;
Et, ſi je n'étois pas dans ce dégré ſuprême,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer,
Moi, les plus doux ſouhaits du Ciel & de la terre,
Et qui ne ſuis venuë au jour que pour charmer,
Moi, qui, par tout ce qui reſpire,
Ai vû de tant de vœux encenſer mes autels,
Et qui, de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout tems le ſouverain empire,
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire & mes droits diſputés,
Par une chétive mortelle ?
Le ridicule excès d'un fol entêtement,
Va juſqu'à m'oppoſer une petite fille ?
Sur ſes traits & les miens j'eſſuyerai conſtamment
Un téméraire jugement,
Et, du haut des Cieux, où je brille,

J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle eſt plus belle que Vénus?

EGIALE.

Voilà comme l'on fait; c'eſt le ſtile des hommes,
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſçauroient louer, dans le ſiécle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah! Que de ces trois mots la rigueur inſolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuſe pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confuſion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, inſultant mon courroux,
Vante, vante, Vénus, les traits de ton viſage,
Au jugement d'un ſeul tu l'emportas ſur nous,
Mais, par le jugement de tous,
Une ſimple mortelle a ſur toi l'avantage.
Ah! Ce coup-là m'achéve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus ſouffrir les rigueurs ſans égales;
Et c'eſt trop de ſurcroît à ma vive douleur,
Que le plaiſir de mes rivales.

Mon fils, ſi j'eus jamais ſur toi quelque crédit,
Et ſi jamais je te fus chére,
Si tu portes un cœur à ſentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui ſi tendrement te chérit,
Employe, employe ici l'effort de ta puiſſance
A ſoutenir mes intérêts;
Et fais à Pſiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre ſon cœur malheureux,
Pren celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoiſonné de ceux
Que tu lances dans ta colére.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, juſqu'à la rage, elle ſoit enflammée;
Et qu'elle ait à ſouffrir le ſupplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'amour;
On m'impute par tout mille fautes commiſes,
Et vous ne croiriez point le mal & les ſottiſes
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour ſervir votre colére....

VENUS.

Va, ne réſiſte point aux ſouhaits de ta mere;
N'applique tes raiſonnemens
Qu'à chercher les plus promts momens
De faire un ſacrifice à ma gloire outragée.

Pars, pour toute réponse à mes empressemens;
Et ne me revois point que je ne sois vengée.
[*L'Amour s'envole.*]

*Fin du Prologue.*





*Inv. et dessiné par F. Boucher.* *Gravé par Lau. Cars.*

PSICHÉ



# PSICHÉ,

## *TRAGI-COMEDIE, & BALLET.*

---

## ACTE PREMIER.

*Le théatre repréſente le palais du roi.*

### SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

IL eſt des maux, ma ſœur, que le ſilence aigrit,
Laiſſons, laiſſons parler mon chagrin & le vôtre;
Et de nos cœurs, l'un à l'autre,
Exhalons le cuiſant dépit.
Nous nous voyons ſœurs d'infortune;
Et la vôtre & la mienne ont un ſi grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,

Et, dans notre juſte tranſport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre ſort.
Quelle fatalité ſecrette,
Ma ſœur, ſoumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette;
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en préſente aucun à nos fers?
Quoi! Voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs ſe précipiter,
Et paſſer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter?
Quel ſort ont nos yeux en partage,
Et qu'eſt-ce qu'ils ont fait aux Dieux
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de ſoupirs glorieux
Dont le ſuperbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Eſt-il pour nous, ma ſœur, de plus rude diſgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriſer nos appas;
Et l'heureuſe Pſiché jouir avec audace
D'une foule d'amans attachés à ſes pas?

CIDIPPE.

Ah! Ma ſœur, c'eſt une avanture
A faire perdre la raiſon;
Et tous les maux de la nature
Ne ſont rien en comparaiſon.

AGLAURE.

Pour moi, j'en ſuis ſouvent juſqu'à verſer des larmes.
Tout plaiſir, tout repos, par là m'eſt arraché;
Contre un pareil malheur ma conſtance eſt ſans armes,
Toujours à ce chagrin mon eſprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Pſiché.
La nuit, il m'en repaſſe une idée éternelle
Qui ſur toute choſe prévaut,
Rien ne me peut chaſſer cette image cruelle;
Et, dès qu'un doux ſommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon eſprit, auſſi-tôt,
Quelque ſonge la rappelle
Qui me réveille en ſurſaut.

CIDIPPE.

Ma ſœur, voilà mon martyre.
Dans vos diſcours je me voi;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars?
Et par où, dites-moi, du grand ſecret de plaire,
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas;
Mais lui céde-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place;
Et, dans quelque ajustement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? Vous, ma sœur? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai long-tems,
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais, moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma sœur? Vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément

Dont

Dont je me ſens toucher l'ame ;
Et je ſerois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux ;
Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes ;
Et que, d'aucun tribut, de ſoupirs & de vœux,
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix ;
Trouvent ſes attraits peu de choſe ;
Et, du nombre d'amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma ſœur, j'ai découvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine ; & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du myſtére.
Ce ſecret de tout enflammer
N'eſt point de la nature un effet ordinaire,
L'art de la Theſſalie entre dans cette affaire ;
Et quelque main a ſçû, ſans doute, lui former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance ſe fonde ;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eſt un air, en tout tems, déſarmé de rigueurs,
Des regards careſſans, que la bouche ſeconde,
Un ſouris, chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,

Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée;
Et l'on n'est plus au tems de ces nobles fiertés,
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le siécle où nous sommes,
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe, & de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'espoir, plus que l'amour est ce qui les attire;
Et c'est par là que Psiché nous ravit
Tous les amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au tems,
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matiére
D'en faire l'épreuve premiére
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.

Ils ſont charmans, ma ſœur; & leur perſonne entiére
Me... Les avez-vous obſervés?

CIDIPPE.

Ah! Ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une maniére,
Que mon ame... Ce ſont deux princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreſſe,
Sans ſe faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, ſans honte, une belle princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux; & j'admire
Leur air & leur ajuſtement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

---

## SCENE II.

### CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'Où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLEOMENE.

On nous faiſoit croire qu'ici
La princeſſe Pſiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux, sans doute.

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune, enfin, en dépend toute.

AGLAURE.

Ce seroit trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de mystére,
Aussi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le secret ne dure guére,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,

Que deux rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vray que la choſe eſt rare;
Mais non pas impoſſible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à ſéparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils vû qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflamme?
Choiſit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On ſuit, dans une telle ardeur,
Quelque choſe qui nous attire;
Et, lorſque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raiſon à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs ſe mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'eſpoir qu'ils vous jettent;
Et ſon cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ſes yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'eſpoir qui vous appelle au rang de ſes amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'eſt pour eſſuyer de très-fâcheux momens,
Que les ſoudains retours de ſon ame inégale.

AGLAURE.

Un clair diſcernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le ſort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver, tous deux, ſi vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus ſolide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour ſauver votre amitié;
Et l'on voit, en vous deux, un mérite ſi rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur ſe prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illuſtre pitié veut en vain nous diſtraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'eſt rien qui le puiſſe faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché... La voici.

# SCENE III.

## PSICHE, CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

VEnez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir, leur bouche se dispose.

PSICHE.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois crû toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,
Ils nous savorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE *à Psiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,

Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colére.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sçut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres liens se sont vûs affermis
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance,
Aux loix qu'elle nous fait, a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence
Qui, des raisons d'Etat, entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flâme

Un

Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du roi votre pere,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'eſt au plus heureux faire un don néceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre, à mes yeux,
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiére;
Et vous me le parez tous deux d'une maniére,
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu ſuprême,
Tout me reléve en vous l'offre de votre foi;
Et j'y vois un mérite à s'oppoſer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il faut que je défére
Pour entrer ſous de tels liens;
Ma main, pour ſe donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes ſœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, ſi l'on me rendoit ſur mes vœux abſoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon eſtime, entre vous ſuſpenduë,
Ne pourroit ſur aucun laiſſer tomber mon choix.
A l'ardeur de votre pourſuite,
Je répondrois aſſez de mes vœux les plus doux;
Mais, c'eſt parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.

De mes plus doux ſouhaits j'aurois l'ame gênée;
A l'effort de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une deſtinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour ſuit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choiſirois,
Ma tendreſſe feroit un trop grand ſacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injuſtice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuſe flâme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me conſidére
Aſſez, pour me ſouffrir de diſpoſer de vous,
J'ai deux ſœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un deſtin aſſez doux;
Et l'amitié me rend leur perſonne aſſez chére,
Pour vous ſouhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour eſt extrême,
Peut-il bien conſentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir ſuprême,

Diſpoſez-en pour le trépas;
Mais, pour un autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en diſpoſer pas.

AGENOR.

Aux princeſſes, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'eſt, pour leurs attraits, un indigne partage
Que les reſtes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidéle,
Pour aſpirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait ſoupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on ſe fût expliqué ſur vous.
Nous croyez-vous un cœur ſi facile & ſi tendre?
Et, lorſqu'on parle ici de vous donner à nous,
Sçavez-vous ſi l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je penſe que l'on a d'aſſez hauts ſentimens
Pour refuſer un cœur qu'il faut qu'on ſollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à ſon propre mérite
La conquête de ſes amans.

PSICHE.

J'ai crû pour vous, mes ſœurs, une gloire aſſez grande,
Si la poſſeſſion d'un mérite ſi haut...

## SCENE IV.

### PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.

LYCAS *à Psiché.*

AH ! Madame.

PSICHE.

Qu'as-tu ?

LYCAS.

Le roi . . .

PSICHE.

Quoi ?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

LYCAS.

Vous ne le sçaurez que trop tôt.

PSICHE.

Hélas ! Que pour le roi tu me donnes à craindre ?

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéiſſe à qui m'envoye ici,
Madame ; & qu'on vous laiſſe apprendre de ſa bouche
Ce qui peut m'affliger ainſi.

PSICHE.

Allons ſçavoir ſur quoi l'on craint tant ma foibleſſe.

---

## SCENE V.

### AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

SI ton ordre n'eſt pas juſqu'à nous étendu,
Di-nous quel grand malheur nous couvre ta triſteſſe.

LYCAS.

Hélas ! Ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princeſſe,
Dans l'oracle qu'au roi les deſtins ont rendu.
Voici ſes propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon ame.

*Que l'on ne penſe nullement*
*A vouloir de Pſiché conclure l'hyménée ;*
*Mais qu'au ſommet d'un mont elle ſoit promtement*
*En pompe funébre menée ;*
*Et que, de tous abandonnée,*
*Pour époux elle attende en ces lieux conſtamment*
*Un monſtre, dont on a la vûë empoiſonnée,*

*Un ſerpent qui répand ſon venin en tous lieux ;*
*Et trouble dans ſa rage & la terre & les Cieux.*

Après un arrêt ſi ſévére,
Je vous quitte ; & vous laiſſe à juger, entre vous,
Si, par de plus cruels & plus ſenſibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colére.

---

## SCENE VI.

### AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA ſœur, que ſentez-vous à ce ſoudain malheur,
Où nous voyons Pſiché par les deſtins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous, ma ſœur ?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que, dans mon cœur,
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je ſens quelque choſe au mien
Qui reſſemble aſſez à la joye.
Allons. Le deſtin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

*Fin du premier Acte.*

# *PREMIER INTERMÉDE.*

*La ſcene eſt changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable ſolitude.*

*C'eſt dans ce déſert que Pſiché doit être expoſée pour obéir à l'oracle. Une troupe de perſonnes affligées y viennent déplorer ſa diſgrace.*

FEMMES *déſolées*, HOMMES *affligés chantans, & danſans.*

UNE FEMME *déſolée.*

DEh, piangéte al pianto mio,
Saſſi duri, antiche ſelve,
Lagrimate fonti, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *déſolée*, & 2. HOMME *affligé.*

Empia ſorte,

*Les deux* HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

UNE FEMME *désolée.*

Risípondete a miei lamenti,
Antri cavi, aſcoſe rupi,
Deh ridite, ſondi cupi,
Del mio duolo i meſti accenti.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *désolée,* & 2. HOMME *affligé.*

Empia ſorte,

*Les deux* HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tantà beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

2. HOMME *affligé.*

Com'eſſer puo frà voi, ô Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una beltà innocente?
Ahi! Che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.

1. HOMME *affligé.*

Nume fiero!

2. HOMME *affligé.*

Dio ſevero!

*Les deux* HOMMES *affligés.*

Perche tanto rigor

Contro innocente cor?
Ahi, ſentenza inudita,
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita!

---

## ENTRÉE DE BALLET.

*Six hommes affligés, & ſix femmes déſolées, expriment, en danſant, leur douleur par leurs attitudes.*

UNE FEMME *déſolée.*

AHi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'Uom cede à sforza.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *déſolée*, & 2. HOMME *affligés.*

Empia ſorte,

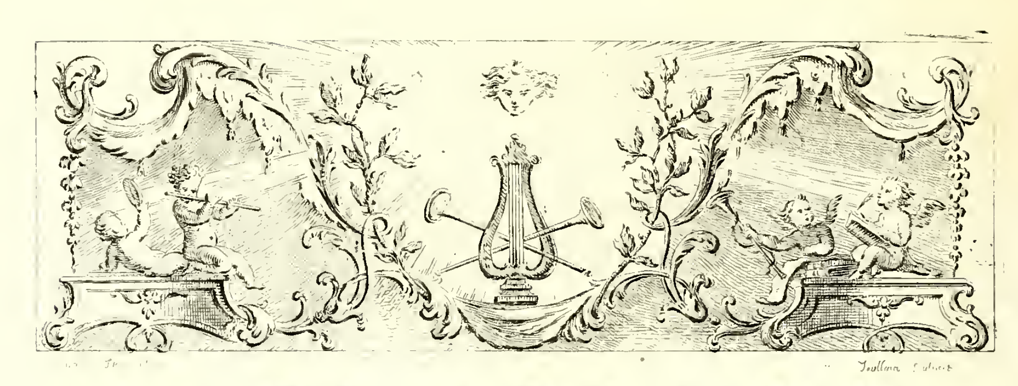
*Les deux* HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

*Fin du premier Interméde.*



# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

### LE ROI, PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, Suite.

PSICHE.

De vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chére ;
Mais c'eſt trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laiſſer régner les tendreſſes de pere
Juſques dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure ;
Et j'en dois refuſer les touchantes ſaveurs.
Laiſſez-moins, ſur votre ſageſſe,
Prendre d'empire à vos douleurs ;
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un roi, montrent de la foibleſſe.

LE ROI.

Ah ! Ma fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts,
Mon deuil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême ;

Et, lorſque pour toujours on perd ce que je perds,
La ſageſſe, croi-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers;
En vain, de la raiſon, les ſecours ſont offerts
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime,
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'univers;
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.
Je ne veux point, dans cette adverſité,
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et, dans le cœur d'un roi, montrer le cœur d'un homme.

PSICHE.

Je ne mérite pas cette grande douleur.
Oppoſez, oppoſez un peu de réſiſtance
Aux droits qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puiſſance.
Quoi? Faut-il que, pour moi, vous renonciez, Seigneur,
A cette royale conſtance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuſe expérience?

LE ROI.

La conſtance eſt facile en mille occaſions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expoſer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les perſécutions,
Le poiſon de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puiſſent, ſans peine,
Braver les réſolutions
D'une ame où la raiſon eſt un peu ſouveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire ſuccomber les cœurs
Sous le poids des douleurs améres,
Ce ſont, ce ſont les rudes traits
De ces fatalités ſévéres,
Qui nous enlévent pour jamais
Les perſonnes qui nous ſont chéres.
La raiſon, contre de tels coups,
N'offre point d'armes ſecourables;
Et voilà, des Dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui ſe puiſſent lancer ſur nous.

PSICHE.

Seigneur, une douceur ici vous eſt offerte.
Votre hymen a reçû plus d'un préſent des Dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris ſoin de réparer la perte.
Il vous reſte de quoi conſoler vos douleurs;

Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princeſſes mes ſœurs,
Laiſſe à l'amitié paternelle
Où placer toutes ſes douceurs.

LE ROI.

Ah! De mes maux ſoulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me conſole.
C'eſt ſur mes déplaiſirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un deſtin ſi funeſte,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reſte.

PSICHE.

Vous ſçavez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces triſtes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux ſont maîtres ſouverains
Des préſens qu'ils daignent nous faire,
Ils ne les laiſſent dans nos mains
Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire;
Lorſqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je ſuis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eſt, ſans murmurer, que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah ! Cherche un meilleur ſondement
Aux conſolations que ton cœur me préſente;
Et, de la fauſſeté de ce raiſonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur ſi cuiſante,
Dont je ſouffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raiſon puiſſante,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et, dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur aſſaſſinante
Ne paroît-elle pas aux yeux ?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un préſent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, ſans joye, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainſi que mes yeux,
S'eſt fait de ce préſent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de ſoins, de veilles & d'étude,
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richeſſe
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des ſoins aſſidus,

Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui, j'ai de mon ame attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégresse,
La consolation de mes sens abbattus,
Le doux espoir de ma vieillesse;
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte,
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah! Leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plûtôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSICHE.

Seigneur, redoutez la colére
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE.

Ah! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah! Qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obéïr;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,

Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un ſort ſi rigoureux.
Mon juſte déſeſpoir ne ſçauroit ſe contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux ſentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux juſqu'au trépas, inceſſamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSICHE.

Ah! De grace, Seigneur, épargnez ma foibleſſe,
J'ai beſoin de conſtance en l'état où je ſuis;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendreſſe.
Seuls, ils ſont aſſez forts; & c'eſt trop, pour mon cœur,
De mon deſtin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconſolable.
Voici l'inſtant fatal de m'arracher de toi;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laiſſer en ce funeſte lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

SCENE

## SCENE II.

### PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE.

SUivez le roi, mes ſœurs, vous eſſuyerez ſes larmes,
Vous adoucirez ſes douleurs;
Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous expoſiez encore à mes malheurs.
Conſervez-lui ce qui lui reſte;
Le ſerpent que j'attends peut vous être funeſte,
Vous envelopper dans mon ſort;
Et me porter en vous une ſeconde mort.
Le Ciel m'a ſeule condamnée
A ſon haleine empoiſonnée;
Rien ne ſçauroit me ſecourir;
Et je n'ai pas beſoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaiſirs,
De mêler nos ſoupirs à vos derniers ſoupirs;
D'une tendre amitié ſouffrez ce dernier gage.

PSICHE.

C'eſt vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en votre faveur eſpérer un miracle,
Ou vous accompagner juſques au monument.

PSICHE.

Que peut-on ſe promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'eſt ſans obſcurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre;
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laiſſez-nous voir, ma ſœur, par une digne iſſuë,
Cette frayeur mortelle heureuſement déçûë;
Ou mourir, du moins, avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus doux.

PSICHE.

Ma ſœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du roi.
Vous m'aimez trop; le devoir en murmure
Vous en ſçavez l'indiſpenſable loi,
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de ſa vieilleſſe,
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux;
Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendreſſe,
Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut ſeule; &, ſeule auſſi, je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'eſt vous importuner?

CIDIPPE.

J'ofe dire un peu plus, ma fœur, c'eſt vous déplaire ?

PSICHE.

Non. Mais, enfin, c'eſt me gêner;
Et peut-être du Ciel redoubler la colére.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juſte & moins ſévére,
Vous envoyer le ſort que nous vous ſouhaitons,
Et que notre amitié ſincére
En dépit de l'oracle, & malgré vous, eſpére.

PSICHE.

Adieu. C'eſt un eſpoir, ma fœur, & des ſouhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

---

## SCENE III.

PSICHE *ſeule.*

ENfin, ſeule, & toute à moi-même,
Je puis enviſager cet affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit ſans ſeconde;
L'éclat s'en répandoit juſqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois ſembloient faits pour m'aimer,
Tous leurs ſujets me prenant pour Déeſſe,
Commençoient à m'accoutumer

Aux encens qu'ils m'offroient ſans ceſſe ;
Leurs ſoupirs me ſuivoient, ſans qu'il m'en coûtât rien ;
Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames ;
Et j'étois, parmi tant de flâmes,
Reine de tous les cœurs, & maîtreſſe du mien.
O Ciel ! M'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité !
Déployez-vous ſur moi tant de ſévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime ?
Si vous m'impoſiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puiſque je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moi ?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, & . . . Mais que vois-je ici ?

---

## SCENE IV.

### CLEOMENE, AGENOR, PSICHE.

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique ſouci
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les vôtres.

PSICHE.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chaſſé deux ſœurs ?
Princes, contre le Ciel penſez-vous me défendre ?
Vous livrer au ſerpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'eſt qu'un déſeſpoir qui ſied mal aux grands cœurs ;

Et mourir, alors que je meurs,
C'eſt accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ſes douleurs.

AGENOR.

Un ſerpent n'eſt pas invincible;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, & l'amour ſçait rendre tout poſſible
Au cœur qui ſuit ſes étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHE.

Voulez-vous qu'il vous ſerve en faveur d'une ingrate,
Que tous ſes traits n'ont pu toucher,
Qu'il domte ſa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez ſervie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit eſpérez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'eſt point par l'eſpoir d'un ſi charmant ſalaire
Que nous nous ſentons animer;
Nous ne cherchons qu'à ſatisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'oſe préſumer
Que jamais, quoi qu'il puiſſe faire,
Il ſoit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons; mais d'un trépas plus doux

Que s'il nous falloit voir le vôtre ;
Et, si nous ne mourons, en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE.

Vivez, Princes, vivez ; & de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi ;
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense oüir déjà les mortels sifflemens
De son ministre qui s'approche ;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens ;
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse ; & mon cœur abbattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne ;
Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu ;
Ce ne seroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muet, un homme eût répondu ;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples

Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des méchans dans les temples.

CLEOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer au lâche raviſſeur
A qui le ſacrilége indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choiſi pour défenſeur
De la ſeule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'oſons prétendre à ſa poſſeſſion,
Du moins, en ſon péril, permettez-nous de ſuivre
L'ardeur & les devoirs de notre paſſion.

PSICHE.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes ſœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi ſont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon deſtin les funeſtes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matiéres,
Ce ſont mes volontés derniéres;
Et l'on a reçu, de tout tems,
Pour ſouveraines loix, les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princeſſe...

PSICHE.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir;
Ne me réduiſez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidéles.

Allez, laiſſez-moi ſeule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire, adieu.
Mais je ſens qu'on m'enléve, & l'air m'ouvre une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la derniére fois,
Voyez ſi, de mon ſort, vous pouvez être en doute.

[*Pſiché eſt enlevée en l'air par deux Zéphirs.*]

AGENOR.

Nous la perdons de vûë. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la ſuivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne lui point ſurvivre.

## SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur ſenſible aux mêmes charmes;
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un palais,
Où l'Amour, de Pſiché, veut eſſuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

*Fin du ſecond Acte.*

II. INTER-

# II. INTERMÉDE.

*La ſcene ſe change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché.*

## VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

DEpêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;
Que chacun pour lui s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Faſſe vos ſoins les plus doux.



## ENTRÉE DE BALLET.

*Les Cyclopes achévent en cadence de grands vases d'or que des Fées leur apportent.*

VULCAIN.

SErvez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

*LEs Cyclopes & les Fées placent en cadence les vases d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du palais de l'Amour.*

*Fin du second Intermède.*




# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

### L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.


Ui, je me ſuis galamment acquitté
De la commiſſion que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez, en liberté,
Diſpoſer de ſa deſtinée.
Mais vous me ſurprenez par ce grand changement
Qu'en votre perſonne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajuſtement
Cachent tout-à-fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Auſſi ne veux-je pas qu'on puiſſe me connoître.
Je ne veux, à Pſiché, découvrir que mon cœur,

Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout, vous êtes un grand maître ;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature,
On a vû les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux ;
Mais, en bon sens, vous l'emportez sur eux ;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte ;
Et, sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soupire guére à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours ;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est tems de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,

Il eſt tems déſormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire ;
Et vous entrez dans un myſtére
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, ſans doute, irritera ma mere.

ZEPHIRE.

Je prévois là-deſſus quelque peu de colere.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point regner parmi les immortelles,
Votre mere Vénus eſt de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procédé que l'on vout vois tenir ;
Et c'eſt l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
C[illegible]ine, où ſes vœux prétendent que réponde
[illegible]ance d'un fils que redoutent les Dieux . . .

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zéphire, & me di ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du monde.
Eſt-il rien ſur la terre, eſt-il rien dans les Cieux,
Qui puiſſe lui ravir le titre glorieux
De beauté ſans ſeconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure ſurpriſe à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir ſon martyre,
Lui découvrir ſon deſtin glorieux,
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les ſoupirs, la bouche & les yeux.
En confident diſcret, je ſçais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myſtére.

---

## SCENE II.

PSICHE *ſeule.*

OU ſuis-je? Et dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle ſçavante main a bâti ce palais
Que l'art, que la nature pare
De l'aſſemblage le plus rare
Que l'œil puiſſe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois, ſous mes pas, que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un ſerpent?
Et, lorſque, par leur vûë, il amuſe & ſuſpend
De mon deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'eſt de ſa haine, en cruautés féconde,

Le plus noir, le plus rude trait
Qui, par une rigueur nouvelle & sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par-là soulager mes douleurs?
Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, vien prendre ta victime,
Monstre, qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer;
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime,
Je suis lasse de soupirer,
Vien, que j'achéve d'expirer.

---

## SCENE III.

### L'AMOUR, PSICHE, ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé;
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable,

Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHE.

Vous, Seigneur, vous ſeriez ce monſtre dont l'oracle
A menacé mes triſtes jours.
Vous qui ſemblez plûtôt un Dieu, qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon ſecours?

L'AMOUR.

Quel beſoin de ſecours au milieu d'un empire,
Où tout ce qui reſpire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi;
Où vous n'avez à craindre autre monſtre que moi?

PSICHE.

Qu'un monſtre tel que vous inſpire peu de crainte;
Et que, s'il a quelque poiſon,
Une ame auroit peu de raiſon
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guériſon!
A peine je vous vois, que mes frayeurs ceſſées,
Laiſſent évanouir l'image du trépas;
Et que je ſens couler, dans mes veines glacées,
Un je ne ſçais quel feu que je ne connois pas.
J'ai ſenti de l'eſtime & de la complaiſance,
De l'amitié, de la reconnoiſſance;
De la compaſſion les chagrins innocens
M'en ont fait ſentir la puiſſance;
Mais je n'ai point encor ſenti ce que je ſens.
Je ne ſçais ce que c'eſt; mais je ſçais qu'il me charme,

Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux ſur vous, plus je m'en ſens charmer;
Tout ce que j'ai ſenti n'agiſſoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, ſi je ſçavois ce que c'eſt que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoiſonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui ſemblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! Plus ils ſont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher ſur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaſſiez le trouble où je vous vois?
Vous ſoupirez, Seigneur, ainſi que je ſoupire,
Vos ſens, comme les miens, paroiſſent interdits,
C'eſt à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'eſt moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pſiché, l'ame toujours ſi dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment ſe paye avec uſure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment eſt venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des ſoupirs ſi long-tems retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranſports auſſi doux qu'inconnus,

Auſſi ſenſiblement, tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame inſenſible a profané le cours.

PSICHE.

N'aimer point, c'eſt donc un grand crime?

L'AMOUR.

En ſouffrez-vous un rude châtiment?

PSICHE.

C'eſt punir aſſez doucement.

L'AMOUR.

C'eſt lui choiſir ſa peine légitime;
Et ſe faire juſtice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE.

Que n'ai-je été plûtôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le ſupplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die & redie;
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'eſt point moi qui parle; & de votre préſence
L'empire ſurprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'eſt en vain qu'en ſecret ma pudeur s'en offenſe;
Que le ſexe & la bienſéance
Oſent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponſe eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche, aſſervie à leur toute-puiſſance,

Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux, qui ne sont point jaloux
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSICHE.

L'intelligence en étoit dûë
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ai soupiré, vous m'avez entenduë;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, & dites-moi si, par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'amour m'est favorable, & c'est en sa faveur,
Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.

C'eſt l'Amour qui, pour voir mes feux récompenſés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés,
D'une foule d'amans ſe ſont débarraſſés;
Et qui m'a délivré de l'éternel obſtacle
De tant de ſoupirs empreſſés
Qui ne méritoient pas de vous être adreſſés.
Ne me demandez point quelle eſt cette province,
Ni le nom de ſon prince,
Vous le ſçaurez quand il en ſera tems.
Je veux vous acquérir; mais c'eſt par mes ſervices,
Par des ſoins aſſidus, & par des vœux conſtans,
Par les amoureux ſacrifices
De tout ce que je ſuis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous ſollicite,
Sans que de mon pouvoir je me faſſe un mérite;
Et, bien que ſouverain dans cet heureux ſéjour,
Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour.
Venez-en admirer avec moi les merveilles,
Princeſſe, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens;
Vous y verrez des bois & des prairies
Conteſter ſur leurs agrémens
Avec l'or & les pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautés vous y ſerez ſervie,
Qui vous adoreront ſans vous porter envie,

Et brigueront, à tous momens,
D'une ame ſoumiſe & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE.

Mes volontés ſuivent les vôtres,
Je n'en ſçaurois plus avoir d'autres;
Mais votre oracle, enfin, vient de me ſéparer
De deux ſœurs, & du roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour diſſiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaiſirs ſe voit pour moi comblée,
Souffrez que mes ſœurs ſoient témoins
Et de ma gloire & de vos ſoins.
Prêtez-leur, comme à moi, les aîles du Zéphire,
Qui leur puiſſent de votre empire,
Ainſi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je reſpire,
Faites-leur, de ma perte, admirer le ſuccès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Pſiché, toute votre ame.
Ce tendre ſouvenir d'un pere & de deux ſœurs,
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire;
Et, quand de tels ſoucis oſent vous en diſtraire.....

PSICHE.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Dès qu'il les flate, j'en murmure;
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, si-tôt que vous soupirez,
Je ne sçais quoi, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphire,
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

[*Zéphire s'envole.*]

## SCENE IV.

### L'AMOUR, PSICHE.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses;
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,

Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens ;
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE.

Votre amour me fait une grace,
Dont je n'abuſerai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zéphirs,
Qui, pour ames, n'avez que de tendres ſoupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princeſſe
Vous avez ſenti d'allégreſſe.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# *III. INTERMEDE.*

## L'AMOUR, PSICHE,
Un ZEPHIR *chantant*, deux AMOURS *chantans*,
Troupe d'AMOURS & de ZEPHIRS *danſans.*

## ENTRE'E DE BALLET.

*Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danſes, la joye qu'ils ont de voir Pſiché.*

UN ZEPHIR.

Aimable jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoupirs,
Et craindre leurs déſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

I. AMOUR.

1. AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Eſt obligé de ſe rendre ;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

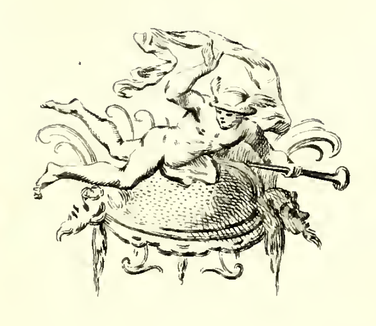
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

2. AMOUR.

Pourquoi ſe défendre ?
Que ſert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.



## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les deux troupes d'Amours & de Zéphirs recommencent leurs danſes.*

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur, pour le ſuivre,
A cent maux ſe livre.
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

I. AMOUR.

On craint, on eſpére,
Il faut du myſtére;
Mais on n'obtient guére
De bien ſans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

2. AMOUR.

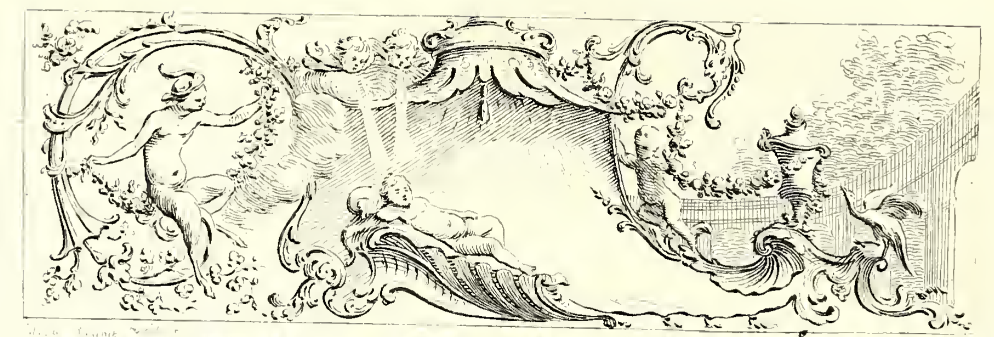
Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'eſt un ſoin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

*Fin du troiſiéme Interméde.*





# ACTE QUATRIÉME.

*Le théatre repréſente un jardin ſuperbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure ſoutenus par des thermes d'or, décorés par des vaſes d'orangers, & par des arbres chargés de toutes ſortes de fruits. Le milieu du théatre eſt rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement pluſieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de ſtatuës; & toute cette vûë ſe termine par un magnifique palais.*

## SCENE PREMIERE.

### AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.



E n'en puis plus, ma ſœur, j'ai vû trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le ſoleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a vû jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'eſprit;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage

Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite ;
Et que ſa largeſſe indiſcrette
Prodigue aveuglément, épuiſe, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tréſors
Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens,
J'ai les mêmes chagrins ; &, dans ces lieux charmans,
Tout ce qui vous déplaît, me bleſſe ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma ſœur, il n'eſt point de reines
Qui, dans leur propre Etat, parlent en ſouveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéïe avec exactitude ;
Et de ſes volontés une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautés s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle ;
Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute ;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne,

Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;
Et ſon amante & lui, s'en laiſſant trop charmer,
Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous, à toute heure, en ſecret révoltés,
Oppoſent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euſſent préférée;
Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,
D'une foule d'amans elle y fût adorée;
Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévû d'un oracle,
Elle a voulu de ſon deſtin nouveau
Faire, en notre préſence, éclater le miracle,
Et choiſi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous ſouhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me déſeſpére,
C'eſt cet amant parfait & ſi digne de plaire
Qui ſe captive ſous ſes loix.
Quand nous pourrions choiſir entre tous les monarques,

En eſt-il un de tant de rois,
Qui porte de ſi nobles marques?
Se voir du bien par-delà ſes ſouhaits,
N'eſt ſouvent qu'un bonheur qui fait des miſérables.
Il n'eſt ni train pompeux, ni ſuperbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chérement aimée,
C'eſt un bonheur ſi haut, ſi relevé,
Que ſa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma ſœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plûtôt à la vengeance;
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

---

## SCENE II.

### PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE.

JE viens vous dire adieu, mon amant vous renvoye;
Et ne ſçauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de ſe voir ſeul à me conſidérer.
Dans un ſimple regard, dans la moindre parole,

Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du fang je lui vole,
Quand je les partage à des fœurs.

AGLAURE.

La jaloufie eft affez fine;
Et ces délicats fentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui, pour vous a ces empreffemens,
Paffe le commun des amans.
Je vous en parle ainfi, faute de le connoître.
Vous ignorez fon nom, & ceux dont il tient l'être,
Nos efprits en font alarmés.
Je le tiens un grand prince, & d'un pouvoir fuprême,
Bien au-delà du diadême;
Ses tréfors, fous vos pas, confufément femés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même.
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, & vous le charmez;
Votre félicité, ma fœur, feroit extrême,
Si vous fçaviez qui vous aimez.

PSICHE.

Que m'importe? J'en fuis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'eft point de plaifirs dont l'ame foit charmée,
Qui ne préviennent mes fouhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre eft alarmée,
Quand tout me fert dans ce palais.

AGLAURE.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous ſerve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il eſt?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réſerve;
Et qui s'obſtine à ſe cacher,
Sent quelque choſe en ſoi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car ſouvent, en amour, le change eſt aſſez doux;
Et, j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut être ailleurs d'auſſi belles que vous;
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ſes mains, & ſans défenſe,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le roi,
Ou de ce changement, ou de cette inſolence?

PSICHE.

Ma ſœur, vous me faites trembler.
Juſte Ciel! Pourrois-je être aſſez infortunée.....

CIDIPPE.

Que ſçait-on ſi déjà les nœuds de l'hyménée.....

PSICHE.

N'achevez pas, ce ſeroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

Ce prince qui vous aime, & qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les aîles du Zéphire,
Et de nouveaux plaiſirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'impoſture;
Peut-être ce palais n'eſt qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richeſſes
Dont il achéte vos tendreſſes,
Dès qu'il ſera laſſé de ſouffrir vos careſſes,
Diſparoîtront en un moment.
Vous ſçavez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSICHE.

Que je ſens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHE.

Adieu, mes ſœurs, finiſſons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, ſi je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand ſur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement ſi doux
La ſurprenante & merveilleuſe hiſtoire.

PSICHE.

Ne l'inquiétez point, ma ſœur, de vos ſoupçons;
Et, quand vous lui peindrez un ſi charmant empire...

AGLAURE.

Nous ſçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;
Et n'avons pas beſoin, ſur ce point, de leçons.

[*Un nuage deſcend, qui enveloppe les deux ſœurs de Pſiché; Zéphire les enléve dans les airs.*]

---

## SCENE III.

### L'AMOUR, PSICHE.

L'AMOUR.

ENfin, vous êtes ſeule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes ſœurs,
Ce que des yeux ſi beaux ont pris ſur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une ſincére ardeur inſpire,
Si-tôt qu'elle aſſemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empreſſemens;
Et vous jurer qu'à vous ſeule aſſervie
Elle n'a pour objet de ſes raviſſemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur ſuivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux ſur vos déſirs;
Et, de ce qui vous plaît, faire tous mes plaiſirs.
Mais d'où vient qu'un triſte nuage

Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSICHE.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc ? Et d'où vient mon malheur ?
J'entends moins de soupirs d'amour, que de douleur ;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret ;
Vos sœurs à peine sont parties,
Que vous soupirez de regret.
Ah ! Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différens ?
Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parens ?

PSICHE.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSICHE.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal !
Je vous aime ; Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé.
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime ; &, depuis que j'ai vû la lumiére,

Je me ſuis montrée aſſez fiére
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiére,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe mêle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe,
Peut-être, la ſçachant, voudrez-vous m'en punir;
Et, ſi j'oſe aſpirer encore à quelque choſe,
Je ſuis ſûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt votre mérite,
Ou feigniez de ne pas ſçavoir
Quel eſt ſur moi votre abſolu pouvoir?
Ah! Si vous en doutez, ſoyez déſabuſée,
Parlez.

PSICHE.

J'aurai l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens,
L'expérience en eſt aiſée;
Parlez, tout ſe tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme;

Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE.

J'ose craindre un peu moins après cette assûrance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais, parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne sçavoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHE.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et, si vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;
Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul reméde est de vous en dédire.

PSICHE.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous.
Mais, si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite;

Ne me forcez point à la fuite;
C'eſt le moindre malheur qui nous puiſſe arriver
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSICHE.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je ſçais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire;
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ai rejetté les vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHE.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſçaviez, Pſiché, la cruelle avanture
Que par là vous vous attirez....

PSICHE.

Seigneur, vous me déſeſperez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHE.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la terre, abſolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt ſuprême;
En un mot je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois bleſſé pour vous;

Et, sans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,
Vous avez sçû qui vous aimiez,
Vous connoissez l'amant que vous charmiez,
Psiché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce palais, ces jardins, avec moi, disparus
Vont faire évanouir votre naissante gloire;
Vous n'avez pas voulu m'en croire;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.
[*L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.*]

## SCENE IV.

*Le théatre représente un désert & les bords sauvages d'un fleuve.*

PSICHE, LE DIEU DU FLEUVE *assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.*

PSICHE.

CRuel destin! Funeste inquiétude!
Fatale curiosité!

Qu'avez-

Qu'avez-vous fait, affreuſe ſolitude,
De toute ma ſélicité ?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit, de moment en moment;
Et je me vois ſeule, eplorée,
Au milieu d'un déſert, où, pour accablement,
Et confuſe, & déſeſpérée,
Je ſens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
Le ſouvenir m'en charme & m'empoiſonne;
Sa douceur tyranniſe un cœur infortuné
Qu'aux plus cuiſans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel ! Quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laiſſe-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens, inépuiſable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais diſparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne ſoupçon mon cœur s'eſt alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'eſt le parti qui ſeul me reſte à ſuivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des ſouhaits ?

Fleuve, de qui les eaux baignent ces triſtes ſables,
Enſéveli mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux ſi déplorables,
Laiſſe-moi, dans ton lit, aſſûrer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas ſouilleroit mes ondes,
Pſiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs ſi profondes,
Un autre ſort t'attend.
Fui plûtôt de Vénus l'implacable colére.
Je la vois qui te cherche, & qui te veut punir;
L'amour du fils a fait la haine de la mere,
Fui, je ſçaurai la retenir.

PSICHE.

J'attends ſes fureurs vengereſſes;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me ſoit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déeſſes,
Et peut braver tout leur courroux.

---

## SCENE V.

### VENUS, PSICHE, LE DIEU DU FLEUVE.

VENUS.

ORgueilleuſe Pſiché, vous m'oſez donc attendre,
Après m'avoir ſur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits ſuborneurs
Ont reçû les encens qu'aux miens ſeuls on doit rendre?

J'ai vû mes Temples déſertés,
J'ai vû tous les mortels, ſéduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté ſouveraine,
Vous offrir des reſpects juſqu'alors inconnus,
Et ne ſe mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les juſtes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme ſi c'étoit peu que mes reſſentimens?

PSICHE.

Si de quelques mortels on m'a vûë adorée,
Eſt-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſidérée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter;
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces reſpects, ces encens ſe doivent refuſer;
Et, pour les mieux déſabuſer,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.

Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux Cieux, a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHE.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux ?

VENUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

PSICHE.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable ? Et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE.

Et m'en a-t-il donné ni le tems, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître ?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

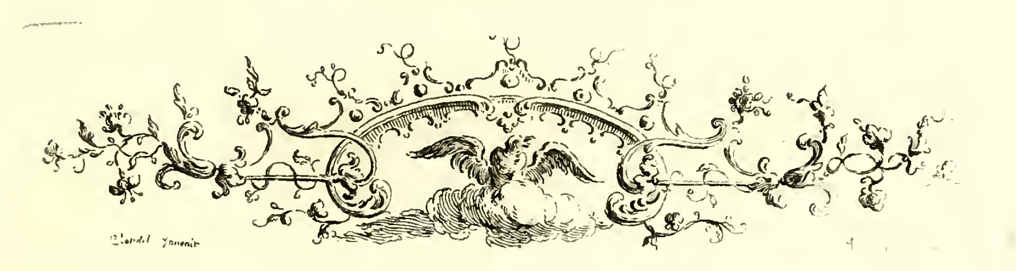
PSICHE.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même ?
C'eſt votre fils, vous ſçavez ſon pouvoir,
Vous en connoiſſez le mérite.

VENUS.

Oui, c'eſt mon fils; mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il ſçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flater ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rébelle,
On m'en verra vengée, & hautement, ſur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoupire à ſes genoux.
Suivez-moi; vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de préſomption.

*Fin du quatriéme Acte.*



# IV. INTERMÉDE.

LA ſcene repréſente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots ſont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable eſt bornée par des ruines enflammées; &, au milieu de ſes flots agités, au travers d'une gueule affreuſe, paroît le palais infernal de Pluton.

## I. ENTRÉE DE BALLET.

DEs Furies ſe réjouiſſent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

DEs Lutins, faiſant des ſauts périlleux, ſe mêlent avec les Furies, & eſſayent d'épouvanter Pſiché; mais les charmes de ſa beauté obligent les Furies & les Lutins à ſe retirer.

*Fin du quatriéme Interméde.*





# ACTE CINQUIÉME.

*Psiché passe dans une barque, & paroît avec la boëte qu'elle a été demander à Proserpine de la part de Vénus.*

## SCENE PREMIERE.

### PSICHE.



EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs palais, où Mégére & ses sœurs font leur cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.

Je ſouffrirois tout avec joye,
Si, parmi les rigueurs que ſa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.
Je n'oſe le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en eſt rendu indigne; &, dans ce dur ennui,
La ſouffrance la plus mortelle
Dont m'accable, à toute heure, un renaiſſant trépas,
Eſt celle de ne le voir pas.
Si ſon courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoiqu'il fallût ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.
Oui, Deſtins, s'il calmoit cette juſte colére,
Tous mes malheurs ſeroient finis;
Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la mere,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je ſouffre, & ſouffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impoſe une amoureuſe loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'eſt lui qui me ſoutient, c'eſt lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendreſſe où ſon feu le convie,
Et prend ſoin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.

Mais

Mais que me veulent ces deux ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures fombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

## SCENE II.

### PSICHE, CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE.

CLéoméne, Agénor, eft-ce vous que je voi ?
Qui vous a ravi la lumiére ?

CLEOMENE.

La plus jufte douleur, qui d'un beau déſefpoir
Nous eût pû fournir la matiére ;
Cette pompe funébre, où du fort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiére,
L'injuftice la plus entiére.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un ferpent, dont foudain vous feriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repouffer fa rage, ou mourir avec vous.
Vous le fçavez, Princeffe ; & lorfqu'à notre vûë,
Par le milieu des airs vous êtes difparuë,
Du haut de ce rocher, pour fuivre vos beautés,
Ou plûtôt pour goûter cette amoureufe joye
D'offrir pour vous au monftre une premiére proye,

D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,
Nous nous ſommes précipités.

CLEOMENE.

Heureuſement déçûs au ſens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle ;
Et ſçû que le ſerpent prêt à vous dévorer,
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime ;
Et qui, tout Dieu qu'il eſt, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel, comme nous, oſât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir ſuivie,
Nous jouiſſons ici d'un trépas aſſez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revûs jamais.
Heureux, ſi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE.

Puis-je avoir des larmes de reſte,
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Uniſſons nos ſoupirs dans un ſort ſi funeſte,
Les ſoupirs ne s'épuiſent point ;
Mais vous ſoupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu ſurvivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur qui m'abbatte,
Ce n'eſt point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flâme
N'a fait que vous laſſer du récit de nos maux ?

PSICHE.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'euſſiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriſer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, ſans être injuſte, ni cruelle,
Nous refuſer un cœur réſervé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Deſtin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHE.

Ne vous donne-t-il point le loiſir de me dire
Quel eſt ici votre ſéjour ?

CLEOMENE.

Dans des bois toujours verds, où d'amour on reſpire.
Auſſi-tôt qu'on eſt mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y ſoupire,
Sous les plus douces loix de ſon heureux empire ;
Et l'éternelle nuit n'oſe en chaſſer le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inſpire,
Et dont, aux enfers même, il ſe fait une cour.

AGENOR.

Vos envieuſes ſœurs, après nous deſcenduës,
Pour vous perdre, ſe ſont perduës;
Et l'une & l'autre, tour à tour,
Pour le prix d'un conſeil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la rouë, & tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphirs s'eſt fait prompte juſtice
De leur envenimée & jalouſe malice;
Ces miniſtres aîlés de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirés,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces Conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoupirez.

PSICHE.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous êtes ſeule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puiſſions-nous vivre en votre ſouvenir!
Puiſſiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puiſſe, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et, rallumant un feu qui ne ſe puiſſe éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
D'augmenter le jour en ces lieux!

## SCENE III.

### PSICHE *seule.*

PAuvres amans ! Leur amour dure encore ;
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore,
Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fui plus, & souffre que j'espére
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi ;
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeller un tel espoir ;
L'œil abbatu, triste, désespérée,
Languissante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer ;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,

Les demande pour ſe parer.
En dérober un peu ſeroit-ce un ſi grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'eſt fait mon amant,
Pour regagner ſon cœur & finir mon tourment,
Tout n'eſt-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offuſquent le cerveau,
Et que vois-je ſortir de cette boëte ouverte ?
Amour, ſi ta pitié ne s'oppoſe à ma perte,
Pour ne revivre plus, je deſcends au tombeau.
[*Pſiché s'évanouit.*]

## SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHE *évanouie.*

L'AMOUR.

VOtre péril, Pſiché, diſſipe ma colére;
Ou plûtôt de mes feux l'ardeur n'a point ceſſé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez ſçû déplaire,
Je ne me ſuis intéreſſé
Que contre celle de ma mere.
J'ai vû tous vos travaux, j'ai ſuivi vos malheurs;
Mes ſoupirs ont par tout accompagné vos pleurs;
Tournez les yeux vers moi, je ſuis encor le même.
Quoi! Je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pſiché, que vous m'aimez?
Eſt-ce que pour jamais vos beaux yeux ſont fermés?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?

O mort, devois-tu prendre un dard ſi criminel?
Et, ſans aucun reſpect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Déïté,
Ai-je groſſi ton noir empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuſe ou farouche beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidéles amans
A force de raviſſemens?
Va, je ne bleſſerai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,
Qui nourriſſent du Ciel les immortelles flâmes;
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colére.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit ſi ſouvent la recevoir de moi?
Vous, qui portez un cœur ſenſible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre?
Mais, dans ce même cœur, j'enfoncerai des coups
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuſes ſurpriſes;
Et choiſirai, par tout, à vos vœux les plus doux

Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

## SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE *évanouie.*

VENUS.

LA menace est respectueuse;
Et d'un enfant, qui fait le révolté,
La colére présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ai trop été;
Et ma colére est juste autant qu'impétueuse.

VENUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relévent de ma puissance;
Que mon arc, de la vôtre, est l'unique soutien;
Que, sans mes traits, elle n'est rien;
Et que, si les cœurs les plus braves,
En triomphe, par vous, se sont laissés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves,
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner.

Ne

Ne me vantez donc plus ces droits de la naiſſance
Qui tyranniſent mes déſirs;
Et, ſi vous ne voulez perdre mille ſoupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoiſſance,
Vous, qui tenez de ma puiſſance
Et votre gloire & vos plaiſirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous renduë?
Et, quand vous avez vû mes autels déſolés,
Mes Temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vû punie
Pſiché qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à ſon ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi ſéduit des immortels;
C'eſt pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée,
Qu'Apollon même ſuborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit ſi bien arrachée
Que, ſi ſa curioſité,

Par une aveugle défiance,
Ne l'eût renduë à ma vengeance ;
Elle échapoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psiché ; son ame va partir,
Voyez ; &, si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire,
Tant d'insolence vous sied bien ;
Et je dois endurer, quoiqu'il vous plaise dire,
Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux ;
Mais soyez moins inexorable
Aux priéres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psiché, rendez-lui tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes ;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin ;
Si le Destin me l'abandonne,

Je l'abandonne à ſon deſtin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laiſſez-là, ſans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! Si je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
Qui force un immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par ſon excès, ſi mon amour eſt fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Votre amour; il déſarme, il fléchit ma rigueur,
Votre Pſiché reverra la lumiére.

L'AMOUR.

Que je vous vais par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oui, vous la reverrez dans ſa beauté premiére;
Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déférence entiére.
Je veux qu'un vray reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux ſa foi,

Je veux qu'elle revive, & revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine lasse,
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter qui paroît va juger, entre nous,
De mes emportemens & de votre courroux.

*Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle, & descend sur terre.*

---

## SCENE DERNIERE.

### JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE *évanouie.*

L'AMOUR.

VOus, à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible
Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces & soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face;
Et que, si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes fléches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;

Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches
Avec ces pointes d'or qui me font obéïr,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes;
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER *à Vénus.*

Ma fille, sois lui moins sévére,
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains,
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colére;
Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au désordre, à la confusion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de division?
Considére ce que nous sommes;
Et si les passions doivent nous dominer.
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux D[illegible] de pardonner.

V[illegible]

Je pardor[illegible];

Mais voulez-vous qu'il me ſoit reproché
Qu'une miſérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuſe Pſiché,
Sous ombre qu'elle eſt un peu belle,
Par un hymen, dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Pſiché, reprenez la lumiére,
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix;
Et je quitte cette humeur fiére
Qui s'oppoſoit à vos ſouhaits.

PSICHE *ſortant de ſon évanouiſſement.*

C'eſt donc vous, ô grande Déeſſe,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colére ceſſe.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y conſent.

PSICHE *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Pſiché.*

Je vous poſſéde enfin, délices de mon ame!

JUPITER.

Venez, amans, venez aux Cieux
Achever un ſi grand & ſi digne hyménée.
Viens-y, belle Pſiché, changer de deſtinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

*Fin du cinquiéme Acte.*

# V. INTERMEDE.

*Le théatre repréſente le Ciel. Le palais de Jupiter deſcend, & laiſſe voir dans l'éloignement, par trois ſuites de perſpective, les autres palais des Dieux du Ciel les plus puiſſans. Un nuage ſort du théatre, ſur lequel l'Amour & Pſiché ſe placent, & ſont enlevés par un ſecond nuage, qui vient en deſcendant ſe joindre au premier. Jupiter & Vénus ſe croiſent en l'air, dans leurs machines, & ſe rangent près de l'Amour & de Pſiché.*

*Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & ſon fils, ſe réuniſſent en les voyant d'accord; & toutes enſemble par des concerts, des chants & des danſes, célébrent la fête des nôces de l'Amour & de Pſiché.*

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE, CHOEUR DES DIVINITES CELESTES.
APOLLON, LES MUSES, LES ARTS *traveſtis en Bergers.*
BACCHUS, SILENE, SATYRES, EGYPANS, MENADES.
MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.
MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

APOLLON.

UNiſſons-nous, troupe immortelle;
Le Dieu d'amour devient heureux amant,

Et

Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

CÉlébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui, tôt ou tard, ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

SI, quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enyvré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

JE cherche à médire,
Sur la terre & dans les Cieux;
Je soumets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.

Il n'eſt dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il eſt le ſeul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner perſonne.

MARS.

MEs plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vû toujours ma valeur triomphante;
L'Amour eſt le ſeul qui ſe vante
D'avoir pû triompher de moi.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

CHantons les plaiſirs charmans
Des heureux amans;
Que tout le Ciel s'empreſſe
A leur faire ſa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégreſſe,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

---

## PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

## SUITE D'APOLLON.

*Danſe des Arts traveſtis en bergers.*

APOLLON.

LE Dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on ſoit trop ſage.

Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſejour
On eût un cœur ſauvage.
Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

GArdez-vous, beautés ſévéres,
Les Amours font trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laiſſer charmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer;
Quand il faut que l'on ſoupire,

Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

---

## II. ENTRE'E DE BALLET.

## SUITE DE BACCHUS.

*Danſe des Ménades & des Egypans.*

BACCHUS.

ADmirons le jus de la treille;
Qu'il eſt puiſſant, qu'il a d'attraits!
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais, ſur tout pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

SILENE *monté ſur un âne.*

BAcchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne ſe plaint jamais
Sous ſon heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire;
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits,
Que ſa cour a d'attraits!
Chantons-y bien ſa gloire.

Tout le jour on n'y fait que boire;
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *ensemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
A mille peines secrettes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'est là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

2. SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

---

## III. ENTRÉE DE BALLET.

*Deux autres Satyres enlevent Siléne de dessus son âne, qui leur sert à voltiger, & à former des jeux agréables & surprenans.*

## IV. ENTRE'E DE BALLET.
## SUITE DE MOME.

*Danſe de Polichinelles, & de Mataſſins.*

MOME.

FOlâtrons, divertiſſons-nous,
Raillons, nous ne ſçaurions mieux faire,
La raillerie eſt néceſſaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode;
On court péril d'être incommode,
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

## V. ENTRE'E DE BALLET.
## SUITE DE MARS.
### MARS.

LAiſſons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amuſemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

*Quatre guerriers portant des maſſes & des boucliers, quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, font en danſant une maniére d'exercice.*

## VI. & derniere ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre troupes différentes de la ſuite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'uniſſent & ſe mêlent enſemble.*

### CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

CHantons les plaiſirs charmans
Des heureux amans;
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours.
Accordez-vous toujours
Avec le doux ſon des muſettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

*Fin du cinquiéme Interméde.*

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ, danſé & chanté dans Pſiché, Tragi-comédie, & Ballet.*

### DANS LE PROLOGUE.

Flore, *mademoiſelle Hilaire.* Vertumne, *le ſieur de la Grille.* Sylvains danſans, *les ſieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.* Dryades danſantes, *les ſieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre.* Palemon, *le ſieur Gaye.* Dieux des fleuves, danſans, *les ſieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes, & ſaint André cadet.* Nayades danſantes, *les ſieurs l'Eſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.* Chœur des Divinités chantantes de la terre & des eaux.... Vénus, *mademoiſelle de Brie.* Les deux Graces, *meſdemoiſelles la Thorilliere, & du Croiſy.* L'Amour, *le ſieur la Thorilliere le fils.* Six Amours....

### DANS LA TRAGI-COMÉDIE.

L'Amour, *le ſieur Baron.* Pſiché, *mademoiſelle Moliere.* Les deux ſœurs de Pſiché, *meſdemoiſelles Marotte & Beauval.* Le Roi, *le ſieur la Thorilliere.* Lycas, *le ſieur Châteauneuf.* Les deux amans de Pſiché, *les ſieurs Hubert & la Grange.* Vénus, *mademoiſelle de Brie.* Un Fleuve, *le ſieur de Brie.* Jupiter, *le ſieur du Croiſy.* Zéphire, *le ſieur Moliere.* Suite du Roi....

## DANS LE BALLET.

### PREMIER INTERMÉDE.

Femme déſolée, *mademoiſelle Hilaire*. Hommes affligés, *les ſieurs Morel, & Langeais*. Hommes affligés danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André l'aîné, & Saint-André le cadet, la Montagne, & Foignard l'aîné.* Femmes affligées danſantes, *les ſieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Iſaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

### DEUXIÉME INTERMÉDE.

Vulcain, *le ſieur* ..... Cyclopes danſans, *les ſieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbroſſes, Joubert, & Saint-André le cadet.* Fées danſantes, *les ſieurs Noblet, Magny, de Lorge, Leſtang, la Montagne, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.*

### TROISIÉME INTERMÉDE.

Zéphire chantant, *le ſieur Jannot*. Deux Amours chantans, *les ſieurs Renier, & Pierrot.* Zéphirs danſans, *les ſieurs Boutteville, des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail, & Leſtang le jeune.* Amours danſans, *le chevalier Pol, les ſieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou, & la Thorilliere.*

### QUATRIÉME INTERMÉDE.

Furies danſantes, *les ſieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard le cadet,*

*Joubert, Leſtang, Favier l'aîné & Saint-André le cadet.* Lutins faiſant des ſauts périlleux, *les ſieurs Cobus, Maurice, Poulet, & Petit-Jean.*

CINQUIÉME INTERMÉDE.

Apollon, *le ſieur Langeais.* Arts, traveſtis en Bergers, danſans, *les ſieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbroſſes, Leſtang, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.* Deux Muſes chantantes, *meſdemoiſelles Hilaire, & Desfronteaux.* Bacchus, *le ſieur Gaye.* Ménades danſantes, *les ſieurs Iſaac, Payſan, Joubert, Dolivet fils, Breteau, & Desforges.* Egypans danſans, *les ſieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint-André l'aîné, & Saint-André le cadet.* Siléne, *le ſieur Blondel.* Satyres chantans, *les ſieurs la Grille, & Bernard.* Satyres voltigeurs, *les ſieurs de Meniglaiſe, & de Vieux-amant.* Mome, *le ſieur Morel.* Mataſſins danſans, *les ſieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier le cadet, Goyer, & Bureau.* Polichinelles danſans, *les ſieurs Manceau, Girard, la Valée, Favre, le Febvre, & la Montagne.* Mars, *le ſieur Eſtival.* Conducteur de la ſuite de Mars, *le ſieur Rebel.* Suivans de Mars danſans. Guerriers avec des drapeaux, *les ſieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre, & Favier.* Guerriers armés de piques, *les ſieurs Noblet, Chicanneau, Magny, & Leſtang.* Guerriers portant des maſſes, & des boucliers, *les ſieurs Camet, la Haye, le Duc, & du Buiſſon.* Chœur des Divinités céleſtes......

*FIN.*

# LES
# FEMMES
# SÇAVANTES,
## *COMÉDIE.*

## *ACTEURS.*

CHRISALE, bourgeois.

PHILAMINTE, femme de Chrifale.

ARMANDE, } filles de Chrifale & de Philaminte.
HENRIETTE, }

ARISTE, frere de Chrifale.

BÉLISE, fœur de Chrifale.

CLITANDRE, amant d'Henriette.

TRISSOTIN, bel efprit.

VADIUS, fçavant.

MARTINE, fervante.

L'ÉPINE, valet de Chrifale.

JULIEN, valet de Vadius.

UN NOTAIRE.

*La fcene eft à Paris, dans la maifon de Chrifale.*



*Inv et dessiné par F. Boucher.* *Gravé par Lau Cars.*

LES FEMMES SÇAVANTES.




# LES FEMMES SÇAVANTES,

## *COMEDIE.*

---

# ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.



Uoi! Le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur;
Et de vous marier vous oſez faire fête?
Ce vulgaire deſſein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma ſœur.

ARMANDE.

Ah ! Ce oui se peut-il supporter ?
Et, sans un mal de cœur, sçauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur...

ARMANDE.

Ah ! Mon Dieu ! Fi.

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah ! Fi, vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vûë il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? Et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel ! sont pour vous plaire.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,

Que d'attacher à ſoi, par le tître d'époux,
Un homme qui vous aime & ſoit aimé de vous;
Et, de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie.
Ce nœud bien aſſorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! Que votre eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage
De vous claquemurer aux choſes du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaiſirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans!
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos déſirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaiſirs;
Et, traitant de mépris les ſens & la matiére,
A l'eſprit, comme nous, donnez-vous toute entiére.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de ſçavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainſi que moi, de vous montrer ſa fille,
Aſpirez aux clartés qui ſont dans la famille,
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,
Mariez-vous, ma ſœur, à la philoſophie
Qui nous monte au-deſſus de tout le genre humain;
Et donne à la raiſon l'empire ſouverain,

Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des sçavans les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre;
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philosophie;
Tandis que mon esprit, se tenant ici bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire,
Nous sçaurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame & des nobles désirs,
Moi, du côté des sens, & des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit & de lumiére,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matiére.

ARMANDE.

ARMANDE.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler,
C'eſt par les beaux côtés qu'il lui faut reſſembler ;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modéle,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

HENRIÉTTE.

Mais vous ne ſeriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philoſophie.
De grace, ſouffrez-moi, par un peu de bonté,
Des baſſeſſes à qui vous devez la clarté ;
Et ne ſupprimez point, voulant qu'on vous ſeconde,
Quelque petit ſçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre eſprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais ſçachons, s'il vous plaît, qui vous ſongez à prendre ?
Votre viſée au moins n'eſt pas miſe à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon n'y ſeroit-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Eſt-ce un choix qui ſoit bas ?

ARMANDE.

Non ; mais c'eſt un deſſein qui ſeroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'eſt pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement ſoupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces ſoupirs, chez vous, ſont choſes vaines,
Et vous ne tombez point aux baſſeſſes humaines;
Votre eſprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philoſophie a toutes vos amours.
Ainſi, n'ayant au cœur nul deſſein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puiſſe prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raiſon ſur les ſens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut, pour époux, refuſer un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à ſa ſuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ſes adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flâme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiére ſûreté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur, pour moi, toute flâme ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma ſœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma ſœur, d'une ſi bonne foi;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne ſçais; mais enfin, ſi c'eſt votre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient; &, ſur cette matiére,
Il pourra nous donner une pleine lumiére.

## SCENE II.

### CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma ſœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez votre cœur,
Découvrez-en le fond; & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & ſçais comme embarraſſe
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avouerai tout haut d'une ame franche & nette,

Que les tendres liens où je ſuis arrêté,
[*montrant Henriette.*]
Mon amour & mes vœux ſont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoupirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes déſirs,
Mon cœur vous conſacroit une flâme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête aſſez belle,
J'ai ſouffert ſous leur joug cent mépris différens,
Ils régnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans;
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.
[*montrant Henriette.*]
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont ſéché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De ſi rares bontés m'ont ſi bien ſçû toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flâme,
De ne point eſſayer à rappeller un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé! Qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie;
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?

Je vous trouve plaiſant de vous le figurer;
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma ſœur. Où donc eſt la morale
Qui ſçait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais, vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sçachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur votre cœur l'autorité ſuprême;
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.
Mon cœur ſur vos leçons veut régler ſa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçû le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement;
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur, point du tout. Je sçais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissans;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande; &, de votre suffrage,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; &, pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiére.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guére;
Et, si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre;
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

## SCENE III.

### CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre ſincére aveu ne l'a pas peu ſurpriſe.

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe;
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma ſincérité.
Mais, puiſqu'il m'eſt permis, je vais à votre pere,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus ſûr eſt de gagner ma mere.
Mon pere eſt d'une humeur à conſentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout;
Il a reçû du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le ſoumet d'abord à ce que veut ſa femme;
C'eſt elle qui gouverne; &, d'un ton abſolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réſolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaiſante,
Un eſprit, qui, flatant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il eſt né ſincére,
Même, dans votre ſœur, flater leur caractére;

Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre sçavante afin d'être sçavante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mere ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimére ;
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits
Un benêt, dont par tout on sifle les écrits ;
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux ;
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;

Et, pour n'avoir personne à sa flâme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout tems si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure, encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,

Je gageai que c'étoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la choſe comme elle eſt.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre myſtére,
Et gagne ſa faveur auprès de votre mere.

---

# SCENE IV.

## BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SOuffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincére flâme...

BELISE.

Ah ! Tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai ſçû mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens ;
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des déſirs qui chez moi paſſent pour un outrage.
Aimez-moi, ſoupirez, brûlez pour mes appas ;
Mais qu'il me ſoit permis de ne le ſçavoir pas.

Je puis fermer les yeux ſur vos flâmes ſecrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprêtes;
Mais ſi la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De ſeconder l'amour que j'ai pour ſes beautés.

BELISE.

Ah! Certes, le détour eſt d'eſprit, je l'avouë.
Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le louë;
Et, dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſçais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite, & pour n'en point ſortir
Aux choſes que mon cœur m'offre à vous repartir,

Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rébelle;
Et que, ſans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras;
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas?

BELISE.

Mon Dieu! Point de façons. Ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour;
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvû que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous ſuffire;
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BELISE.

Laiſſez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'eſt fait un effort ſurprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, ſi je vous aime; & ſage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

## SCENE V.

### CLITANDRE *seul.*

DIantre soit de la folle avec ses visions !
A-t-on rien vû d'égal à ses préventions ?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne ;
Et prenons le secours d'une sage personne.

*Fin du premier Acte.*





Blondel. Invenit Joullain sculpsit.

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*


Ui, je vous porterai la réponse au plûtôt;
J'appuyerai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire;
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais . . .

---

## SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

AH! Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous aussi,
Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amène ici?

CHRISALE.

Non ; mais, ſi vous voulez, je ſuis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez long-tems vous connoiſſez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute ; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eſtime eſt-il, mon frere, auprès de vous?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'eſprit, de cœur, & de conduite ;
Et je vois peu de gens qui ſoient de ſon mérite.

ARISTE.

Certain déſir qu'il a, conduit ici mes pas;
Et je me réjouis que vous en faſſiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu ſon pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verdgalans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines;
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'améne en ces lieux.

---

## SCENE III.

BELISE *entrant doucement, & écoutant,* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son Interpréte,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? De ma fille?

ARISTE.

Oui. Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariste.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits;
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſûrée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je ſçais le myſtére;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſçavez tant de choſes, ma ſœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BELISE.

Vous le voulez ſçavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BELISE.

Qu'eſt-ce donc que veut dire ce, hai?
Et qu'a de ſurprenant le diſcours que je fai?
On eſt faite d'un air, je penſe, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur ſoumis à ſon empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puiſſance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont ſçû révérer ſi fort juſqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.

Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur ſervice,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit preſque point céans venir Damis.

BELISE.

C'eſt pour me faire voir un reſpect plus ſoumis.

ARISTE.

De mots piquans, par tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'eſt par un déſeſpoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chére ſœur, viſion toute claire.

CHRISALE *à Béliſe.*

De ces chiméres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah! Chiméres! Ce ſont des chiméres, dit-on.
Chiméres, moi! Vrayment, chiméres eſt fort bon!
Je me réjouis fort de chiméres, mes freres;
Et je ne ſçavois pas que j'euſſe des chiméres.

## SCENE IV.

### CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable...

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, & prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette;
Et reviendrai sçavoir...

CHRISALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

---

# SCENE V.

## CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse! Hélas! L'an dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monſieur.

CHRISALE.

Votre congé ?

MARTINE.

Oui. Madame me chaſſe.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE.

An me menace,
Si je ne ſors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je ſuis content de vous.
Ma femme bien ſouvent a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas moi . . .

## SCENE VI.

### PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

Quoi! Je vous vois, maraude?
Vîte, ſortez, friponne; allons, quittez ces lieux;
Et ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eſt fait.

CHRISALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte . . .

PHILAMINTE.

Quoi! Vous la ſoutenez?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi?

CHRISALE.

Mon Dieu! Non.
Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut, de nos gens . . .

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux déſirs que je montre;

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

[*ſe tournant vers Martine.*]

Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne ſçais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiére à votre haine,
Caſſé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHI-

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaſſer, & vous figurez-vous
Que, pour ſi peu de choſe, on ſe mette en courroux?

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]
Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiére, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

[*à Philaminte.*] Oh, oh! Peſte, la belle!
Quoi! L'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidéle?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela?

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]
Comment diantre, friponne! Hé? A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une inſolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, inſulté mon oreille,

Par l'impropriété d'un mot ſauvage & bas
Qu'en termes déciſifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Eſt-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi! Toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les ſciences,
La grammaire, qui ſçait régenter juſqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéïr à ſes loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excuſaſſiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il eſt vray que ce ſont des pitiés.
Toute conſtruction eſt par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois inſtruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez eſt je crois bel & bon;
Mais je ne ſçaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé ſur la raiſon & ſur le bel uſage!

MARTINE.

Quand on ſe fait entendre, on parle toujours bien;
Et tous vos biaux dictons ne ſervent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien? Ne voilà pas encore de ſon ſtile?
*Ne ſervent pas de rien!*

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les ſoins qu'on prend inceſſamment,
On ne te puiſſe apprendre à parler congruement?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'eſt, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! Je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! Peut-on y tenir?

BELISE.

Quel ſolécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille ſenſible.

BELISE.

Ton eſprit, je l'avouë, eſt bien matériel.
*Je*, n'eſt qu'un ſingulier, *avons*, eſt pluriel.

Veux-tu toute ta vie offenſer la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenſer grand'mere, ni grand-pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire eſt priſe à contre-ſens par toi;
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoiſe,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoiſe!
La grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le ſubſtantif,
Nous enſeigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce ſont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'eſt qu'il les faut faire enſemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou ſe gourment, qu'importe?

PHILAMINTE *à Béliſe.*

Hé, mon Dieu! Finiſſez un diſcours de la ſorte.
[*à Chriſale.*]
Vous ne voulez pas, vous, me la faire ſortir?

CRRISALE.

[*à part.*]
Si fait. A ſon caprice il me faut conſentir.
Va, ne l'irrite point, retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenſer la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

[*d'un ton ferme.*] [*bas, d'un ton plus doux.*]
Moi? Point. Allons, ſortez. Va t-en, ma pauvre enfant.

---

# SCENE VII.

## PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

VOus êtes ſatisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle ſortie;
C'eſt une fille propre aux choſes qu'elle fait,
Et vous me la chaſſez pour un maigre ſujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon ſervice,
Pour mettre inceſſamment mon oreille au ſupplice;
Pour rompre toute loi d'uſage & de raiſon,
Par un barbare amas de vices d'oraiſon,
De mots eſtropiés, couſus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des halles?

BELISE.

Il eſt vray que l'on ſuë à ſouffrir ſes diſcours,
Elle y met Vaugelas en piéces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce groſſier génie,
Sont ou le pléonaſme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvû qu'à la cuiſine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rediſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou ſaler trop mon pot.
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, ſi ſçavans en beaux mots,
En cuiſine, peut-être, auroient été des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme;
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baiſſé ſans ceſſe aux ſoins matériels,
Au lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels?

Le corps, cette guenille, eſt-il d'une importance,
D'un prix à mériter ſeulement qu'on y penſe?
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps eſt moi-même, & j'en veux prendre ſoin;
Guenille, ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chere.

BELISE.

Le corps avec l'eſprit, fait figure, mon frere;
Mais, ſi vous en croyez tout le monde ſçavant,
L'eſprit doit ſur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand ſoin, notre premiére inſtance,
Doit être à le nourrir du ſuc de la ſcience.

CHRISALE.

Ma foi, ſi vous ſongez à nourrir votre eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude*, à mon oreille eſt rude;
Il put étrangement ſon ancienneté.

BELISE.

Il eſt vray que le mot eſt bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je diſe? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le maſque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort ſur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRISALE *à Bélise.*

C'eſt à vous que je parle, ma ſœur.
Le moindre ſolécifme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſans deſſus deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie, & ſçache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec œconomie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.
Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en ſçait toujours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chauſſe.

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir;
Et l'on sçait tout chez moi, hors ce qu'il faut sçavoir.
On y sçait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain sçavoir qu'on va chercher si loin,
On ne sçait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison;
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, & ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.

Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin;
C'est lui qui dans des vers vous a timpanisées,
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

---

## SCENE VIII.

### PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

AVez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait.
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée,

C'eſt une philoſophe enfin, je n'en dis rien,
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien ;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette,
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé ;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut ;
Et je ſçais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperfluë ;
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſoluë.
Au moins, ne dites mot du choix de cet époux ;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite ;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'aurez inſtruite.

---

# SCENE IX.

## ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien? La femme ſort, mon frere ; & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle conſenti? L'affaire eſt-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'eſt que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoi! Ce monſieur Triſſotin...?

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRISALE.

Moi! Point. A Dieu ne plaiſe.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRISALE.

Rien; & je ſuis bien aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.
Avez-vous ſçû du moins lui propoſer Clitandre?

CHRISALE.

Non; car, comme j'ai vû qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes votre prudence eſt rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte avec votre molleſſe?
Et ſe peut-il qu'un homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu?

CHRISALE.

Mon Dieu! Vous en parlez, mon frere, bien à l'aiſe;
Et vous ne ſçavez pas comme le bruit me péſe.

J'aime fort le repòs, la paix & la douceur,
Et ma femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de philoſophe elle fait grand myſtére,
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colére;
Et ſa morale, faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opére comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête,
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton,
Je ne ſçais où me mettre, & c'eſt un vray dragon;
Et cependant, avec toute ſa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & mamie.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe,
C'eſt de vous qu'elle prend le tître de maîtreſſe,
Vous-même à ſes hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi? Vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous réſoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condeſcendre une femme à vos vœux;
Et prendre aſſez de cœur pour dire un, Je le veux?
Vous laiſſerez, ſans honte, immoler votre fille
Aux folles viſions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour ſix mots de latin qu'il leur fait ſonner haut,

Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit, & de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sçait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vray.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le maître,

Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſçavez ſa demeure;
Faites-le moi venir, mon ſrere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

*Fin du ſecond Acte.*




ACTE



# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

AH! Mettons-nous ici pour écouter à l'aiſe
Ces vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on péſe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Ce ſont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Hélas! C'est un enfant tout nouveau né, Madame.
Son sort assûrément a lieu de vous toucher;
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

---

# SCENE II.

## HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE *à Henriette qui veut se retirer.*

HOlà. Pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez ; & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je ſçais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'eſt pas mon fait que les choſes d'eſprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Auſſi-bien ai-je à vous dire enſuite
Un ſecret, dont il faut que vous ſoyez inſtruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les ſciences n'ont rien qui vous puiſſe enflammer,
Et vous ne vous piquez que de ſçavoir charmer.

HENRIETTE.

Auſſi peu l'un que l'autre ; & je n'ai nulle envie...

BELISE.

Ah ! Songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'aſſeoir.
[*L'Epine ſe laiſſe tomber.*]
Voyez l'impertinent ! Eſt-ce que l'on doit cheoir,
Après avoir appris l'équilibre des choſes ?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les cauſes ?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'EPINE.

Je m'en ſuis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à l'Epine qui ſort.*

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! De l'eſprit par tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

[*Ils s'aſſéyent.*] PHILAMINTE.

Servez-nous promtement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit vers me ſemble peu de choſe;
Et je penſe qu'ici je ne ferai pas mal.
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un ſonnet qui, chez une princeſſe,
A paſſé pour avoir quelque délicateſſe.
Il eſt de ſel attique aſſaiſonné par tout,
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE.

Ah! Je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vîte audiance.

BELISE *interrompant Triſſotin, chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance.
J'aime la poëſie avec entêtement,
Et ſur tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma niéce.

ARMANDE.

Ah! Laiſſez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIÉVRE.

*Votre prudence eſt endormie,*
*De traiter magnifiquement,*
*Et de loger ſuperbement*
*Votre plus cruelle ennemie.*

BELISE.

Ah! Le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſéde le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BELISE.

*Loger ſon ennemie*, eſt pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement & magnifiquement;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

*Votre prudence eſt endormie*
*De traiter magnifiquement,*
*Et de loger ſuperbement*
*Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

*Prudence endormie !*

BELISE.

*Loger ſon ennemie !*

PHILAMINTE.

*Superbement & magnifiquement !*

TRISSOTIN.

*Faites-la ſortir, quoi qu'on die,*
*De votre riche appartement,*
*Où cette ingrate inſolemment*
*Attaque votre belle vie.*

BELISE.

Ah! Tout doux. Laiſſez-moi, de grace, reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent, à ces vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je ne ſçais quoi qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

*Faites-là ſortir, quoi qu'on die,*
*De votre riche appartement.*

Que *riche appartement* eſt là joliment dit ;
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit ?

PHILAMINTE.

*Faites-la ſortir, quoi qu'on die.*
Ah ! Que ce, *quoi qu'on die*, eſt d'un goût admirable !
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoi qu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piéce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la fineſſe ?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh !

PHILAMINTE.

*Faites-la ſortir, quoi qu'on die.*
Que de la fiévre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
*Faites-la ſortir, quoi qu'on die,*
*Quoi qu'on die, quoi qu'on die.*
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble.
Je ne ſçais pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble ;
Mais j'entends là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vray qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit;
Et penſiez-vous, alors, y mettre tant d'eſprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort auſſi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fiévre, injuſte, mal-honnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains ſont admirables tous deux.
Venons-en promtement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! S'il vous plaît, encore une fois *quoiqu'on die*.

TRISSOTIN.

*Faites-là ſortir, quoi qu'on die,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

*Quoi qu'on die!*

TRISSOTIN.

*De votre riche appartement,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

*Riche appartement!*

TRISSOTIN.

*Où cette ingrate inſolemment,*

PHI-

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette *ingrate* de fiévre.

TRISSOTIN.

*Attaque votre belle vie.*

PHILAMINTE.

*Votre belle vie!*

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Quoi! Sans reſpecter votre rang,*
*Elle ſe prend à votre ſang,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Et nuit & jour vous fait outrage?*

*Si vous la conduiſez aux bains,*
*Sans la marchander davantage,*
*Noyez-la de vos propres mains.*

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On ſe meurt de plaiſir.

PHILAMINTE.

De mille doux friſſons vous vous ſentez ſaiſir.

ARMANDE.

*Si vous la conduisez aux bains,*

BELISE.

*Sans la marchander davantage,*

PHILAMINTE.

*Noyez-la de vos propres mains.*

*De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.*

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y proméne avec raviſſement.

PHILAMINTE.

On n'y ſçauroit marcher que ſur de belles choſes.

ARMANDE.

Ce ſont petits chemins tout parſemés de roſes.

TRISSOTIN.

Le ſonnet donc vous ſemble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,

Et perſonne jamais n'a rien fait de ſi beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi! Sans émotion pendant cette lecture?

Vous faites-là, ma niéce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici bas la figure qu'il peut,

Ma tante; &, bel eſprit, il ne l'eſt pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! Voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE DE COULEUR AMARANTE, donné à une dame de ſes amies.

PHILAMINTE.

Ses tîtres ont toujours quelque choſe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'eſprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

*L'Amour ſi chérement m'a vendu ſon lien,*

BELISE, ARMANDE, & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien;*
*Et, quand tu vois ce beau caroſſe,*
*Où tant d'or ſe reléve en boſſe*
*Qu'il étonne tout le pays,*
*Et fait pompeuſement triompher ma Lays,*

PHILAMINTE.

Ah! *Ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe eſt jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

*Et, quand tu vois ce beau caroſſe,*
*Où tant d'or ſe reléve en boſſe*

*Qu'il étonne tout le pays,*
*Et fait pompeusement triompher ma Lays,*
*Ne di plus qu'il est amarante,*
*Di plûtôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

*Ne di plus qu'il est amarante,*
*Di plûtôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline, *ma rente*, *de ma rente*, *à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire par tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bien-tôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa république il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée;

Car enfin je me ſens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'eſprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous ſommes,
De cette indigne claſſe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux ſublimes clartés.

ARMANDE.

C'eſt faire à notre ſexe une trop grande offenſe,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on ſçait mon reſpect en tous lieux ;
Et, ſi je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumiéres.

PHILAMINTE.

Le ſexe auſſi vous rend juſtice en ces matiéres ;
Mais nous voulons montrer à de certains eſprits
Dont l'orgueilleux ſçavoir nous traite avec mépris,
Que de ſcience auſſi les femmes ſont meublées,
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes aſſemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on ſépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes ſciences,
Découvrir la nature en mille expériences ;

Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions j'aime le platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiére ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aiman, donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flater, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vû d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainſi que la phyſique,
Grammaire, hiſtoire, vers, morale, & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur eſt épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur ſage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles ſentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la proſe & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité,

C'eſt le retranchement de ces ſyllabes ſales,
Qui, dans les plus beaux mots, produiſent des ſcandales;
Ces jouets éternels des ſots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaiſans;
Ces ſources d'un amas d'équivoques infames
Dont on vient faire inſulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos ſtatuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſçauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par tout à trouver à redire;
Et ne verrons que nous qui ſçachent bien écrire.

---

# SCENE III.

## TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, L'EPINE.

L'EPINE *à Triſſotin.*

MOnſieur, un homme eſt là qui veut parler à vous,
Il eſt vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

TRIS-

[*Ils se levent.*] TRISSOTIN.

C'eſt cet ami ſçavant qui m'a fait tant d'inſtance
De lui donner l'honneur de votre connoiſſance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

## SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE *à Armande & à Béliſe.*

FAiſons bien les honneurs au moins de notre eſprit.
[*à Henriette qui veut ſortir.*]
Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire ſçavoir.

## SCENE V.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS, TRISSOTIN.

TRISSOTIN *préſentant Vadius.*

VOici l'homme qui meurt du déſir de vous voir;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.

Il peut tenir ſon coin parmi de beaux eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence;
Et ſçait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Béliſe.*

Du grec! O Ciel! Du grec! Il ſçait du grec, ma ſœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! Ma niéce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! Quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! Monſieur ſçait du grec? Ah! Permettez, de grace,
Que, pour l'amour du grec, Monſieur, on vous embraſſe.

[*Vadius embraſſe auſſi Béliſe & Armande.*]

HENRIETTE *à Vadius qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi, Monſieur, je n'entends pas le grec.

[*Ils s'aſſéyent.*]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers, ainſi qu'en proſe;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus ſot, à mon ſens,
Qu'un auteur qui par tout va gueuſer des encens;
Qui, des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait, le plus ſouvent, les martyrs de ſes veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement;
Et, d'un grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ſes ſages
L'indigne empreſſement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des églogues, d'un ſtile
Qui paſſe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos chanſonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux ſonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades ſur tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiécle rendoit juſtice aux beaux eſprits,

TRISSOTIN.

En carroſſe doré vous iriez par les ruës.

VADIUS.

On verroit le public vous dreſſer des ſtatuës.

[*à Trissotin.*]

Hom. C'est une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en ...

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vû certain petit sonnet
Sur la fiévre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sçais fort bien,
Qu'à ne le point flater, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vû, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sçais que là-dessus je n'en suis point du tout ;
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne ſçais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aye eu l'eſprit diſtrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le ſonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez ſottement vos qualités aux autres.

[*Ils ſe levent tous.*]

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuiſtre...

PHILAMINTE.

Hé, Meſſieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Va, va reſtituer tous les honteux larcins
Que reclament ſur toi les grecs & les latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au parnaſſe,
D'avoir fait à tes vers eſtropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton livre, & de ſon peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire eſt établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoye à l'auteur des ſatyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye auſſi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légére
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révére ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler ;
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCENE

## SCENE VI.

### TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'eſt votre jugement que je défends, Madame,
Dans le ſonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis aſſez long-tems mon ame s'inquiéte
De ce qu'aucun eſprit en vous ne ſe fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire.
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire,
J'aime à vivre aiſément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut ſe trop peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.

La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagére, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;
Mais celle de l'esprit est inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances,
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit;
[*montrant Trissotin.*]
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BELISE *à Trissotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je posséde.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous céde;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Je ne sçais que vous dire, en mon ravissement,
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore.

Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez ?
Sçavez-vous bien que ſi… Suffit. Vous m'entendez.
[*à Triſſotin.*]
Elle ſe rendra ſage. Allons, laiſſons-la faire.

## SCENE VII.

### HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les ſoins de notre mere ;
Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre époux…

HENRIETTE.

Si le choix eſt ſi beau, que ne le prenez vous ?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moi, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le céde tout, comme à ma ſœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroiſſoit charmant,
J'accepterois votre offre avec raviſſement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts ſoient différens,
Nous devons obéïr, ma ſœur, à nos parens.

Une mere a ſur nous une entiére puiſſance ;
Et vous croyez en vain, par votre réſiſtance . . .

## SCENE VIII.

### CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE *à Henriette ; lui préſentant Clitandre.*

ALlons, ma fille, il faut approuver mon deſſein.
Otez ce gand. Touchez à monſieur dans la main ;
Et le conſidérez déſormais dans votre ame
En homme dont je veux que vous ſoyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma ſœur, vos penchans ſont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma ſœur, à nos parens ;
Un pere a ſur nos vœux une entiére puiſſance.

ARMANDE.

Une mere a ſa part à notre obéiſſance.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne ſoyez pas d'accord ;
Et c'eſt un autre époux . . .

CHRISALE.

Taiſez-vous, perronnelle,
Allez philoſopher tout le ſaoul avec elle,

Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée ; & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vîte.

---

# SCENE IX.

## CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

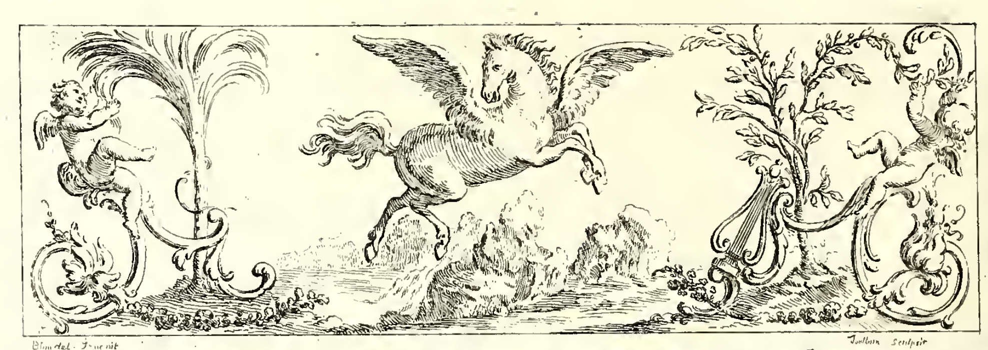
Quel transport ! Quelle joye ! Ah ! Que mon sort est doux !

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, & passez devant nous ;
Menez-là dans sa chambre. Ah ! Les douces caresses !
[*à Ariste.*]
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours ;
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

*Fin du troisiéme Acte.*





# ACTE QUATRIÉME.

## SCENE PREMIERE.

### PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.


Ui, rien n'a retenu ſon eſprit en balance,
Elle a fait vanité de ſon obéiſſance,
Son cœur, pour ſe livrer, à peine devant moi,
S'eſt-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et ſembloit ſuivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raiſon ſoumettent tous ſes vœux;
Et qui doit gouverner, ou ſa mere, ou ſon pere,
Ou l'eſprit, ou le corps, la forme, ou la matiére.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monſieur en uſe étrangement

De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en eſt pas encore où ſon cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais, dans ſes procédés, il m'a déplû toujours.
Il ſçait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

---

# SCENE II.

CLITANDRE *entrant doucement, & écoutant ſans ſe montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne ſouffrirois point, ſi j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque penſée
Que là-deſſus je parle en fille intéreſſée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit ſecret.
Contre de pareils coups, l'ame ſe fortifie
Du ſolide ſecours de la philoſophie,
Et par elle on ſe peut mettre au deſſus de tout;
Mais, vous traiter ainſi, c'eſt vous pouſſer à bout.
Il eſt de votre honneur d'être à ſes vœux contraire;
Et c'eſt un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, diſcourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'eſtime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit ſot.

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire faſſe,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal !

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lû des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent !

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux priſes;
Et vous ne croiriez point de combien de ſottiſes...

CLITANDRE *à Armande.*

Hé ! Doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? Et quelle eſt mon offenſe
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de ſoin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai beſoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en ſoit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuſer,
Je trouverois aſſez de quoi l'autoriſer,

Vous

Vous en ſeriez trop digne; & les premiéres flâmes
S'établiſſent des droits ſi ſacrés ſur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidéle eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impoſe;
Et, ſi je vous offenſe, elle ſeule en eſt cauſe.
Vos charmes ont d'abord poſſédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une conſtante ardeur;
Il n'eſt ſoins empreſſés, devoirs, reſpects, ſervices
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins ne peuvent rien ſur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux,
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'une autre;
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez?
Eſt-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour conſiſte la beauté?
Vous ne ſçauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débarraſſée;

Et vous ne goûtez point, dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſiére,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiére;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah! Quel étrange amour; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flâmes!
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs,
Comme une choſe indigne, il laiſſe là le reſte;
C'eſt un feu pur & net comme le feu céleſte,
On ne pouſſe avec lui que d'honnêtes ſoupirs,
Et l'on ne panche point vers les ſales déſirs.
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe,
On aime pour aimer, & non pour autre choſe,
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaiſe, un corps tout comme une ame,
Je ſens qu'il y tient trop pour le laiſſer à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art,
Le Ciel m'a dénié cette philoſophie;
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eſt rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'eſprit,

Ces unions de cœurs, & ces tendres penſées,
Du commerce des ſens ſi bien débarraſſées;
Mais ces amours pour moi ſont trop ſubtiliſés,
Je ſuis un peu groſſier, comme vous m'accuſez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confeſſe, à toute la perſonne.
Ce n'eſt pas là matiére à de grands châtimens;
Et, ſans faire de tort à vos beaux ſentimens,
Je vois que dans le monde on ſuit fort ma méthode,
Et que le mariage eſt aſſez à la mode,
Paſſe pour un lien aſſez honnête & doux,
Pour avoir déſiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penſée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offenſée.

ARMANDE.

Hé bien, Monſieur, hé bien, puiſque, ſans m'écouter,
Vos ſentimens brutaux veulent ſe contenter,
Puiſque, pour vous réduire à des ardeurs fidéles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mere le veut, je réſous mon eſprit
A conſentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'eſt plus tems, Madame, une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaiſe grace
De maltraiter l'azyle, & bleſſer les bontés,
Où je me ſuis ſauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monſieur, ſur mon ſuffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;
Et, dans vos viſions, ſçavez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Expoſez-moi, de grace, à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne deſtin
De me voir le rival de monſieur Triſſotin.
L'amour des beaux eſprits, qui chez vous m'eſt contraire,
Ne pouvoit m'oppoſer un moins noble adverſaire.
Il en eſt, & pluſieurs, que, pour le bel eſprit,
Le mauvais goût du ſiécle a ſçû mettre en crédit;
Mais monſieur Triſſotin n'a pû dupper perſonne,
Et chacun rend juſtice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le priſe en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'eſt de vous voir au Ciel élever des ſornettes
Que vous déſavoueriez, ſi vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'eſt que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

## SCENE III.

### TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle.
Un monde près de nous a paſſé tout du long,
Eſt chû tout au travers de notre tourbillon ;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce diſcours pour une autre ſaiſon,
Monſieur n'y trouveroit ni rime, ni raiſon;
Il fait profeſſion de chérir l'ignorance,
Et de haïr, ſur tout, l'eſprit & la ſcience.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame; & je hais ſeulement
La ſcience & l'eſprit qui gâtent les perſonnes.
Ce ſont choſes, de ſoi, qui ſont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir ſçavant comme de certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe,
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et c'eſt mon ſentiment qu'en faits, comme en propos,
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en ſeroit, je penſe, aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis ſûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne conclueroient guére.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois ſi bien qu'ils me crévent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſçavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puiſqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoûte à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſçavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſçavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſçavans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Il me ſemble, Monſieur...

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace.
Monſieur eſt aſſez fort, ſans qu'à ſon aide on paſſe,

Je n'ai déjà que trop d'un ſi rude aſſaillant ;
Et, ſi je me défends, ce n'eſt qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offenſante aigreur de chaque repartie,
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre ſecond ? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On ſouffre aux entretiens ces ſortes de combats,
Pourvû qu'à la perſonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offenſe,
Il entend raillerie autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'eſt ſenti piquer,
Sans que jamais ſa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'eſſuye,
De voir prendre à monſieur la théſe qu'il appuye ;
Il eſt fort enfoncé dans la cour, c'eſt tout dit.
La cour, comme l'on ſçait, ne tient pas pour l'eſprit,
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;
Et c'eſt, en courtiſan, qu'il en prend la défenſe.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour ;
Et ſon malheur eſt grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux eſprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle,

Et, fur fon méchant goût lui faifant fon procès,
N'accufiez que lui feul de vos méchans fuccès.
Permettez-moi, Monfieur Triffotin, de vous dire,
Avec tout le refpect que votre nom m'infpire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eft pas fi bête
Que vous autres meffieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du fens commun pour fe connoître à tout;
Que chez elle on fe peut former quelque bon goût;
Et que l'efprit du monde y vaut, fans flaterie,
Tout le fçavoir obfcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De fon bon goût, Monfieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monfieur, qu'elle l'ait fi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monfieur? C'eft que pour la fcience
Rafius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite expofé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeftie,
Vous ne vous mettez point, Monfieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre auffi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles heros?
Qu'eft-ce que leurs écrits lui rendent de fervice,
Pour accufer la cour d'une horrible injuftice;

Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur sçavoir à la France est beaucoup nécessaire;
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vûë attachée;
Que par tout de leur nom la gloire est épanchée;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec & de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens, qui de leur sçavoir paroissent toujours yvres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun;
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans votre ame excite....

## SCENE IV.

### TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

LE ſçavant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe,
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe
De ſe venir jetter au travers d'un diſcours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſçait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

*TRiſſotin s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayiez vû le poëme que je compoſe contre lui. En attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ſes couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.*

Voilà, ſur cet hymen que je me ſuis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie,
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.

[*à Julien.*]

Reportez tout cela ſur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ſes nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être ſuivis,

[*montrant Triſſotin.*]

Dès ce ſoir, à monſieur, je marierai ma fille.

---

## SCENE V.

### PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

VOus, Monſieur, comme ami de toute la famille,
A ſigner leur contrat vous pourrez aſſiſter;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez ſoin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre ſœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma ſœur, il n'en eſt pas beſoin;
Et monſieur que voilà, ſçaura prendre le ſoin

De courir lui porter bientôt cette nouvelle ;
Et difpofer fon cœur à vous être rébelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui fur elle aura plus de pouvoir ;
Et fi je la fçaurai réduire à fon devoir.

---

# SCENE VI.

## ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'Ai grand regret, Monfieur, de voir qu'à vos vifées,
Les chofes ne foient pas tout-à-fait difpofées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laiffer ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne iffuë.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçûë.

ARMANDE.

Je le fouhaite ainfi.

CLITANDRE.

J'en fuis perfuadé ;
Et que de votre appui je ferai fecondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous fervir de toute ma puiffance.

CLITANDRE.

Et ce fervice eft fûr de ma reconnoiffance.

## SCENE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SAns votre appui, monſieur, je ſerai malheureux.
Madame votre femme a rejetté mes vœux ;
Et ſon cœur prévenu veut Triſſotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t-elle donc pû prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce monſieur Triſſotin ?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a ſur ſon rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir ?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir.

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le contrat, elle envoye au notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! Je leur ferai voir, si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
[*à Henriette.*]
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariste.*

Hélas! Dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'employerai toute chose à servir vos amours.

---

# SCENE VIII.

## HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flâme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Mad^

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assûrer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

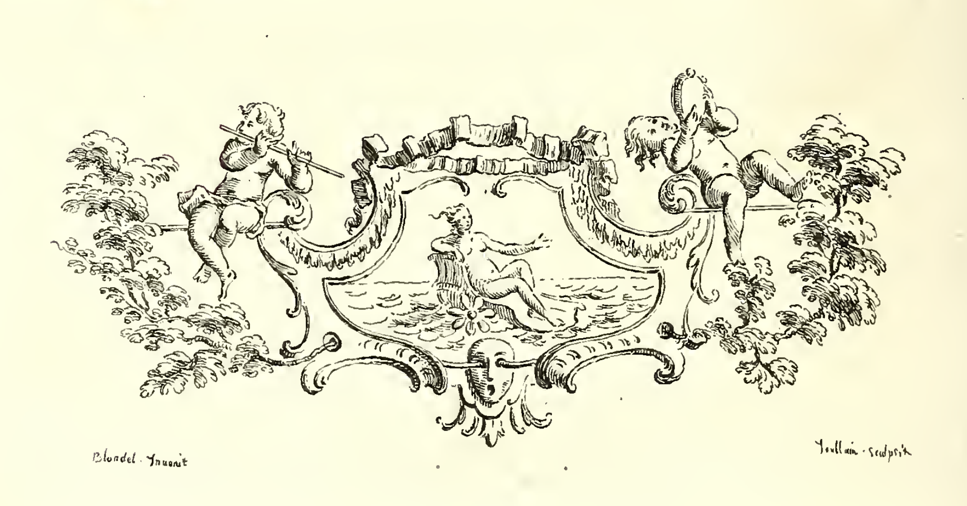
HENRIETTE.

Je vais tout eſſayer pour nos vœux les plus doux;
Et, ſi tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il eſt une retraite où notre ame ſe donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre perſonne.

CLITANDRE.

Veuille le juſte Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

*Fin du quatriéme Acte.*






# ACTE CINQUIÉME.

## SCENE PREMIERE.

### HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.


'Est sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête ;
Et j'ai crû, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable ;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vray philosophe a d'indignes appas ;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,

Votre grace & votre air ſont les biens, les richeſſes,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendreſſes;
C'eſt de ces ſeuls tréſors que je ſuis amoureux.

HENRIETTE.

Je ſuis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;
Et j'ai regret, Monſieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous eſtime autant qu'on ſçauroit eſtimer;
Mais je trouve un obſtacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le ſçavez, à deux ne ſçauroit être;
Et je ſens que du mien Clitandre s'eſt fait maître.
Je ſçais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire,
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que ſur moi peut le raiſonnement,
C'eſt de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que poſſéde Clitandre;
Et, par mille doux ſoins, j'ai lieu de préſumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non; à ſes premiers vœux mon ame eſt attachée,
Et ne peut de vos ſoins, Monſieur, être touchée.
Avec vous librement j'oſe ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.

Cette amoureuſe ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'eſt point, comme l'on ſçait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'eſt.
Si l'on aimoit, Monſieur, par choix & par ſageſſe,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendreſſe;
Mais on voit que l'amour ſe gouverne autrement.
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon aveuglement;
Et ne vous ſervez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéiſſance.
Quand on eſt honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont ſur nous de pouvoir,
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime;
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne pouſſez point ma mere à vouloir, par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Otez-moi votre amour; & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter?
Impoſez-lui des loix qu'il puiſſe exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les céleſtes appas...

HENRIETTE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par tout dans vos vers vous peignez ſi charmantes;

Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur...

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monſieur...

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mere
Qui prétend couronner une flâme ſi chere;
Et, pourvû que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſçavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence?
Qu'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré;
A tous événemens le ſage eſt préparé.

Guéri, par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires;
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, je ſuis de vous ravie;
Et je ne penſois pas que la philoſophie
Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous ſi ſinguliére,
Mérite qu'on lui donne une illuſtre matiére,
Eſt digne de trouver qui prenne avec amour
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
Et comme, à dire vray, je n'oſerois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire,
Je le laiſſe à quelqu'autre; & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en ſortant.*

Nous allons voir bien-tôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

---

## SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH! Ma fille, je ſuis bien-aiſe de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,

Et ſoumettre vos veux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ſes dents,
Martine que j'améne, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos réſolutions ſont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change,
Soyez ferme à vouloir ce que vous ſouhaitez;
Et ne vous laiſſez point ſéduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas; & faites bien en ſorte
D'empêcher que ſur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préſerve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes ſentimens d'un homme raiſonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'eſprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le néz à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéïr, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas! Vous flatez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes déſirs rébelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager s'il en eſt de beſoin.

## SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE *au Notaire.*

VOus ne ſçauriez changer votre ſtile ſauvage;
Et nous faire un contrat qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtile eſt très bon; & je ſerois un ſot,
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot.

BELISE.

Ah! Quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et datter par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois ſifler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monſieur, prenez la table pour écrire.
[*appercevant Martine.*]
Ah, ah! Cette impudente oſe encor ſe produire?

Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRISALE.

Tantôt avec loiſir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc eſt la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monſieur; Henriette eſt ſon nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE *montrant Triſſotin.*

L'époux que je lui donne,
Eſt monſieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre perſonne,
Je prétends qu'elle épouſe, eſt monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'eſt trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez monſieur Triſſotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez monſieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord; &, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur les choſes à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéïrai des deux?

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Quoi donc? Vous combattrez les choſes que je veux?

CHRISALE.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à votre bien on ſonge bien ici,
Et c'eſt-là, pour un ſage, un fort digne ſouci.

CHRISALE.

Enfin, pour ſon époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

[ *montrant Triſſotin.* ]

Et moi pour ſon époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix ſera ſuivi; c'eſt un point réſolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien abſolu?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la femme à preſcrire; & je ſommes
Pour céder le deſſus en toute choſe aux hommes.

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on ſe gauſſe,
Quand ſa femme, chez lui, porte le haut-de-chauſſe.

CHRISALE.

Il eſt vray.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il ſe fît le maître du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faiſoit le jocriſſe;
Et, ſi je conteſtois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques ſoufflets il rabaiſſât mon ton.

CHRISALE.

C'eſt parler comme il faut.

MARTINE.

Monſieur eſt raiſonnable
De vouloir pour ſa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raiſon, jeune, & bien fait qu'il eſt,
Lui refuſer Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un ſçavant, qui ſans ceſſe épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant ſçavoir le grais, ni le latin,
Elle n'a pas beſoin de monſieur Triſſotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut ſouffrir qu'elle jaſe à ſon aiſe.

MARTINE.

Les ſçavans ne ſont bons que pour prêcher en chaiſe;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'eſprit.
L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, ſi jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne ſçache A, ne B, n'en déplaiſe à madame;
Et ne ſoit, en un mot, docteur que pour ſa femme.

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Eſt-ce fait? Et, ſans trouble, ai-je aſſez écouté
Votre digne interpréte?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
[ *montrant Trissotin.* ]
Henriette & monsieur seront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
[ *à Henriette & à Clitandre.* ]
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé, mon pere!

CLITANDRE *à Clitandre.*

Hé, Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espéce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut être reçûë,
Mais nous en bannissons la substance étenduë.

## SCENE IV.

### ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un myſtére joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai ſenti pour vous les atteintes cruelles;
[ *à Philaminte.* ]
L'une, pour vous, me vient de votre procureur;
[ *à Chriſale.* ]
L'autre, pour vous, me vient de Lion.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

*MAdame, j'ai prié monſieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai oſé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cauſe que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu abſolument votre procès que vous deviez gagner.*

CHRISALE *à Philaminte.*

Votre procès perdu !

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Vous vous troublez beaucoup ;
Mon cœur n'eſt point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

*Le peu de ſoin que vous avez, vous coûte quarante mille écus ; & c'eſt à payer cette ſomme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la cour.*

Condamnée ? Ah ! Ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet ;
Et vous vous êtes là juſtement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée
Par l'arrêt de la cour, de payer au plûtôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

*Monſieur, l'amitié qui me lie à monſieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je ſçais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.*

O Ciel ! Tout-à-la fois, perdre ainſi tout ſon bien !

PHI-

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Ah ! Quel honteux transport ! Fi. Tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste ;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui ;
[*montrant Trissotin.*]
Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réfléxion vous vient en peu de tems ;
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuye.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas ;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

## SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

QU'il a bien découvert ſon ame mercénaire !
Et que peu philoſophe eſt ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre deſtin ;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſçait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait généreux ;
Et je veux couronner vos déſirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empreſſée . . .

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à préſent de penſée.
Souffrez que je réſiſte à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi ! Vous vous oppoſez à ma félicité ?
Et lorſqu'à mon amour je vois chacun ſe rendre . . .

HENRIETTE.

Je ſçais le peu de bien que vous avez, Clitandre ;

Et je vous ai toujours ſouhaité pour époux,
Lorſqu'en ſatisfaiſant à mes voeux les plus doux,
J'ai vû que mon hymen ajuſtoit vos affaires;
Mais, lorſque nous avons les deſtins ſi contraires,
Je vous chéris aſſez dans cette extrêmité,
Pour ne vous charger point de notre adverſité.

CLITANDRE.

Tout deſtin avec vous me peut être agréable;
Tout deſtin me ſeroit ſans vous inſupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans ſon tranſport, parle toujours ainſi.
Des retours importuns évitons le ſouci.
Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux beſoins des choſes de la vie;
Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait réſiſter à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez, tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis ſa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours;

Pour détromper ma sœur ; & lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en soit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le sçavois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie ;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.
Par un promt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de sa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit ;
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

*FIN.*

# LA
# COMTESSE
# D'ESCARBAGNAS,
*COMÉDIE.*

## ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conſeiller, amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comteſſe.

MONSIEUR BOBINET, précepteur de monſieur le Comte.

ANDRÉE, ſuivante de la Comteſſe.

JEANNOT, valet de monſieur Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comteſſe.

*La ſcene eſt à Angoulême.*



*Inv. et dessiné par F. Boucher.* *Gravé par Lau. Cars.*

LA COMTESSE DESCARBAGNAS.



# LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

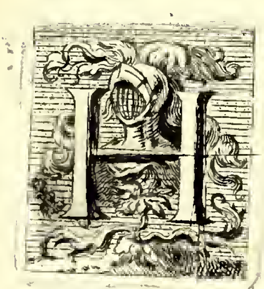
## *COMEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.



HÉ quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'eſt guére honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde; & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun

de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puiſſe débiter; & c'eſt là, comme vous ſçavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvelliſtes qui cherchent par tout où répandre les contes qu'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines juſques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus ſûr du monde. Enſuite, comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec grand myſtére une fatiguante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battuë en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel eſprit pour défaire toutes nos troupes, & de-là s'eſt jetté à corps perdu dans le raiſonnement du miniſtére, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſçait les ſecrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vûës de la prudence de nos voiſins, & remuë, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent juſques en Afrique, & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le conſeil d'en haut du Prêtre-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de

de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément reçûë.

LE VICOMTE.

C'eſt là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retardement; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriſer la pareſſe dont vous me querellez, que m'engager à faire l'amant de la maîtreſſe du logis, c'eſt me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que, cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en ſouffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertiſſent, que j'évite le tête à tête avec cette comteſſe ridicule dont vous m'embarraſſez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raiſons du monde d'attendre que vous y ſoyez.

JULIE.

Nous ſçavons bien que vous ne manquerez jamais d'eſprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, ſi vous étiez venu une demie-heure plûtôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que la comteſſe étoit ſortie; & je ne doute point qu'elle ne ſoit allée par la ville ſe faire honneur de la comédie que vous me donnez ſous ſon nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous sçavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; & que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, & me contraindre à perdre, en une sotte feinte, les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'est une comédie fort agréable; & je ne sçais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la raméne dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens; & sa sottise tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne considerez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, & qu'on n'est point capable de se jouer long-tems, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon

amour un tems qu'il voudroit employer à vous explique- ſon ardeur; & cette nuit, j'ai fait là-deſſus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la démangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attaché à la qualité de poëte.

C'eſt trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, eſt mis là pour Julie.

C'eſt trop long-tems, Iris, me mettre à la torture;
Et, ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent ſe divertir de mes triſtes ſoupirs?
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos charmes,
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs?

C'en eſt trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë;
Et, ſi par la pitié vous n'êtes combattuë,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'eſt une licence que prennent meſſieurs

les poëtes, de mentir de gayeté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers; mais non pour vouloir qu'ils soient vûs.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie, on sçait dans le monde que vous avez de l'esprit; & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenuë; il est dangéreux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; & je vous embarrasserois, si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne suis pas si poëte que vous pourriez croire pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte

›our ne la point trouver; & vais diſpoſer tout mon monde ıu divertiſſement que je vous ai promis.

---

## SCENE II.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, & CRIQUET *dans le fond du théatre.*

LA COMTESSE.

AH! Mon Dieu! Madame, vous voilà toute ſeule! Quelle pitié eſt-ce-là? Toute ſeule! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit, que le vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vrai qu'il y eſt venu; mais c'eſt aſſez pour lui de ſçavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment! Il vous a vûë?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe; & je ne ſuis point de

l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyiez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté, & de la complaiſance pour les autres. [ *appercevant Criquet.* ] Que faites-vous donc là, laquais? Eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en province un laquais qui ſçache ſon monde. A qui eſt-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

---

## SCENE III.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDREE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Ôtez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me ſaboulez la tête avec vos mains peſantes.

ANDREE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez eſt fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laiſſez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oiſon bridé?

ANDREE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! L'impertinente! [*à Julie.*] Je vous demande pardon, Madame. [ *à Andrée.* ] Je vous ai dit ma garderobe, groſſe-bête, c'eſt-à-dire, où ſont mes habits.

ANDREE.

Eſt-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garderobe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDREE.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de votre grenier qu'il faut appeller gardemeuble.

## SCENE IV.

### LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux-là !

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous votre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mere nourrice que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame; & il eſt glorieux de faire ainſi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des ſiéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité voilà qui eſt violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des ſiéges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je penſe que tous mes gens ſont morts, & que nous ſerons contraints de nous donner des ſiéges nous-mêmes.

SCENE

## SCENE V.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE.

ANDREE.

QUe voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDREE.

J'enfermois votre manchon, & vos coëffes dans votre armoi... dis-je, dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDREE.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviére; & appellez, laquais.

ANDREE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais, laquais.

## SCENE VI.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, CRIQUET.

CRIQUET.

PLaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la ruë?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſçavoir que là-dehors, en terme de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDREE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer? Eſt-ce maître Charles, que vous appellez comme cela?

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous êtes, vous ne ſçauriez ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. [*à Criquet.*] Des ſiéges. [*à Andrée.*] Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déjà tard. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée?

ANDREE.

Madame...

LA COMTESSE.

Hé bien, madame. Qu'y a-t-il?

ANDREE.

C'eſt que . . .

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDREE.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous n'en avez point ?

ANDREE.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouviére ! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſés ?

ANDREE.

Je n'en ai point vûë depuis que je ſuis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, inſolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

---

## SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faiſant des cérémonies pour s'aſſéoir.*

LA COMTESSE.

MAdame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah ! Madame.

JULIE.

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Madame.

JULIE.

Mon Dieu ! Madame.

LA COMTESSE.

Oh ! Madame.

JULIE.

Oh ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Madame.

JULIE.

Hé ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé ! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

## SCENE VIII.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, *apportant un verre d'eau,* CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALlez, impertinente, je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoucoupe pour boire.

ANDREE.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe?

CRIQUET.

Une ſoucoupe?

ANDREE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne ſçais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDREE.

Nous ne ſçavons tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre.

## SCENE IX.

### LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIve Paris pour être bien servie; on vous entend là au moindre coup d'œil.

## SCENE X.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE *apportant un verre d'eau avec une assiette dessus*, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDREE.

Cela est bien aisé. [*Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.*

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDREE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviére, cette butorde, cette...

ANDREE *s'en allant.*

Dame ! Madame, ſi je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

---

## SCENE XI.

### LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes, on n'y ſçait point du tout ſon monde ; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me déſeſpérer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les perſonnes ; mais le mal que j'y trouve, c'eſt qu'ils veulent en ſçavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalités dont

ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; & ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sçait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chére. Cet hôtel de Moï, Madame, cet hôtel de Lion, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il est vray qu'il y a bien de la différence de ces lieux là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sçauroit souhaiter. On ne s'en léve pas, si l'on veut, de dessus son siége; &, lorsque l'on veut voir la revûë, ou le grand ballet de Psiché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai

refusées

refuſées; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms, on ſçait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un monſieur Tibaudier le conſeiller, & à un monſieur Harpin le receveur des tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avouë; car pour monſieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'eſt toujours un vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conſeiller, & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites, c'eſt une école que votre converſation; & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

## SCENE XII.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe.*

VOilà Jeannot de monſieur le conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſçauroit vivre, auroit été parler tout bas à la demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venuë dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe, Madame, voilà le laquais de monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

## SCENE XIII.

### LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

ENtrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. [*à Jeannot.*] Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-tu là ?

JEANNOT.

C'eſt monſieur le conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite

le bon jour; &, auparavant que de venir, vous envoye des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

---

## SCENE XIV.

### LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

TIen, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot, qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque ſot!

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce monſieur Tibaudier, c'eſt qu'il ſçait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectueux.

---

## SCENE XV.

### LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la comédie ſera bien-tôt prête; & que, dans un quart d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſale.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. [*à Criquet.*] Que l'on diſe à mon ſuiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la

comédie, & je n'y ſçaurois prendre de plaiſir, lorſque la compagnie n'eſt pas nombreuſe. Croyez-moi, ſi vous voulez vous bien divertir, qu'on diſe à vos gens de laiſſer entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un ſiége. [*au vicomte, après qu'il s'eſt aſſis.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit ſacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'eſt un billet de monſieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *après avoir lû tout bas le billet.*

Voici un billet du beau ſtile, Madame, & qui mérite d'être bien écouté.

*MAdame, je n'aurois pas pû vous faire le préſent que je vous envoye, ſi je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.*

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne ſe paſſe rien entre nous.

LE VICOMTE.

*Les poires ne ſont pas encore bien mûres, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ſes continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que ſans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je concluë ce mot, en vous faiſant conſidérer que je ſuis d'un auſſi franc chrétien que les poires que je vous envoye, puiſque je rends le bien pour le mal; c'eſt-à-dire,*

*Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puiſque je vous préſente des poires de bon chrétien, pour des poires d'angoiſſe que vos cruautés me ſont avaler tous les jours.*

TIBAUDIER, votre eſclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'eſt pas de l'académie; mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame; &, monſieur le vicomte dût-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

---

## SCENE XVI.

### M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APprochez, monſieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, auſſi-bien que vos poires; & voilà madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui ſuis bien obligé, Madame; &, ſi elle a jamais quel que procès en notre ſiége, elle verra que je n'oublierai pa

l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, & votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide; & j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, & que madame ne soit circonvenuë par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets que j'ai composés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! Je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fût poëte; & voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. [*à Criquet.*] Laquais, donnez un siége à monsieur Tibaudier. [*bas à Criquet, qui apporte une chaise.*] Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là; & nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER.

Une personne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté,

J'ai de la flâme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long; mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à m. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſçais pas ſi vous doutez de mon parfait amour;
Mais je ſçais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpéce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comteſſe,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il des vers? Je penſois qu'il ne fit que des gands?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame, c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon château avec ſon précepteur, que je vois là-dedans.

# SCENE XVII.

## LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOlà, monſieur Bobinet. Monſieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que déſire madame la comteſſe d'Eſcarbagnas de ſon très-humble ſerviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, monſieur Bobinet, êtes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le marquis & le commandeur?

M. BOBINET.

Ils ſont, Dieu grace, Madame, en parfaite ſanté.

LA COMTESSE.

Où eſt le comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que ſait-il, monſieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compoſe un théme, Madame, que je viens de lui dicter ſur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, monſieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainſi que vous le commandez.

---

# SCENE XVIII.

## LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

CE monſieur Bobinet, Madame, a la mine fort ſage; & je crois qu'il a de l'eſprit.

---

# SCENE XIX.

## LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALlons, monſieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête aſſemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, ſaluez madame, faites la révérence à monſieur le vicomte, ſaluez monſieur le conſeiller.

M. TIBAUDIER.

Je ſuis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embraſſer monſieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monſieur Tibaudier, de quelle comparaiſon vous ſervez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, monſieur le comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que madame eût un ſi grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! Quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'eſt monſieur votre frere, & non pas monſieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me

confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

*Omne viro soli quod convenit esto virile, omne vir....*

LA COMTESSE.

Fi, monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là?

M. BOBINET.

C'est du latin, Madame, & la premiere régle de Jean Despautére.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Ce Jean Despautére-là est un insolent; & je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achéve, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

## SCENE XX.

### LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

LEs comédiens envoyent dire qu'ils ſont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. [*montrant Julie.*] Monſieur Tibaudier, prenez madame.

[*Criquet range tous les ſiéges ſur un des côtés du théatre, la comteſſe, Julie, & le vicomte s'aſſéyent, monſieur Tibaudier s'aſſied aux pieds de la comteſſe.*

LE VICOMTE.

Il eſt néceſſaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier enſemble les différens morceaux de muſique, & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Voyons l'affaire. On a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il ſe peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertiſſement.

[ *Les violons commencent une ouverture.* ]

## SCENE XXI.

### LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

PArbleu, la chofe eft belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, monfieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je fuis ravi de cette avanture, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'affûrance qu'il y a au don de votre cœur, & aux fermens que vous m'avez faits de fa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment! On ne vient point ainfi fe jetter au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, tête-bleu, la véritable comédie qui fe fait ici, c'eft celle que vous jouez; &, fi je vous trouble, c'eft de quoi je me foucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne ſçavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le ſçais bien; je le ſçais bien, morbleu; &.... [*monſieur Bobinet épouvanté emporte le comte & s'enfuit; il eſt ſuivi par Criquet.*]

LA COMTESSE.

Hé, fi, Monſieur, que cela eſt vilain de jurer de la ſorte.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens, ce ſont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous, la tête, la mort & le ſang, que de faire ce que vous faites avec monſieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſçais pas, monſieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; & ſi....

M. HARPIN *au vicomte.*

Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pouſſer votre pointe, cela eſt naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon, ſi j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne ſçais point les ſujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte ; & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de deſſus un théatre, ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès ; c'eſt le lieu qu'il me faut, & je ſouhaiterois que ce fût un théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une comédie que monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez que monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

M. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît ; je ne ſçais pas de quelle façon monſieur Tibaudier a été avec vous, mais monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi, & je ne ſuis point d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment, monſieur le receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la ſorte les femmes de qualité ; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il

y a quelque chose d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé ! Ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte; vous n'êtes pas la premiére femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractéres, & qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur, dont on lui voit trahir & la passion & la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûë. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la duppe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous assûrer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode ! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, monsieur le receveur, quittez votre colére; & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN.

Moi, morbleu, prendre place ! Cherchez [*montrant monsieur Tibaudier.*] vos benêts à vos piéds. Je vous laisse, madame la comtesse, à monsieur le vicomte; & ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma scene faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monsieur le receveur, nous vous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je suis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en sortant.*

Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

---

## SCENE DERNIERE.

### LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au vicomte.*

VOilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *lisant.*

*En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoye promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous & d'elle. Bon soir.*

[*à Julie.*]

Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée aussi.

[*Le vicomte, la comtesse, Julie, & m. Tibaudier se levent.*]

JULIE.

Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour eût-il ofé efpérer un fi heureux fuccès ?

LA COMTESSE.

Comment donc ? Qu'eft-ce que cela veut dire ?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'époufe Julie ; &, fi vous m'en croyez, pour rendre la comédie complette de tout point, vous épouferez monfieur Tibaudier, & donnerez mademoifelle Andrée à fon laquais, dont il fera fon valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi ! Jouer de la forte une perfonne de ma qualité ?

LE VICOMTE.

C'eft fans vous offenfer, Madame ; & les comédies veulent de ces fortes de chofes.

LA COMTESSE.

Oui, monfieur Tibaudier, je vous époufe, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'eft bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la comteffe.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiffions voir ici le refte du fpectacle.

*FIN.*

## *NOMS DE CEUX QUI REPRÉSENTOIENT* *dans* la comteſſe d'Eſcarbagnas.

La comteſſe, *mademoiſelle Marotte*. Julie, marquiſe, *mademoiſelle Beauval*. Cléante, vicomte, *le ſieur la Grange*. Le petit comte, fils de la comteſſe, *le ſieur Gaudon*. Bobinet, *le ſieur Beauval*. M. Tibaudier, conſeiller, *le ſieur Hubert*. M. Harpin, receveur des tailles, *le ſieur du Croiſy*. Andrée, *mademoiſelle Bonneau*. Criquet, *le ſieur Finet*. Jeannot, *le ſieur Boulonnois*.



# *AVERTISSEMENT.*

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame, à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une comédie, qui enchaînât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose, & une pastorale; ce divertissement parut à saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de, *ballet des ballets.*

Ces deux piéces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient chacun suivi d'un interméde. La comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théatre du palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672, telle qu'on la joue encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

## *ACTEURS DE LA PASTORALE.*

UNE NYMPHE . . . . . . *mademoiselle de Brie.*
LA BERGERE en homme . . *mademoiselle Moliere.*
LA BERGERE en femme . . *mademoiselle Moliere.*
UN BERGER amant. . . . . *le sieur Baron.*

I. PASTRE . . . . . . . . . . . *le sieur Moliere.*

II. PASTRE . . . . . . . . . . *le sieur la Thorilliere.*

UN TURC . . . . . . . . . . . *le sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des intermédes de ce divertissement.

## PROLOGUE.

*Le prologue réunissoit le premier interméde des amans magnifiques, avec les chants & les danses du prologue de Psiché. Vénus descenduë du Ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.*

## PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE.

### Premier Interméde.

*La plainte qui fait le premier interméde de Psiché.*

## SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

### Second Interméde.

*Cérémonie magique de la pastorale comique, représentée dans la troisiéme entrée du ballet des Muses.*

## TROISIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

### Troisiéme Interméde.

*Combat des suivans de l'Amour, & des suivans de Bacchus, qui fait le quatriéme interméde de George Dandin.*

## QUATRIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

### Quatriéme Interméde.

*Entrée d'une égyptienne, dansante & chantante, suivie de douze égyptiens dansans, tirée de la pastorale comique, représentée dans la troisiéme entrée du ballet des Muses.*

*Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le second interméde de Psiché.*

## CINQUIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

### CINQUIÉME INTERMÉDE.

*Cérémonie turque, du quatriéme acte du bourgeois gentilhomme.*

## SIXIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

### SIXIÉME INTERMÉDE.

*Entrée d'Italiens, tirée du ballet des nations, représenté à la suite du bourgeois gentilhomme.*

*Entrée d'espagnols, tirée du même ballet des nations.*

## SEPTIÉME & dernier ACTE DE LA COMÉDIE.

### SEPTIÉME & dernier INTERMÉDE.

*Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, qui fait le dernier interméde de Psiché.*

*Fin du ballet des ballets.*




LE MALADE

# LE
# MALADE
# IMAGINAIRE,
## *COMEDIE-BALLET.*

# ACTEURS.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.

BÉLINE, ſeconde femme d'Argan.

ANGÉLIQUE, fille d'Argan.

LOUISON, petite fille, ſœur d'Angélique.

BÉRALDE, frere d'Argan.

CLÉANTE, amant d'Angélique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.

THOMAS DIAFOIRUS, fils de monſieur Diafoirus.

MONSIEUR PURGON, médecin.

MONSIEUR FLEURANT, apoticaire.

MONSIEUR BONNEFOI, notaire.

TOINETTE, ſervante d'Argan.

## ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

DEUX ZÉPHIRS, danſans.

CLIMÉNE.

DAPHNÉ.

TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une troupe de bergers.

DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

BERGERS & BERGERES de la ſuite de Tircis, chantans & danſans.

BERGERS & BERGERES de la ſuite de Dorilas, chantans & danſans.

PAN.

FAUNES, danſans.

## *ACTEURS DES INTERMÉDES.*

### DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS, chantans & danſans.

### DANS LE SECOND ACTE.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante.

UN ÉGYPTIEN, chantant.

ÉGYPTIENS & ÉGYPTIENNES, chantans & danſans.

### DANS LE TROISIÉME ACTE.

TAPISSIERS, danſans.

LE PRÉSIDENT de la faculté de médecine.

DOCTEURS.

ARGAN, bachelier.

APOTICAIRES, avec leurs mortiers & leurs plions.

PORTE SERINGUES.

CHIRURGIENS.

*La ſcene eſt à Paris.*

# LE MALADE IMAGINAIRE,

## *COMÉDIE-BALLET.*

APrès les glorieuſes fatigues, & les exploits victorieux de notre auguſte Monarque, il eſt bien juſte que tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, travaillent ou à ſes louanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ce qu'ici l'on a voulu faire; & ce prologue eſt un eſſai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

## PROLOGUE.

*Le théatre repréſente un lieu champêtre.*

### SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans.*

FLORE.

QUittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez Bergéres,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux;

Je viens vous annoncer des nouvelles bien chéres,
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergéres,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux.

---

## SCENE II.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS.

CLIMENE *à Tircis*, *&* DAPHNE *à Dorilas.*

Berger, laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climéne*, & DORILAS *à Daphné.*

Mais, au moins, di-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu ſeras ſenſible à mon ardeur fidéle.

CLIMENE, & DAPHNE.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſpérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, & DAPHNE.

Voilà Flore qui nous appelle.

---

## SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS, BERGERS & BERGERES *de la ſuite de Tircis & de Dorilas, chantans & danſans.*

### PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les bergers, & les bergéres vont ſe placer en cadence autour de Flore.*

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmi nous,
Déeſſe, doit jetter tant de réjouiſſance?

DAPHNE.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoupirons tous.

CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucés, LOUIS eſt de retour,
Il raméne en ces lieux les plaiſirs & l'amour;

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis,
Il quitte les armes,
Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah ! Quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande, qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! Que de ris ! Que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! Quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande, qu'elle est belle !

## II. ENTRÉE DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres expriment, par leurs danses, les transports de leur joye.*

FLORE.

DE vos flûtes bocagéres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matiéres.
Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

CHOEUR

CHOEUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des préſens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui ſçaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguſte des rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE.

Si Dorilas eſt vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNE.

Je me donne à ſon ardeur.

TIRCIS.

O trop chére eſpérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau ſujet, plus belle récompenſe
Peuvent-ils animer un cœur?

*Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va ſe placer au pied d'un*

*arbre, qui est au milieu du théatre; les deux troupes de bergers & de bergéres se placent chacune du côté de leur chef.*

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Digues, châteaux, villes, & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout céde au courant qui le guide;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la suite de Tircis, dansent autour de lui pour exprimer leurs applaudissemens.*

DORILAS.

LE foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nuë enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la suite de Dorilas applaudissent à ses chants en dansant autour de lui.*

TIRCIS.

DEs fabuleux exploits que la Gréce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'hiſtoire paſſée
Ne ſont point à notre penſée,
Ce que LOUIS eſt à nos yeux.

## V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres du côté de Tircis recommencent leurs danſes.*

DORILAS.

LOUIS fait à nos tems, par ſes faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'hiſtoire
Des ſiécles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui faſſe croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

## VI. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres du côté de Dorilas recommencent auſſi leurs danſes.*

## VII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la ſuite de Tircis & de Dorilas, ſe mêlent & danſent enſemble.*

## SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS, FAUNES *danſans*, BERGERS & BERGERES *chantans & danſans*.

PAN.

LAiſſez, laiſſez, Bergers, ce deſſein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter ſur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon ſur ſa lyre,
Avec ſes chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire,
C'eſt donner trop d'eſſor au feu qui vous inſpire;
C'eſt monter vers les Cieux ſur des aîles de cire,
Pour tomber dans le fonds des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flate ſes déſirs;
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire,
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

CHOEUR.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire,
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE *à Tircis, & à Dorilas.*

Bien que, pour étaler ſes vertus immortelles,
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

## VIII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les deux Zéphirs danſent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite à Tircis & à Dorilas.*

CLIMENE & DAPHNE *donnant la main à leurs amans.*

Dans les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! Que d'un doux ſuccès notre audace eſt ſuivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous déſormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie.

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes & nos voix,
Ce jour nous y convie;
Et faiſons aux échos redire mille fois,
LOUIS eſt le plus grand des rois,
Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie.

## IX. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*LEs Faunes, les bergers & les bergéres, se mêlent ensemble ; il se fait entr'eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la comédie.*

---

# AUTRE PROLOGUE.

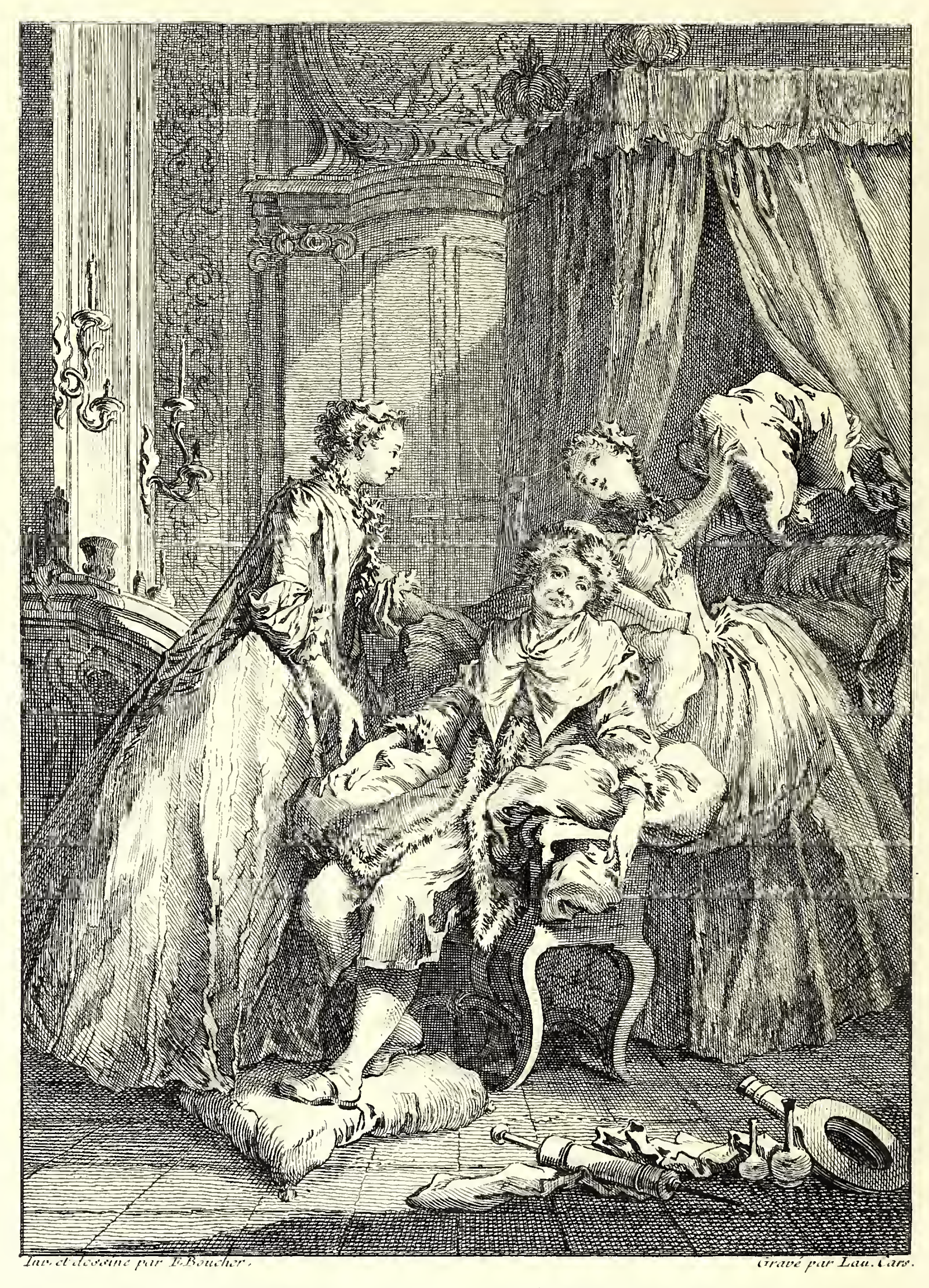
UNE BERGERE *chantante.*

VOtre plus haut sçavoir n'est que pure chimére,
Vains, & peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespére.
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimére.

Hélas, hélas ! Je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorans médecins, vous ne sçauriez le faire,
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimére.

Ces remédes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;
Et tout votre caquet ne peut être reçû
Que d'un malade imaginaire ;
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimére.

*Fin des Prologues.*




LE MALADE IMAGINAIRE




# LE MALADE IMAGINAIRE,

## COMÉDIE-BALLET.

## ACTE PREMIER.

*Le théatre représente la chambre d'Argan.*

### SCENE PREMIERE.

ARGAN *assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de son apoticaire.*



TRois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. *Plus, du vingt-quatriéme, un petit clystére insinuatif, préparatif, & rémolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de monsieur.* Ce qui me plaît de monsieur Fleurant mon apoticaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles.

*Les entrailles de monſieur, trente ſols.* Oui, mais, monſieur Fleurant, ce n'eſt pas tout que d'être civil, il faut être auſſi raiſonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente ſols un lavement! Je ſuis votre ſerviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt ſols, & vingt ſols, en langage d'apoticaire, c'eſt-à-dire, dix ſols; les voilà, dix ſols. *Plus, dudit jour, un bon clyſtére déterſif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel roſat & autres, ſuivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de monſieur, trente ſols;* avec votre permiſſion dix ſols. *Plus, dudit jour, le ſoir, un julep hépatique, ſoporatif & ſomniſére, composé pour faire dormir monſieur, trente-cinq ſols;* je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, ſeize & dix-ſept ſols ſix deniers. *Plus, du vingt cinquiéme, une bonne médecine purgative & corroborative, composée de caſſe récente avec ſéné levantin & autres, ſuivant l'ordonnance de monſieur Purgon, pour expulſer & évacuer la bile de monſieur, quatre livres.* Ah! Monſieur Fleurant, c'eſt ſe moquer, il faut vivre avec les malades. Monſieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente ſols. *Plus, dudit jour, une potion anodine & aſtringente, pour faire repoſer monſieur, trente ſols.* Bon, dix & quinze ſols. *Plus, du vingt-ſixiéme, un clyſtére carminatif, pour chaſſer les vents de monſieur, trente ſols.* Dix ſols, monſieur Fleurant. *Plus, le clyſtére de monſieur, réitéré le ſoir, comme deſſus, trente ſols.* Monſieur Fleurant, dix ſols. *Plus, du vingt-ſeptiéme,*

*ſeptiéme, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, & chaſſer dehors les mauvaiſes humeurs de monſieur, trois livres.* Bon, vingt, & trente ſols; je ſuis bien aiſe que vous ſoyez raiſonnable. *Plus, du vingt-huitiéme, une priſe de petit lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer & rafraîchir le ſang de monſieur, vingt ſols.* Bon, dix ſols. *Plus, une potion cordiale & préſervative, composée avec douze grains de bézoard, ſyrops de limon & grenade, & autres, ſuivant l'ordonnance, cinq livres.* Ah! Monſieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris, une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. [*Voyant que perſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.*] Il n'y a perſonne? J'ai beau dire, on me laiſſe toujours ſeul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. [*après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur ſa table.*] Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. [*après avoir ſonné pour la deuxiéme fois.*] Point d'affaire. [*après avoir ſonné encore.*] Ils ſont ſourds. Toi-

nette. [*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.*] Tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine. [*voyant qu'il sonne encore inutilement.*] J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

---

## SCENE II.

### ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

Ah! Chienne. Ah! Carogne....

TOINETTE *faisant semblant de s'être cogné la tête.*

Diantre soit de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colére.*

Ah! Traîtresse....

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

ARGAN.

Il y a....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laiſſé....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tai-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en ſuis d'avis, après ce que je me ſuis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoſiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, caſſer la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, ſi vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laiſſer, traîtreſſe....

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi! Il faudra encore que je n'aye pas le plaiſir de la quereller!

TOINETTE.

Querellez tout votre ſaoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaiſir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaiſir de pleurer; chacun le ſien ce n'eſt pas trop. Ah!

ARGAN.

Allons, il faut en paſſer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. [*après s'être levé.*] Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires là; c'eſt à monſieur Fleurant à y mettre le nez, puiſqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait ſoin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce monſieur Fleurant-là, & ce monſieur Purgon s'égayent bien ſur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remédes.

ARGAN.

Taiſez-vous, ignorante; ce n'eſt pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me faſſe venir ma fille Angelique, j'ai à lui dire quelque choſe.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre penſée.

---

## SCENE III.

### ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

APprochez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous oüir.

ARGAN.

Attendez. [ *à Toinette.* ] Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monſieur, allez; monſieur Fleurant nous donne des affaires.

## SCENE IV.

### ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant? Car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiére à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems; & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë que je ne ſçaurois me laſſer de te parler de lui; & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais di-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaiſe.

ANGELIQUE.

Di-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque choſe du Ciel, quelque effet du deſtin, dans l'avanture inopinée de notre connoiſſance?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embraſſer ma defenſe ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête homme?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus généreuſement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne ?

TOINETTE.

Aſſûrément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble ?

TOINETTE.

Cela eſt ſûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

TOINETTE.

Il eſt vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la vérité; & j'ai vû de grands comédiens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! De la façon qu'il parle, ſeroit-il bien poſſible qu'il ne me dît pas vray?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ſerez bien-tôt éclaircie; & la réſolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eſt une promte voye à vous faire connoître s'il vous dit vray, ou non. C'en ſera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, ſi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

## SCENE V.

### ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *s'asseyant.*

OR çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez! Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! Nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéïssante, la chose est donc concluë, & je vous ai promise.

ANGELIQUE.

C'est à moi, mon pere, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fisse religieuse, & votre petite sœur Louison aussi; &, de tout tems, elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah ! Mon pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous sçais bon gré de cela ; & voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la personne ; mais on m'a dit que j'en serois content, & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assûrément, mon pere.

ARGAN.

Comment ! L'as-tu vû ?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a six jours ; & que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que, dès cette premiére vûë, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, & c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Aſſûrément.

ARGAN.

De bonne phyſionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, & grec.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſçais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçû médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que monſieur Purgon le connoît ?

ARGAN.

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoiſſe, puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de monſieur Purgon !

ARGAN.

Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frere le médecin, monſieur Diafoirus ; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante ; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monſieur Purgon, monſieur Fleurant & moi ; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une

perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi ! Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque ; &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter ? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliés médecins, afin de m'appuyer de bon ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remédes qui me ſont néceſſaires ; & d'être à même des conſultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raiſon ; & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment, Coquine, ſi je ſuis malade ? Si je ſuis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monſieur, vous êtes malade, n'ayons point

de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne pensez; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; &, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de mon-

ſieur Diafoirus, ni de ſon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti eſt plus avantageux qu'on ne penſe, monſieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; &, de plus, monſieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout ſon bien en faveur de ce mariage; & monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait ſi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe, ſans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conſeille, entre nous, de lui choiſir un autre mari, & elle n'eſt point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela ſoit.

TOINETTE.

Hé, fi! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! Que je ne diſe pas cela?

TOINETTE.

Hé! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirois-je pas?

TOINETTE.

TOINETTE.

On dira que vous ne ſongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je ſuis ſûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui eſt plaiſant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon; & je ſuis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur. Vous ne ſongez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande abſolument de ſe préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes; & quelle audace eſt-

ce-là, à une coquine de ſervante, de parler de la ſorte devant ſon maître ?

TOINETTE.

Quand un maître ne ſonge pas à ce qu'il ſait, une ſervante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah! Inſolente, il faut que je t'aſſomme.

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaiſe entre elle & lui.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN *courant après Toinette, autour de la chaiſe, avec ſon bâton.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *ſe ſauvant du côté où n'eſt pas Argan.*

Je m'intéreſſe, comme je dois, à ne vous point laiſſer faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne conſentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouſe votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéïra plûtôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéït.

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah ! Ah ! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

---

## SCENE VI.

### BELINE, ARGAN.

ARGAN.

AH ! Ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colére.

BELINE.

Hélas! Mon pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette eſt devenuë plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choſes que je veux faire;

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſçavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais;

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſçais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint par fois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités, à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidéle; & vous ſçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

---

# SCENE VII.

## ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MAdame.

BELINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colére?

TOINETTE *d'un ton doucereux*

Moi, Madame? Hélas! Je ne ſçais pas ce que vous me voulez dire; & je ne ſonge qu'à complaire à monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah! La traîtreſſe!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa fille en mariage au fils de monſieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas ſi grand mal à cela; & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah! Mamour, vous la croyez. C'eſt une ſcélérate; elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette, ſi vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi ſon manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà je ne ſçais comment. Enfoncez bien votre bonnet juſques ſur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! Mamie, que je vous ſuis obligé de tous les ſoins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci ſous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriére votre dos, & cet autre-là pour ſoutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller ſur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du ſerein.

ARGAN *ſe levant en colére, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah! Coquine, tu veux m'étouffer.

---

## SCENE VIII.

### ARGAN, BELINE.

BELINE.

HÉ là, hé là. Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

ARGAN *ſe jettant dans ſa chaiſe.*

Ah, ah, ah. Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainſi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoiſſez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! Elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là, mon petit ami, appaiſez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma conſolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon teſtament.

BELINE.

Ah! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne ſçaurois ſouffrir cette penſée; & le ſeul mot de teſtament me fait treſſaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'eſt guéres en état de ſonger à tout cela.

# SCENE IX.

## M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

APprochez, monſieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un ſiége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ſes amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un teſtament.

BELINE.

Hélas! Je ne ſuis point capable de parler de ces choſes-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monſieur, expliqué vos intentions, & le deſſein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire, là-deſſus, que vous ne ſçauriez rien donner à votre femme par votre teſtament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y réſiſte. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela ſe pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans la plûpart, c'eſt ce qui ne ſe peut; & la diſpoſition ſeroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage ſe peuvent faire l'un à l'autre, c'eſt un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, ſoit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puiſſe rien laiſſer à une femme, dont il eſt aimé tendrement, & qui prend de lui tant de ſoin. J'aurois envie de conſulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'eſt point à des avocats qu'il faut aller, car ils ſont d'ordinaire ſévéres là deſſus; & s'imaginent que c'eſt un grand crime que de diſpoſer en fraude de la loi. Ce ſont gens de difficultés; & qui ſont ignorans des détours de la conſcience. Il y a d'autres perſonnes à conſulter qui ſont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour paſſer doucement par-deſſus la loi, & rendre juſte ce qui n'eſt pas permis, qui ſçavent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en ſerions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choſes, autrement nous ne ſerions rien; & je ne donnerois pas un ſol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monſieur, que vous étiez fort habile, & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en fruſtrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre teſtament tout ce que vous pouvez; & cet ami enſuite lui rendra tout. Vous pouvez

encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse, pour vous perdre....

ARGAN.

Ma chére femme.

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Béline.*

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore là.

BELINE.

Ah! Monſieur, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, ſi je meurs, mamie, c'eſt de n'avoir point un enfant de vous. Monſieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon teſtament, mamour, de la façon que monſieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me ſont dûs, l'un par monſieur Damon, & l'autre par monſieur Gérante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!.... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!.... De combien ſont les deux billets?

ARGAN.

Ils ſont, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de ſix.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me ſont rien, au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au teſtament?

ARGAN.

Oui, Monſieur; mais nous ſerions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduiſez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

---

# SCENE X.

## ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

LEs voilà avec un notaire, & j'ai oüi parler de teſtament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'eſt, ſans doute, quelque conſpiration contre vos intérêts, où elle pouſſe votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourvû qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je ſuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre

belle-mere a beau me faire sa confidente, & me vouloir jetter dans ses intérêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle; & j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'employerai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zéle que j'ai pour vous; & feindre d'entrer dans les sentimens de votre pere, & de votre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle mon amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il sera ravi de...

---

## SCENE XI.

BELINE *dans la maison*, ANGELIQUE, TOINETTE.

BELINE.

TOinette.

TOINETTE *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon soir. Reposez-vous sur moi.

*Fin du premier Acte.*

PREMIER

# PREMIER INTERMÉDE.

*Le théatre repréſente une place publique.*

## SCENE PREMIERE.

### POLICHINELLE.

O Amour, Amour, Amour, Amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaiſie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuſes-tu, miſérable inſenſé que tu es? Tu quittes le ſoin de ton négoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, tu perds le repos de la nuit; & tout cela, pour qui? Pour une dragonne, franche dragonne; une diableſſe qui te rembarre, & ſe moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus. Tu le veux, Amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'eſt pas ſage quand on veut; & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes.

Je viens voir ſi je ne pourrai point adoucir ma tigreſſe par une ſérénade. Il n'y a rien, par fois, qui ſoit ſi touchant qu'un amant qui vient chanter ſes doléances aux gonds & aux verroux de la porte de ſa maîtreſſe. [*après avoir pris ſon luth.*] Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chére nuit, porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon infléxible.

Nott' e dì v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà la ſperanza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Conſum' a l'hore;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura!
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemera' il martiro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

---

# SCENE II.

## POLICHINELLE, UNE VIEILLE *à la fenêtre.*

LA VIEILLE *chante.*

Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei ſoſpir' fervidi
Più non m'infiammano,
Vel' giuro à fe.

Zerbino misero,
Del vostro piangere,
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
Credet' à me.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

---

## SCENE III.

### POLICHINELLE, VIOLONS

*derriére le théatre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS *continuant à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix là, taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah! Que de bruit!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah! Dieu ſoit loué.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Pourſuivez, meſſieurs les violons ; vous me ferez plaiſir. [*n'entendant plus rien.*] Allons donc, continuez. Je vous en prie.

## SCENE IV.

### POLICHINELLE *seul.*

VOilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & jouë quelque piéce, afin de mieux prendre mon ton. [*Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lévres & la langue le son de cet instrument.*] Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

## SCENE V.

### POLICHINELLE, ARCHERS *chantans & dansans.*

UN ARCHER *chantant.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable est-ce-là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

L'ARCHER.

Qui va-là, qui va-là, qui va-là ?

POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va-là, qui va-là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Di ton nom, di ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.
Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les archers danſans cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.*

POLICHINELLE.

Qui va-là ?

[*entendant encore du bruit autour de lui.*]

Qui ſont les coquins que j'entends ? . . .
Hé ? . . . Holà, mes laquais, mes gens . . .
Par la mort ! . . . Par la ſang ! . . . J'en jetterai par terre . . .
Champagne,

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton . . .

Donnez-moi mon mousqueton . . .

[*Pendant les intervalles qui sont marqués avec des points, les archers dansent au son de la symphonie, en cherchant Polichinelle.*]

POLICHINELLE *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*

Pouë.

[*Les archers tombent tous, & s'enfuyent.*]

## SCENE VI.

POLICHINELLE *seul.*

AH, ah, ah, ah! Comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah! [*Pendant que Polichinelle croit être seul, des archers reviennent sans faire de bruit, pour entendre ce qu'il dit.*]

## SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS *chantans.*

LES DEUX ARCHERS *saisissant Polichinelle.*

NOus le tenons. A nous, camarades, à nous;

Dépêchez, de la lumiére.

## SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS *chantans*, ARCHERS *chantans & danſans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans enſemble.*

AH! Traître. Ah! Fripon. C'eſt donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Inſolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous oſez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Meſſieurs, c'eſt que j'étois yvre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je ne ſuis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Je ſuis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait?

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, laiſſez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Meſſieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Hé! N'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

LES QUATRE ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher;
Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit croire.
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas! Messieurs, je vous assûre que je n'ai pas un sou sur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,

D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par là, je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers danſans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.*

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

UNe & deux, trois & quatre, cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! Ah! Vous en voulez paſſer?
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.*

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix. Ah, ah, ah! Je n'y ſçaurois plus réſiſter. Tenez, meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! L'honnête homme! Ah! L'ame noble & belle!
Adieu, Seigneur; adieu, ſeigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je vous donne le bon ſoir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu ſeigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre ſerviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, ſeigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, ſeigneur Polichinelle.

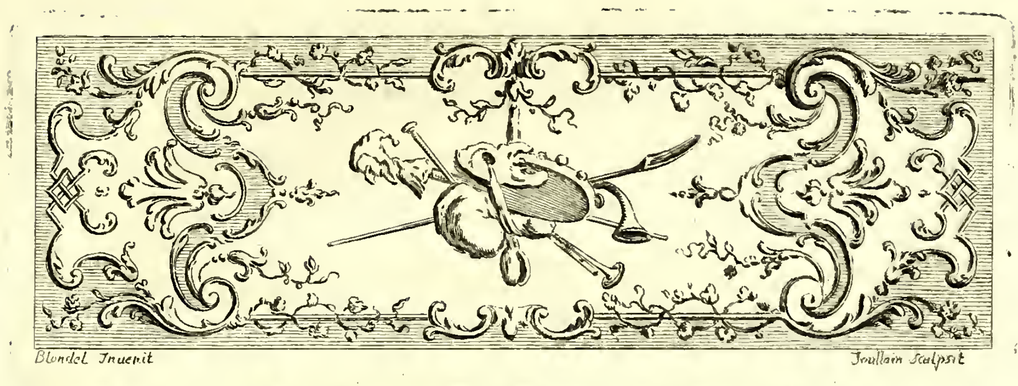
POLICHINELLE.

Juſqu'au revoir.

## IV. & derniére ENTRÉE DE BALLET.

*Les archers danſent en réjouiſſance de l'argent qu'ils ont reçu.*

*Fin du premier Interméde.*



Blondel Invenit — Joullain Sculpsit

# ACTE SECOND.

*Le théatre repréſente la chambre d'Argan.*

## SCENE PREMIERE.

### CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *ne reconnoiſſant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monſieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'eſt vous! Quelle ſurpriſe! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Sçavoir ma deſtinée, parler à l'aimable Angélique, conſulter les ſentimens de ſon cœur; & lui demander ſes réſolutions ſur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des myſtéres; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle eſt retenuë, qu'on ne la laiſſe ni ſortir, ni parler à perſonne; & que ce ne fut que la curioſité

d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion ; & nous nous sommes bien gardés de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant ; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu ; & me laissez lui dire que vous êtes là.

---

## SCENE II.

### ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

MOnsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, & douze venuës ; mais j'ai oublié à lui demander, si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un . . .

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monſieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monſieur....

[*elle fait ſemblant de parler.*]

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que....

[*elle fait encore ſemblant de parler.*]

ARGAN.

Qu'eſt-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

[*Toinette fait ſigne à Cléante d'avancer.*]

---

## SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

MOnſieur....

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de monſieur.

CLEANTE.

Monſieur, je ſuis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colére.*

Comment! Qu'il ſe porte mieux? Cela eſt faux. Monſieur ſe porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai oüi dire que monſieur étoit mieux; & je lui trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon viſage? Monſieur l'a fort mauvais; & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vray.

CLEANTE.

Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiſelle votre fille, il s'eſt vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; &, comme ſon ami intime, il m'envoye à ſa place pour lui continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle ſçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. [*à Toinette.*] Appellez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, ſi ſait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne fera que vous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes; & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la muſique; & je ſerai bien aiſe de.... Ah! La voici. [*à Toinette.*] Allez-vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.

---

## SCENE IV.

### ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

VEnez, ma fille. Votre maître de muſique eſt allé aux champs, & voilà une perſonne qu'il envoye à ſa place pour vous montrer.

ANGELIQUE *reconnoiſſant Cléante.*

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'eſt-ce? D'où vient cette ſurpriſe?

ANGELIQUE.

C'eſt.....

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la ſorte?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, une avanture ſurprenante qui ſe rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai ſongé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme monſieur, s'eſt préſentée à moi, à qui j'ai demandé du ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la peine où j'étois; & ma ſurpriſe a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'eſt pas être malheureux que d'occuper votre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant; & mon bonheur ſeroit grand, ſans doute, ſi vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour.....

# SCENE V.

## ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MA foi, Monſieur, je ſuis pour vous maintenant; & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voici monſieur Diafoirus le pere, & monſieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre viſite. Que vous ſerez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie ma fille; & voilà qu'on lui améne ſon prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entrevûë ſi agréable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile médecin; & le mariage ſe fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon maître de muſique, afin qu'il ſe trouve à la nôce.

CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on ſe range, les voici.

---

## SCENE VI.

### MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à ſon bonnet ſans l'ôter.*

MOnſieur Purgon, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous ſçavez les conſéquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſecours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan & m. Diafoirus parlent en même tems.*]

ARGAN.

Je reçois, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monſieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joye,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur,

ARGAN.

Et j'aurois ſouhaité

M. DIAFOIRUS.

Le raviſſement où nous ſommes,

ARGAN.

De pouvoir alles chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en aſſûrer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous ſçavez, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monſieur,

ARGAN.

Ce que c'eſt qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chofe

M. DIAFOIRUS.

Et vous affûrer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les chofes qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occafions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monfieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous ferons toujours prêts, Monfieur,

ARGAN.

Qu'il eft tout à votre fervice.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zéle.

[*à fon fils.*] Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS *à m. Diafoirus.*

N'eft-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*

Monfieur, je viens faluer, reconnoître, chérir, & révérer en vous un fecond pere; mais un fecond pere, auquel j'ofe

dire

dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçû par nécessité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous, est un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles & très-respectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS *à m. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

*Optimè.*

ARGAN *à Angélique.*

Allons, saluez monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à m. Diafoirus.*

Baiserai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angélique.*

Madame, c'est avec justice, que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on...

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle ſoit venuë ?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de mademoiſelle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatuë de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du ſoleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du ſoleil de vos beautés ; & comme les naturaliſtes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur, dores-en-avant, tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne reſpire, & n'ambitionne d'autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéïſſant, & très-fidéle ſerviteur, & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier ; on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN *à Cléante.*

Hé ? Que dites-vous de cela ?

CLEANTE.

Que monſieur fait merveilles, &, que s'il eſt auſſi bon médecin, qu'il eſt bon orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſûrément, ce ſera quelque choſe d'admirable, s'il fait d'auſſi belles cures, qu'il fait de beaux diſcours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaiſe, & des ſiéges à tout le monde. [*Des laquais donnent des ſiéges.*] Mettez-vous là, ma fille. [*à m. Diafoirus.*] Vous voyez, Monſieur, que tout le monde admire monſieur votre fils; & je vous trouve bienheureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monſieur, ce n'eſt pas parce que je ſuis ſon pere, mais je puis dire que j'ai ſujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'eſt par là que j'ai toujours bien auguré de ſa judiciaire, qualité requiſe pour l'exercice de notre art. Lorſqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle, miévre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paiſible, & taciturne, ne diſant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoiſſoit pas encore ſes lettres. Bon, diſois-je en moi-même, les arbres tardifs ſont ceux qui portent

les meilleurs fruits. On grave ſur le marbre bien plus malaiſément que ſur le ſable ; mais les choſes y ſont conſervées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette peſanteur d'imagination, eſt la marque d'un bon jugement à venir. Lorſque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine ; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultés, & ſes régens ſe louoient toujours à moi de ſon aſſiduité, & de ſon travail. Enfin, à force de battre le ſer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes licences ; & je puis dire, ſans vanité, que, depuis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les diſputes de notre école. Il s'y eſt rendu redoutable ; & il ne s'y paſſe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un Turc ſur ſes principes, ne démord jamais de ſon opinion ; & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers reçoins de la logique. Mais, ſur toute choſe, ce qui me plaît en lui, & en quoi il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raiſons, & les expériences des prétenduës découvertes de notre ſiécle, touchant la circulation du ſang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de ſa poche une grande théſe roulée, qu'il préſente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, ſoutenu une théſe, qu'avec la permiſſion de monſieur, [*ſaluant Argan.*] j'oſe préſenter à mademoiſelle, comme un hommage que je lui dois des pré-

mices de mon eſprit.

ANGELIQUE.

Monſieur, c'eſt pour moi un meuble inutile ; & je ne me connois pas à ces choſes-là.

TOINETTE *prenant la théſe.*

Donnez, donnez. Elle eſt toujours bonne à prendre pour l'image ; cela ſervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *ſaluant encore Argan.*

Avec la permiſſion auſſi de monſieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la diſſection d'une femme, ſur quoi je dois raiſonner.

TOINETTE.

Le divertiſſement ſera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtreſſes ; mais donner une diſſection, eſt quelque choſe de plus galand.

M. DIAFOIRUS.

Au reſte, pour ce qui eſt des qualités requiſes pour le mariage & la propagation, je vous aſſûre que, ſelon les régles de nos docteurs, il eſt tel qu'on le peut ſouhaiter, qu'il poſſéde en un dégré louable la vertu prolifique ; & qu'il eſt du tempérament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention, Monſieur, de le pouſſer à la cour, & d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable ; & j'ai toujours trouvé

qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne; &, pourvû que l'on ſuive le courant des régles de l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant; & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres meſſieurs, vous les guériſſiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remédes; c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vray. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiſelle une ſcene d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*à Angélique, lui donnant un papier.*] Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît ; & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcene que nous devons chanter. [*haut.*] Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux ?

CLEANTE.

C'eſt proprement ici un petit opéra impromptu ; & vous n'allez entendre chanter que de la proſe cadencée, ou des maniéres de vers libres, tels que la paſſion, & la néceſſité peuvent faire trouver à deux perſonnes, qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le ſujet de la ſcene. Un berger étoit attentif aux beautés d'un ſpectacle qui ne faiſoit que commencer, lorſqu'il fut tiré de ſon attention, par un bruit qu'il entendit à ſes côtés. Il ſe retourne, & voit un brutal qui, de paroles inſolentes, maltraitoit une bergére. D'abord il prend les intérêts d'un ſexe à qui tous les hommes doivent hommage ; &, après avoir donné au brutal le châtiment de ſon inſolence, il vient à la bergére, & voit une jeune perſonne qui, des plus beaux yeux qu'il eut jamais vûs, verſoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il

en lui-même, eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable, & quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes ? Il prend ſoin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve ſi belles, & l'aimable bergére prend ſoin en même tems de le remercier de ſon léger ſervice ; mais d'une maniére ſi charmante, ſi tendre & ſi paſſionnée, que le berger n'y peut réſiſter; & chaque mot, chaque regard, eſt un trait plein de flâme, dont ſon cœur ſe ſent pénétré. Eſt-il, diſoit-il, quelque choſe qui puiſſe mériter les aimables paroles d'un tel remerciment ? Et que ne voudroit-on pas faire ; à quels ſervices, à quels dangers ne ſeroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un ſeul moment des touchantes douceurs d'une ame ſi reconnoiſſante ! Tout le ſpectacle paſſe ſans qu'il y donne aucune attention ; mais il ſe plaint qu'il eſt trop court, parce qu'en finiſſant, il le ſépare de ſon adorable bergére ; &, de cette premiére vûë, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de pluſieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auſſitôt à ſentir tous les maux de l'abſence ; & il eſt tourmenté de ne plus voir ce qu'il a ſi peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour ſe redonner cette vûë, dont il conſerve nuit & jour une ſi chere idée ; mais la grande contrainte où l'on tient ſa bergére, lui en ôte tous les moyens. La violence de ſa paſſion le fait réſoudre à demander en mariage l'adorable beauté, ſans laquelle il ne peut plus vivre ; & il en obtient d'elle la permiſſion, par un billet qu'il a l'adreſſe de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu ſon mariage avec un autre ;

& que tout ſe diſpoſe pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triſte berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut ſouffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & ſon amour au déſeſpoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maiſon de ſa bergére pour apprendre ſes ſentimens, & ſçavoir d'elle la deſtinée à laquelle il doit ſe réſoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppoſe aux tendreſſes de ſon amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergére, ainſi qu'auprès d'une conquête qui lui eſt aſſûrée; & cette vûe le remplit d'une colére, dont il a peine à ſe rendre le maître. Il jette de douloureux regards ſur celle qu'il adore; & ſon reſpect, & la préſence de ſon pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le tranſport de ſon amour l'oblige à lui parler ainſi. [*Il chante.*]

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir,
Rompons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos penſées.
Apprenez-moi ma deſtinée;
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triſte & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous alarmez.
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je ſoupire,
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

Ouais! Je ne croyois pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLEANTE.

Hélas! Belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis,
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?

Mais, Philis, une penſée,

Vient troubler ce doux tranſport,

Un rival, un rival.....

ANGELIQUE.

Ah! Je le haïs plus que la mort;

Et ſa préſence, ainſi qu'à vous,

M'eſt un cruel ſupplice.

CLEANTE.

Maís un pere à ſes vœux vous veut aſſujettir.

ANGELIQUE.

Plûtôt, plûtôt mourir,

Que de jamais y conſentir;

Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela ?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un ſot pere que ce pere-là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là, ſans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah! Mon amour.....

ARGAN.

Non, non, en voilà aſſez. Cette comédie-là eſt de fort mauvais exemple. Le berger Tircis eſt un impertinent; & la bergére Philis une impudente de parler de la ſorte devant ſon pere. [*à Angélique.*] Montrez-moi ce papier. Ah,

ah! Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes même?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! Voici ma femme.

---

## SCENE VII.

### BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur votre visage....

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venuë ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puiſque l'on voit ſur votre viſage . . . . . Puiſque l'on voit ſur votre viſage . . . . . Madame vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réſervez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous euſſiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au ſecond pere, à la ſtatuë de Memnon, & à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de monſieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choſes. Donnez-nous au moins le tems de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination ſi néceſſaire à compoſer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiſelle, elle eſt déjà toute née en moi; & je n'ai pas beſoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes ſi promt, Monſieur, il n'en eſt pas de même de moi; & je vous avouë que votre mérite n'a pas encore fait aſſez d'impreſſion dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loiſir de ſe faire, quand vous ſerez mariés enſemble.

ANGELIQUE.

Hé! Mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie. Le mariage eſt une chaîne, où l'on ne doit jamais ſoumettre un cœur par force; &, ſi monſieur eſt honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une perſonne, qui ſeroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Nego conſequentiam*, Mademoiſelle; & je puis être honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de monſieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'eſt un méchant moyen de ſe faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous liſons des anciens, Mademoiſelle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maiſon des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne ſemblât pas que ce fût de leur conſentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monſieur, ſont les anciens, & nous ſommes

les gens de maintenant. Les grimaces ne ſont point néceſſaires dans notre ſiécle ; &, quand un mariage nous plaît, nous ſçavons fort bien y aller, ſans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; ſi vous m'aimez, Monſieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiſelle, juſqu'aux intérêts de mon amour excluſivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'eſt d'être ſoumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Diſtinguo*, Mademoiſelle. Dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *concedo ;* mais dans ce qui la regarde, *nego.*

TOINETTE *à Angélique.*

Vous avez beau raiſonner. Monſieur eſt frais émoulu du collége ; & il vous donnera toujours votre reſte. Pourquoi tant réſiſter, & refuſer la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la raiſon, & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais ! Je jouë ici un plaiſant perſonnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à

ſe marier ; & je ſçais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je ſçais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conſeils ne ſeront pas aſſez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eſt que les filles bien ſages, & bien honnêtes comme vous, ſe moquent d'être obéïſſantes, & ſoumiſes aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame ; & la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt-à-dire que vos penſées ne ſont que pour le mariage ; mais vous voulez choiſir un époux à votre fantaiſie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaiſe, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aimer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles

voudront.

voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante; & je voudrois bien ſçavoir ce que vous voulez dire par là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſçauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en

dépit de vous; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vûë.

---

## SCENE VIII.

### ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui ſort.*

ECoute, il n'y a point de milieu à cela. Choiſi d'épouſer dans quatre jours ou monſieur, ou un couvent. [*à Béline.*] Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je ſuis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me diſpenſer. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, mamour; & paſſez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous ſçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

# SCENE IX.

## ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

VOilà une femme qui m'aime..... Cela n'eſt pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monſieur, de me dire un peu comment je ſuis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monſieur, pour voir ſi vous ſçaurez porter un bon jugement de ſon pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

*Dico* que le pouls de monſieur, eſt le pouls d'un homme qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur,

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repouſſant,

M. DIAFOIRUS.

*Benè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capriçant;

M. DIAFOIRUS.

*Optimè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme ſplénique, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non. Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foye qui eſt malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; qui dit parenchyme, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympatie qu'ils ont enſemble, par le moyen du *vas breve* du pylore, & ſouvent des meats cholidoques. Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

---

## SCENE X.

### BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a vûë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louiſon étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-là ici, mamour; envoyez-là ici. [*ſeul.*] Ah! L'effrontée! Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

## SCENE XI.

### ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

QU'eſt-ce que vous me voulez, mon papa ? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

Là.

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, ſi vous voulez, pour vous déſennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau & du renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah! Rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéïssez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assûrément?

LOUISON.

Aſſûrément.

ARGAN.

Or çà, je m'en vais vous faire voir quelque choſe, moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah ! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah ! Petite maſque, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre ſœur.

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louiſon par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *ſe jettant à genoux.*

Ah ! Mon papa, je vous demande pardon. C'eſt que ma ſœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reſte.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! Mon papa, vous m'avez bleſſée. Attendez, je ſuis morte. [*Elle contrefait la morte.*]

ARGAN.

Holà. Qu'eſt-ce-là? Louiſon, Louiſon. Ah! Mon Dieu! Louiſon. Ah! Ma fille! Ah! Malheureux, ma pauvre fille eſt morte. Qu'ai-je fait, miſérable? Ah! Chiennes de verges. La peſte ſoit des verges. Ah! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louiſon.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée? Or ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvû que vous me diſiez bien tout.

LOUISON.

Oh! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins; car voilà un petit doigt qui ſçait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé ſi perſonne n'écoute.*

C'eſt, mon papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma ſœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit ſon maître à chanter.

ARGAN.

Hom, hom! Voilà l'affaire. [*à Louiſon.*] Hé bien?

LOUISON.

Ma ſœur eſt venuë après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit, ſortez, ſortez, ſortez; mon Dieu! Sortez, vous me mettez au déſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il lui diſoit?

LOUISON.

Il lui diſoit je ne ſçais combien de choſes.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venuë à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. [*mettant son doigt à son oreille.*] Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah ! Mon papa, votre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous aſſûre.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. [*ſeul.*] Ah ! Il n'y a plus d'enſans. Ah ! Que d'affaires ! Je n'ai pas ſeulement le loiſir de ſonger à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

[*Il ſe laiſſe tomber dans ſa chaiſe.*]

---

## SCENE XII.

### BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'eſt-ce? Comment vous portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Oui. Je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas ſeulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous propoſer un parti pour ma niéce Angélique.

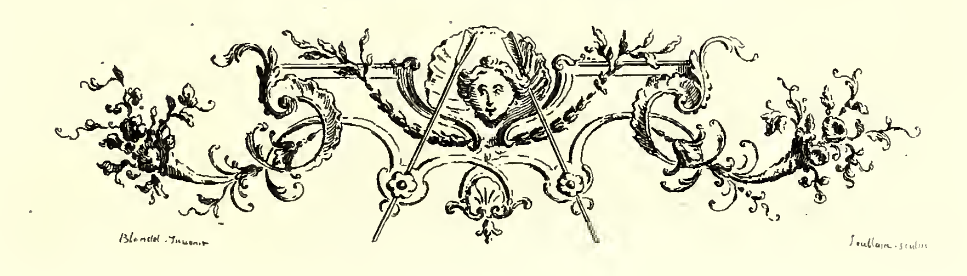
ARGAN *parlant avec emportement, & ſe levant de ſa chaiſe.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'eſt une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il ſoit deux jours.

BERALDE.

Ah! Voilà qui eſt bien. Je ſuis bien aiſe que la force vous revienne un peu; & que ma viſite vous faſſe du bien. Or çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amene ici un divertiſſement que j'ai rencontré, qui diſſipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. Ce ſont des égyptiens vêtus en maures, qui font des danſes mêlées de chanſons, où je ſuis ſûr que vous prendrez plaiſir; & cela vaudra bien une ordonnance de monſieur Purgon. Allons.

*Fin du ſecond Acte.*



# II. INTERMÉDE.

UNE EGYPTIENNE *chantante*, UN EGYPTIEN *chantant*, EGYPTIENS & EGYPTIENNES *dansans, vêtus en maures, & portant des singes.*

UNE EGYPTIENNE.

PRofitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces précieux momens;
La beauté paſſe,
Le tems l'efface;
L'âge de glace
Vient à ſa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux paſſe-tems.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendreſſe.

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Danſe des égyptiens & des égyptiennes.*

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous preſſe,
A quoi ſongez-vous?
Nos cœurs, dans la jeuneſſe,
N'ont vers la tendreſſe
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De ſi doux attraits,
Que, de ſoi, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits;

Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

[*à l'égyptienne.*]

Il est doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage;
Mais, s'il est volage,
Hélas! Quel tourment!

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur;
La douleur
Et la rage,
C'est que le volage
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ses douceurs?

L'EGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs?

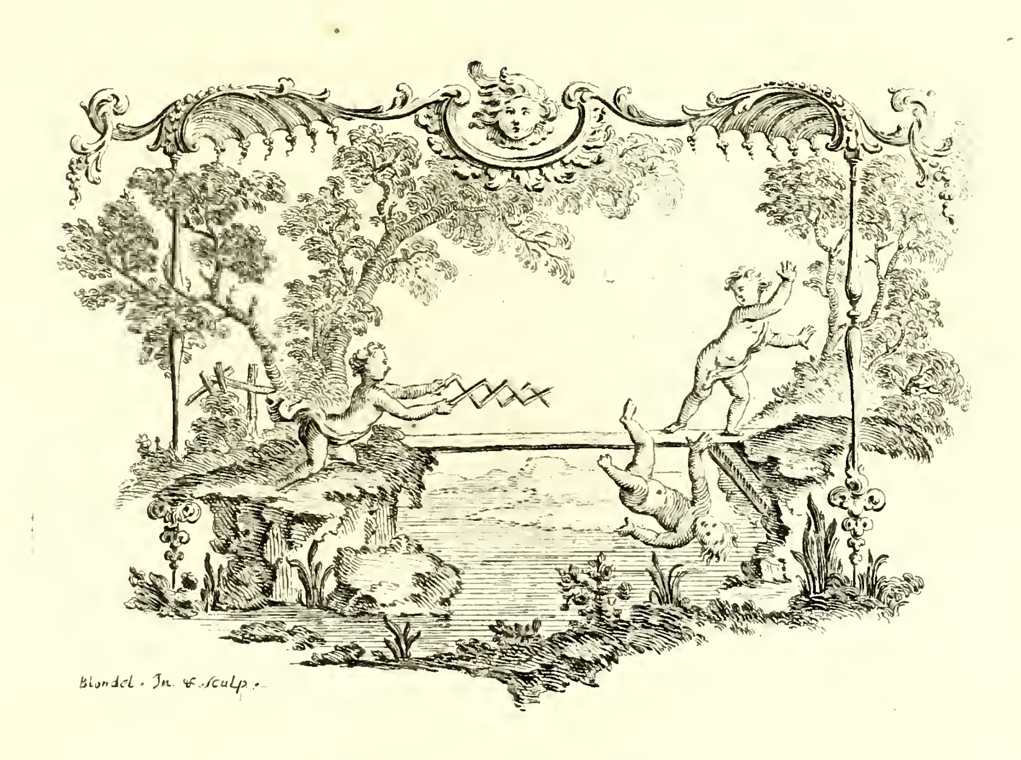
TOUS DEUX ENSEMBLE.

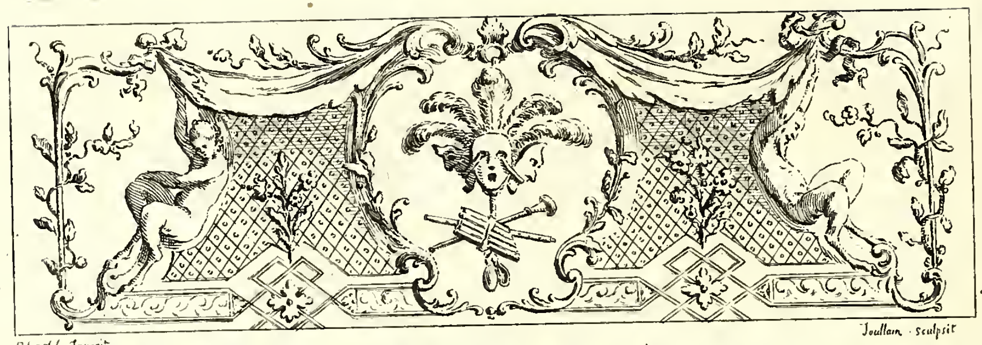
Oui, ſuivons ſes caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

L*Es égyptiens & égyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.*

*Fin du ſecond Interméde.*






# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

### BERALDE, ARGAN, TOINETTE.



BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hom! De bonne casse est bonne.

BERALDE.

Or çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

# SCENE II.

## BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choſes pour lui obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie ; & j'avois ſongé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poſte, pour le dégoûter de ſon monſieur Purgon, & lui décrier ſa conduite. Mais, comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ai réſolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-être plus heureux que ſage. Laiſſez-moi faire. Agiſſez de votre côté. Voici notre homme.

## SCENE III.

### ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation,

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BERALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire;

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conſeiller de vous déſaire ainſi de vos deux filles ; & je ne doute point que, par un eſprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuſes.

ARGAN.

Or-çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eſt elle qui fait tout le mal ; & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laiſſons-la là ; c'eſt une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui eſt détachée de toute ſorte d'intérêt, qui a pour vous une tendreſſe merveilleuſe ; & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'eſt pas concevable, cela eſt certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle penſée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN.

Sur la penſée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eſt point là, mon frere, le fait de votre fille ; & il ſe préſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui ; mais celui-ci, mon frere, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BERALDE.

Par cette raison là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apoticaires, & de vos médecins; & que vous vouliez être malade en dépit des gens, & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous; & que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crévé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais sçavez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve;

& que monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il étoit ſeulement trois jours ſans prendre ſoin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de ſoin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raiſonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BERALDE.

Non, mon frere; & je ne vois pas que, pour ſon ſalut, il ſoit néceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi! Vous ne tenez pas véritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiécles ont révérée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui ſoit parmi les hommes, &, à regarder les choſes en philoſophe, je ne vois point de plus plaiſante mommerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puiſſe guérir un autre?

BERALDE.

Par la raiſon, mon frere, que les reſſorts de notre machine ſont des myſtéres, juſques ici, où les hommes ne voyent goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque choſe.

ARGAN.

Les médecins ne ſçavent donc rien, à votre compte?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils ſçavent la plûpart de fort belles humanités, ſçavent parler en beau latin, ſçavent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviſer; mais, pour ce qui eſt de les guérir, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, ſur cette matiére, les médecins en ſçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſçavent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand' choſe; & toute l'excellence de leur art conſiſte en un pompeux galimathias, en un ſpécieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens auſſi ſages, & auſſi habiles que vous; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croyent leur art véritable, puiſqu'ils s'en ſervent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux, qui ſont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent ſans y être. Votre monſieur Purgon, par exemple, n'y ſçait point de fineſſe, c'eſt un homme tout médecin, depuis la tête juſqu'aux pieds; un homme qui croit à ſes régles, plus qu'à toutes les démonſtrations des mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obſcur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuoſité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de ſens commun & de raiſon, donne au travers des purgations & des ſaignées, & ne balance aucune choſe. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'eſt de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à ſa femme & à ſes enfans, & ce qu'en un beſoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'eſt que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on eſt malade?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laiſſons faire, ſe tire doucement du

désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, & presque tous les hommes meurent de leurs remédes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu! Mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout tems, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flatent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle; & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en est comme des beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; & vous voulez en sçavoir plus que tous

les grands médecins de notre ſiécle.

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ſortes de perſonnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces meſſieurs, pour rembarrer vos raiſonnemens, & rabaiſſer votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, & chacun, à ſes périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'eſt qu'entre nous; & j'aurois ſouhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, &, pour vous divertir, vous mener voir ſur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Moliere.

ARGAN.

C'eſt un bon impertinent que votre Moliere, avec ſes comédies; & je le trouve bien plaiſant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE.

Ce ne ſont point les médecins qu'il joue; mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.

C'eſt bien à lui à faire de ſe mêler de contrôler la médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de ſe moquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer

au corps des médecins, & d'aller mettre ſur ſon théatre des perſonnes vénérables comme ces meſſieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes? On y met bien tous les jours les princes & les rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les médecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, ſi j'étois que des médecins, je me vengerois de ſon impertinence; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, créve, créve, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colére contre lui.

ARGAN.

Oui. C'eſt un mal aviſé; &, ſi les médecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos médecins; car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remédes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il ſoutient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remédes avec la ma-

ladie; mais que, pour lui, il n'a juſtement de la force que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà! tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de diſcours, je vous dirai que, ſur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les réſolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte; & qu'on doit, ſur cette matiére, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

---

## SCENE IV.

### MONSIEUR FLEURANT *une ſeringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! Mon Frere, avec votre permiſſion.

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce ſera bientôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſçauriez un moment être ſans lavement ou ſans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

MONSIEUR FLEURANT *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous oppoſer aux ordonnances de la médecine, & d'empêcher monſieur de prendre mon clyſtére? Vous êtes bien plaiſant d'avoir cette hardieſſe-là?

BERALDE.

Allez, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remédes, & me faire perdre mon tems. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance; & je vais dire à monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez....

---

## SCENE V.

### ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

MOn frere, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que mon-

ſieur Purgon a ordonné ! Encore un coup, mon frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, & que vous vouliez être toute votre vie enſeveli dans leurs remédes.

ARGAN.

Mon Dieu ! Mon frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien ; mais, ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah ! Voici monſieur Purgon.

---

## SCENE VI.

### MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on ſe moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le reméde que j'avois preſcrit.

ARGAN.

Monſieur, ce n'eſt pas....

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardieſſe bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre ſon médecin.

TOINETTE.

Cela eſt épouvantable.

M. PURGON.

Un clyſtére que j'avois pris plaiſir à compoſer moi-même,

ARGAN.

Ce n'eſt pas moi.....

M. PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les régles de l'art;

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere.....

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN *montrant Béralde.*

C'eſt lui.....

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela eſt vray.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine,

ARGAN *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe...

M. PURGON.

Un crime de léze-faculté, qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous,

ARGAN.

C'eſt mon frere...

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtére!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entiérement les mauvaiſes humeurs;

ARGAN.

Ah! Mon frere!

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

M. PURGON.

Mais, puiſque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes ſouſtrait de l'obéïſſance que l'on doit à ſon médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes déclaré rébelle aux remédes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaiſe conſtitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corrup-

tion de votre ſang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs;

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,

ARGAN.

Ah! Miſéricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la bradipepſie dans la diſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la diſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la lienterie dans la diſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la diſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

---

## SCENE VII.

### ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH ! Mon Dieu ! Je ſuis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je ſens déjà que la médecine ſe venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fou; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choſes, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même ; & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous êtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il ſoit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe? Eſt-ce un oracle qui a parlé? Il ſemble, à vous entendre, que monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours; & que, d'autorité ſuprême, il vous l'allonge, & vous le racourciſſe comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie ſont en vous-même, & que le courroux de monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes remédes de vous faire vivre. Voici une avanture, ſi vous voulez, à vous défaire des médecins; ou, ſi vous êtes né à ne pouvoir vous en paſſer, il eſt aiſé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah! Mon frere, il ſçait tout mon tempérament, & la maniére dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention; & que vous voyez les choſes avec d'étranges yeux.

## SCENE VIII.

### ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MOnſieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin ?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me reſſemble comme deux gouttes d'eau ; &, ſi je n'étois ſûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce ſeroit quelque petit frere qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

## SCENE IX.

### ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus êtes ſervi à ſouhait. Un médecin vous quitte, un autre ſe préſente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne ſoyez cauſe de quelque malheur.

BERALDE.

Encore ? Vous en revenez toujours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai ſur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces . . .

---

# SCENE X.

## ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

MOnſieur, agréez que je vienne vous rendre viſite, & vous offrir mes petits ſervices pour toutes les ſaignées & les purgations, dont vous aurez beſoin.

ARGAN.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé. [*à Béralde.*] Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ai oublié de donner une commiſſion à mon valet; je reviens tout-à-l'heure.

## SCENE XI.

### ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HE? Ne diriez-vous pas que c'eſt effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vrai que la reſſemblance eſt tout-à-fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a vû de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris; & . . .

## SCENE XII.

### ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

QUe voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moi? Non.

TOINETTE.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vrayment! J'ai affaire là-bas; & je l'ai assez vû.

---

# SCENE XIII.

## ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; & nous en avons vû, de notre tems, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; & j'aurois juré que c'est la même personne.

## SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

MOnſieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela eſt admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curioſité que j'ai eue de voir un illuſtre malade comme vous êtes; & votre réputation qui s'étend par tout, peut excuſer la liberté que j'ai priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monſieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que, tout au plus, vous pouvez avoir vingt-ſix, ou vingt-ſept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des ſecrets de mon art, de me conſerver ainſi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je ſuis médecin paſſager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illuſtres matiéres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux ſecrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuſer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatiſmes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continuës, avec des tranſports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes peſtes, de bonnes hydropiſies formées, de bonnes pleuréſies avec des inflammations de poitrine, c'eſt là que je me plais, c'eſt là que je triomphe; & je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les médecins, déſeſpéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remédes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! Je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! Ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt votre médecin ?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foye, & d'autres diſent que c'eſt de la rate.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans ; c'eſt du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon ?

TOINETTE.

Oui. Que ſentez-vous ?

ARGAN.

Je ſens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Juſtement, le poumon.

ARGAN.

Il me ſemble par fois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je ſens par fois des laſſitudes par tous les membres ;

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme ſi c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez !

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit ſommeil après le repas, & vous êtes bien aiſe de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre;

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

*Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin

pur ; &, pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de tems en tems, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois créver, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Créver un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe ſa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le créver au plûtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'eſt pas preſſé.

TOINETTE.

Adieu. Je ſuis fâché de vous quitter ſi-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande conſultation qui ſe doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviſer & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Juſqu'au revoir.

ARGAN.

Vous ſçavez que les malades ne reconduiſent point.

---

## SCENE XV.

### ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOilà un médecin, vraymcnt, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands médecins ſont comme cela.

ARGAN.

ARGAN.

Me couper un bras, & me créver un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération de me rendre borgne & manchot.

## SCENE XVI.

### ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

ALlons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi, qui vouloit me tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Or-çà, mon frere, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous; & j'ai découvert certaine entrevûë secrette, qu'on ne sçait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela feroit-il fi criminel; & rien peut-il vous offenfer, quand tout ne va qu'à des chofes honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en foit, mon frere, elle fera religieufe, c'eft une chofe réfoluë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaifir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puifqu'il faut parler à cœur ouvert, c'eft votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous fouffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baiffée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monfieur, ne parlez point de madame, c'eft une femme fur laquelle il n'y a rien à dire; une femme fans artifice, & qui aime monfieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careffes qu'elle me fait,

TOINETTE.

Cela eft vray.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Assûrément.

ARGAN.

Et les soins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. [*à Béralde.*] Voulez-vous que je vous convainque; & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme madame aime monsieur? [*à Argan.*] Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE *à Béralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

## SCENE XVII.

### ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'Y a t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là ſeulement. Il y aura plaiſir à confondre votre frere. Voici madame. Tenez-vous bien.

## SCENE XVIII.

### BELINE, ARGAN *étendu dans ſa chaiſe*, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline.*

AH, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BELINE.

Qu'eſt-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! Madame.

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari eſt mort.

BELINE.

Mon mari eſt mort?

TOINETTE.

Hélas! Oui. Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſûrément?

TOINETTE.

Aſſûrément. Perſonne ne ſçait encore cet accident-là; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.

Le Ciel en ſoit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort.

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & de quoi ſervoit-il ſur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toujours, ſans eſprit, ennuyeux, de mauvaiſe humeur, fatiguant ſans ceſſe les gens, & grondant jour & nuit ſervantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraiſon funébre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon deſſein; & tu peux croire qu'en me ſervant ta récompenſe eſt ſûre. Puiſque, par un bonheur, perſonne n'eſt encore averti de la choſe, portons-le dans ſon lit, & tenons cette mort cachée,

jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; & il n'est pas juste que j'aye passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Béline qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

---

## SCENE XIX.

BERALDE *sortant de l'endroit où il s'étoit caché,* ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle

maniére elle recevra votre mort. C'eſt une choſe qu'il n'eſt pas mauvais d'éprouver; &, puiſque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les ſentimens que votre famille a pour vous.

[*Béralde va encore ſe cacher.*]

---

## SCENE XX.

### ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

O TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*
Ciel! Ah, facheuſe avanture! Malheureuſe journée!

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! J'ai de triſtes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre pere eſt mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez-là; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel! Quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit

au monde; & qu'encore, pour un ſurcroît de déſeſpoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte?

---

## SCENE XXI.

### ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QU'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus précieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O Ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour moi, je venois me préſenter à lui; & tâcher, par mes reſpects & par mes priéres, de diſpoſer ſon cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laiſſons-là toutes les penſées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, ſi j'ai réſiſté tantôt à vos volontés, je veux ſuivre

du

moins une de vos intentions, & réparer par là le chagrin que je m'accuſe de vous avoir donné. [*ſe jettant à genoux.*] Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embraſſe, pour vous témoigner mon reſſentiment.

ARGAN *embraſſant Angélique.*

Ah! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne ſuis pas mort. Va, tu es mon vray ſang, ma véritable fille; & je ſuis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

---

## SCENE XXII.

### ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH! Quelle ſurpriſe agréable! Mon pere, puiſque par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, ſouffrez qu'ici je me jette à vos piéds pour vous ſupplier d'une choſe. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, ſi vous me refuſez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouſer un autre. C'eſt toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé ! Monsieur, laissez-vous toucher à ses priéres & aux miennes ; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. [*à Cléante.*] Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apoticaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vray. Voilà le vray moyen de vous guérir bien-tôt; & il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frere, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon! Etudier. Vous êtes aſſez ſçavant, & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſçavoir bien parler latin, connoître les maladies, & les remédes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela; & vous ſerez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! L'on ſçait diſcourir ſur les maladies, quand on a cet habit-là?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe, & un bonnet, tout galimathias devient ſçavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'eſt déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je ſuis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout-à-l'heure?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure?

BERALDE.

Oui, & dans votre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon?

BERALDE.

Oui. Je connois une faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre ſale. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

---

## SCENE DERNIERE.

### BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QUe voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel eſt donc votre deſſein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les comédiens ont fait un petit interméde de la réception d'un médecin, avec des danſes & de la muſique, je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement; & que mon frere y faſſe le premier perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niéce, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout ceci n'eſt qu'entre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un perſonnage, & nous donner ainſi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autoriſe cela. Allons vîte préparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angélique.*

Y conſentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puiſque mon oncle nous conduit.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# *III. INTERMÉDE.*

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Des tapissiers viennent, en dansant, préparer la sale, & placer les bancs en cadence.*

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Marche de la faculté de médecine, au son des instrumens. Les porte-seringues représentant les massiers, entrent les premiers. Après eux, viennent, deux à deux, les apoticaires avec des mortiers, les chirurgiens & les docteurs, qui vont se placer aux deux côtés du théatre. Le président monte dans une chaire, qui est au milieu; & Argan qui doit être reçû docteur, se place dans une chaire plus petite, qui est au-devant de celle du président.*

LE PRESIDENT.

*SCavantissimi doctores,*
*Medicinæ professores,*
*Qui hic assemblati estis;*
*Et vos altri Messiores,*
*Sententiarum facultatis*
*Fideles executores,*
*Chirurgiani & apoticari,*
*Atque tota compania aussi,*
*Salus, honor, & argentum;*
*Atque bonum appetitum.*
*Non possum, docti confreri,*

*En moi ſatis admirari,*
*Qualis bona inventio,*
*Eſt medici profeſſio;*
*Quam bella choſa eſt & bene trovata,*
*Medicina illa benedicta,*
*Quæ, ſuo nomine ſolo,*
*Surprenanti miraculo,*
*Depuis ſi longo tempore,*
*Facit à gogo vivere*
*Tant de gens omni genere!*

*Per totam terram videmus*
*Grandam vogam ubi ſumus;*
*Et quod grandes & petiti*
*Sunt de nobis infatuti.*
*Totus mundus currens ad noſtros remedios,*
*Nos regardat ſicut Deos;*
*Et noſtris ordonnanciis*
*Principes & reges ſoumiſſos videtis.*

*Donque il eſt noſtræ ſapientiæ,*
*Boni ſenſus atque prudentiæ,*
*De fortement travaillare*
*A nos bene conſervare*
*In tali credito, vogâ, & honore;*
*Et prandere gardam à non recevere,*
*In noſtro docto corpore,*
*Quam perſonas capabiles,*

*Et totas dignas ramplire*
*Has plaças honorabiles.*

*C'eſt pour cela que nunc convocati eſtis,*
*Et credo quod trovabitis*
*Dignam matieram medici,*
*In ſçavanti homine que voici;*
*Lequel, in choſis omnibus*
*Dono ad interrogandum,*
*Et à fond examinandum*
*Veſtris capacitatibus.*

PREMIER DOCTEUR.

*Si mihi licentiam dat dominus præſes,*
*Et tanti docti doctores,*
*Et aſſiſtantes illuſtres,*
*Très ſçavanti bacheliero*
*Quem eſtimo & honoro,*
*Domandabo cauſam & rationem, quare*
*Opium facit dormire.*

ARGAN.

*Mihi à docto doctore*
*Domandatur cauſam & rationem quare*
*Opium facit dormire.*
*A quoi reſpondeo,*
*Quia eſt in eo*
*Virtus dormitiva,*
*Cujus eſt natura*
*Senſus aſſoupire.*

CHOEUR.

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere,*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*
*Benè, benè respondere.*

SECOND DOCTEUR.

*Cum permissione domini præsidis,*
*Doctissimæ facultatis,*
*Et totius his nostris actis*
*Companiæ assistantis,*
*Domandabo tibi, docte bacheliere,*
*Quæ sunt remedia,*
*Quæ in maladiâ*
*Ditte hydropisia*
*Convenit facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà seignare,*
*Ensuita purgare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

TROISIEME DOCTEUR.

*Si bonum semblatur domino præsidi,*
*Doctissimæ facultati,*
*Et companiæ præsenti,*
*Domandabo tibi, docte bacheliere,*

*Quæ remedia hécticis,*
*Pulmonicis atque asmaticis*
*Trovas à propos facere.*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà seignare,*
*Ensuita purgare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere;*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

QUATRIEME DOCTEUR.

*Super illas maladias,*
*Doctus bachelierus dixit maravillas;*
*Mais si non ennuyo dominum præsidem,*
*Doctissimam facultatem,*
*Et totam honorabilem*
*Companiam ecoutantem;*
*Faciam illi unam quæstionem.*
*Dès hiero maladus unus*
*Tombavit in meas manus;*
*Habet grandam fievram cum redoublamentis,*
*Grandam dolorem capitis,*
*Et grandum malum au côté,*
*Cum grandâ difficultate*
*Et penâ respirare.*
*Veillas mihi dire,*
*Docte bacheliere,*

*Quid illi facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà seignare,*
*Ensuita purgare.*

CINQUIEME DOCTEUR.

*Mais si maladia*
*Opiniatria*
*Non vult se garire,*
*Quid illi facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà seignare,*
*Ensuita purgare.*
*Reseignare, repurgare; & reclysterisare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere;*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

LE PRESIDENT *à Argan.*

*Juras gardare statuta*
*Per facultatem præscripta,*
*Cum sensu & jugeamento?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Essere in omnibus*
*Consultationibus*

*Ancieni aviso;*
*Aut bono,*
*Aut mauvaiso?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*De non jamais te servire*
*De remediis aucunis,*
*Quam de ceux seulement doctæ facultatis;*
*Maladus dût-il crevare*
*Et mori de suo malo?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Ego cum isto boneto*
*Venerabili & docto,*
*Dono tibi & concedo*
*Virtutem & puissanciam,*
*Medicandi,*
*Purgandi,*
*Seignandi,*
*Perçandi,*
*Taillandi,*
*Coupandi,*
*Et occidendi*
*Impunè per totam terram.*

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les chirurgiens & les apoticaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.*

ARGAN.

*Grandes doctores doctrinæ,*
*De la rhubarbe & du séné;*
*Ce seroit sans douta à moi chosa folla,*
*Inepta & ridicula,*
*Si j'alloibam m'engageare*
*Vobis louangeas donare,*
*Et entreprenoibam adjoûtare*
*Des lumieras au soleilo,*
*Et des étoilas au Cielo,*
*Des ondas à l'oceano;*
*Et des rosas au printanno.*
*Agreate qu'avec uno moto*
*Pro toto remercimento*
*Randam gratiam corpori tam docto.*
*Vobis, vobis debeo*
*Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo.*
*Natura & pater meus*
*Hominem me habent factum;*
*Mais vos me, ce qui est bien plus,*
*Avetis factum medicum.*
*Honor, favor, & gratia,*
*Qui in hoc corde que voilà,*

*Imprimant ressentimenta*
*Qui dureront in sæcula.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et seignet, & tuat.*

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Tous les chirurgiens & les apoticaires dansent au son des instrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'apoticaires.*

PREMIER CHIRURGIEN.

*Puisse-t-il voir doctas*
*Suas ordonnancias,*
*Omnium chirurgorum,*
*Et apoticarum*
*Ramplire boutiquas.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et seignet, & tuat.*

SECOND CHIRURGIEN.

*Puisse toti anni,*
*Lui essere boni*
*Et favorabiles,*

*Et n'habere jamais*
*Quam pestas, verolas,*
*Fiévras, pleuresias,*
*Fluxus de sang & dissenterias.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et seignet, & tuat.*

## V. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*Pendant que le dernier chœur se chante, les médecins, les chirurgiens & les apoticaires sortent tous selon leur rang en cérémonie, comme ils sont entrés.*

FIN.



REMERCIEMENT

# REMERCIEMENT AU ROI.

VOtre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma muſe, obéïſſez-moi;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au lever du Roi.
Vous ſçavez bien pourquoi;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus promte
A le remercier de ſes fameux bienfaits;
Mais il vaut mieux tard que jamais.
Faites donc votre compte
D'aller au louvre accomplir mes ſouhaits.
Gardez-vous bien d'être en muſe bâtie,
Un air de muſe eſt choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux,
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorſqu'en marquis vous ſerez traveſtie.
Vous ſçavez ce qu'il faut pour paroître marquis;
N'oubliez rien de l'air, ni des habits,
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix,

Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban, ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande;
Et, parmi les marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajuſtement,
Faites tout le trajet de la ſale des gardes;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards bruſquement,
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les ſaluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puiſſent être;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en uſe, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi;
Ou, ſi, comme je prévoi,
La preſſe s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez ſur quelque choſe
Pour faire voir votre muſeau,
Et criez, ſans aucune pauſe,
D'un ton rien moins que naturel,
Monſieur l'huiſſier, pour le marquis un tel.

Jettez-vous dans la foule, & tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier;
Et, quand même l'huissier,
A vos désirs inéxorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable;
Ne demordez point pour cela.
Tenez toujours ferme là,
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer;
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas,
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats,
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrein pas à pas;
Et, si des assiégeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement,
D'attendre le prince au passage.
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits que, sans les mériter,

Sa libérale main ſur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'oſiez prétendre ;
Lui dire comme vos déſirs
Sont, après ſes bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à ſa gloire, ainſi qu'à ſes plaiſirs,
Tout votre art, & toutes vos veilles ;
Et, là-deſſus, lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'eſt jamais à ſec ;
Les muſes ſont de grandes prometteuſes,
Et, comme vos ſœurs les cauſeuſes,
Vous ne manquerez pas, ſans doute, par le bec ;
Mais les grands princes n'aiment guéres
Que les complimens qui ſont courts ;
Et le nôtre, ſur tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos diſcours.
La louange & l'encens n'eſt pas ce qui le touche ;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et, ſe mettant doucement à ſourire
D'un air qui, ſur les cœurs, fait un charmant effet,
Il paſſera comme un trait,
Et cela vous doit ſuffire.
Voilà votre compliment fait.

*FIN.*

# LA GLOIRE
## DU
## VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux ſomptueux,
Auguſte bâtiment, Temple majeſtueux,
Dont le dôme ſuperbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique vûë,
Et, parmi tant d'objets ſemés de toutes parts,
Du voyageur ſurpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richeſſe,
La ſplendeur du ſaint vœu d'une grande princeſſe,
Et porte un témoignage à la poſtérité
De ſa magnificence, & de ſa piété;
Conſerve à nos neveux une montre fidéle
Des exquiſes beautés que tu tiens de ſon zéle.
Mais défends bien ſur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ſes riches préſens,
Cet éclatant morceau de ſçavante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture;
C'eſt le plus bel effet des grands ſoins qu'elle a pris,
Et ton marbre, & ton or ne ſont point de ce prix.
Toi qui dans cette coupe, à ton vaſte génie
Comme un ample théatre heureuſement fournie,

Es venu déployer les précieux tréſors
Que le Tibre t'a vû ramaſſer ſur ſes bords,
Di-nous, fameux Mignard, par qui te ſont verſées
Les charmantes beautés de tes nobles penſées;
Et dans quel fonds tu prends cette variété,
Dont l'eſprit eſt ſurpris, & l'œil eſt enchanté.
Di-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expreſſions enfante les merveilles,
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ſes traits,
Quelle force il y mêle à ſes plus doux attraits,
Et quel eſt ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui ſçait faire à nos yeux vivre des choſes mortes;
Et d'un peu de mêlange & de bruns & de clairs,
Rendre eſprit la couleur, & les pierres des chairs.

Tu te tais; & prétends que ce ſont des matiéres
Dont tu dois nous cacher les ſçavantes lumiéres,
Et que ces beaux ſecrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton ſilence,
Malgré toi, de ton art, il nous fait confidence;
Et, dans ſes beaux efforts à nos yeux étalés,
Les myſtéres profonds nous en ſont révélés.
Une pleine lumiére ici nous eſt offerte;
Et ce dôme pompeux eſt une école ouverte,
Où l'ouvrage faiſant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les ſouveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties *
Qui rendent d'un tableau les beautés aſſorties.

* *L'invention, le deſſein, le coloris.*

Et dont, en s'uniſſant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme reine, il nous expoſe celle
Que ne peut nous donner le travail, ni le zéle;
Et qui, comme un préſent de la faveur des Cieux,
Eſt du nom de divine appellée en tous lieux;
Elle, dont l'eſſor monte au-deſſus du tonnerre,
Et ſans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, régle tout, en ordonne à ſon choix;
Et des deux autres méne & régit les emplois.
Il nous enſeigne à prendre une digne matiére,
Qui donne au feu d'un peintre une vaſte carriére,
Et puiſſe recevoir tous les grands ornemens
Qu'enfante un beau génie en ſes accouchemens,
Et dont la poëſie, & ſa ſœur la peinture,
Parant l'inſtruction de leur docte impoſture,
Compoſent avec art ces attraits, ces douceurs
Qui ſont à leurs leçons un paſſage à nos cœurs;
Et par qui, de tout tems, ces deux ſœurs ſi pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un diſcord apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du ſujet qu'on prend;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le Ciel contre nos piéds, & l'enfer ſur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
De grouppes contraſtés un noble ageancement
Qui, du champ du tableau, faſſe un juſte partage
En conſervant les bords un peu légers d'ouvrage,

*I. L'invention, premiere partie de la peinture.*

N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos ſi fort ami des yeux ;
Mais où, ſans ſe preſſer, le grouppe ſe raſſemble,
Et forme un doux concert, faſſe un beau tout enſemble,
Où rien ne ſoit à l'œil mendié, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaſte fonds d'eſprit,
Aſſaiſſonné du ſel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques ;
Ces monſtres odieux des ſiécles ignorans,
Que de la barbarie ont produit les torrens,
Quand leur cours, inondant preſque toute la terre,
Fit à la politeſſe une mortelle guerre ;
Et de la grande Rome abbatant les remparts,
Vint, avec ſon empire, étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poſer avec nobleſſe & grace
La premiere figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du ſpectateur ;
Prenant un ſoin exact que, dans tout ſon ouvrage,
Elle jouë aux regards le plus beau perſonnage ;
Et que, par aucun rôle au ſpectacle placé,
Le héros du tableau ne ſe voye effacé.
Il nous enſeigne à fuir les ornemens débiles
Des épiſodes froids & qui ſont inutiles,
A donner au ſujet toute ſa vérité,
A lui garder par tout pleine fidélité,
Et ne ſe point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naiſſance.

Il

Il nous dicte amplement les leçons du dessein,
Dans la maniére grecque, & dans le goût romain;
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En sçavoit séparer la foible vérité,
Et formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace, & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées;
Les contrastes sçavans des membres agrouppés,
Grands, nobles, étendus, & bien développés,
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,
Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours observés avec soin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flâme,
Afin de conserver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractére avec choix mariés;
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,

*II. Le dessein, seconde partie de la peinture.*

Faiſant briller par tout de la diverſité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A ſortir dans ſes airs, de l'amour de ſoi-même;
De redites ſans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de ſon image, il ſe peint en tous lieux.
Il nous enſeigne auſſi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, ſuffiſamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conſerver le nud;
Mais qui, pour le marquer, ſoit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en ſuive la grace,
Et, ſans la ſerrer trop, la carreſſe & l'embraſſe.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions
Se diſtinguent à l'œil toutes les paſſions;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adreſſe extrême
Par des geſtes puiſés dans la paſſion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets;
Imitans en vigueur les geſtes des muets
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier, ainſi qu'à la peinture.

*III. Le coloris, troiſiéme partie de la peinture.*

Il nous étale enfin les myſtéres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle;
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contraſtes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impoſtures,
L'achévement de l'art, & l'ame des figures.

Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau,
Les diſtributions, & d'ombre, & de lumiére,
Sur chacun des objets & ſur la maſſe entiére,
Leur dégradation dans l'eſpace de l'air
Par les tons différens de l'obſcur & du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche diſtingue, & le lointain efface;
Les gracieux repos que, par des ſoins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'inſenſible paſſage
Doivent ces oppoſés entrer en aſſemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre, aux yeux ſe dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on ſe donne,
Qui reçoivent ſi bien ce qu'on leur abandonne;
Par quel coup de pinceau formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du ſculpteur,
Quel adouciſſement des teintes de lumiére,
Fait perdre ce qui tourne, & le chaſſe derriére,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,
La fierté de l'obſcur ſur la douceur du clair,
Triomphant de la toile, en tire avec puiſſance
Les figures que veut garder ſa réſiſtance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppoſe à ſes coups,
Les détache du fond, & les améne à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illuſtre Mignard, n'en prends aucun ombrage,

Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher ſur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ſes leçons les grands & beaux oracles
Elévent d'autres mains à tes doctes miracles;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce ſont des ſecrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les ſoins qu'on ſe donne,
Trois choſes, dont les dons brillent dans ta perſonne,
Les paſſions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquiſe valeur;
Ce ſont préſens du Ciel, qu'on voit peu qu'il aſſemble,
Et les ſiécles ont peine à les trouver enſemble.
C'eſt par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il ſera de nos jours la fameuſe merveille;
Et, des bouts de la terre, en ces ſuperbes lieux,
Attirera les pas des ſçavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendreſſe
Qu'a fait briller pour vous cette auguſte princeſſe,
Dont au grand Dieu naiſſant, au véritable Dieu,
Le zéle magnifique a conſacré ce lieu,
Purs eſprits, où du Ciel ſont les graces infuſes,
Beaux temples des vertus, admirables récluſes,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos penſées,

Qu'il vous eſt cher d'avoir ſans ceſſe devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux ;
D'y nourrir par vos yeux les précieuſes flâmes
Dont ſi fidélement brûlent vos belles ames ;
D'y ſentir redoubler l'ardeur de vos déſirs ;
D'y donner à toute heure un encens de ſoupirs ;
Et d'embraſſer du cœur une image ſi belle
Des céleſtes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriſer toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtreſſe du monde,
Docte & fameuſe école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord,
Source des beaux débris des ſiécles mémorables,
O Rome, qu'à tes ſoins nous ſommes redevables,
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi, devenu tout romain,
Dont le pinceau célébre, avec magnificence,
De ſes riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble luſtre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnuë en ces lieux,
La freſque, dont la grace à l'autre préférée
Se conſerve un éclat d'éternelle durée ;
Mais dont la promtitude & les bruſques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ſes beautés !

De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foibleſſes d'un peintre aiſément s'accommode.

La pareſſe de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la péſanteur,
Elle ſçait ſecourir, par le tems qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne;
Et, ſur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans eſt un grand avantage;
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la freſque eſt preſſante; & veut, ſans complaiſance,
Qu'un peintre s'accommode à ſon impatience,
La traite à ſa maniére; &, d'un travail ſoudain,
Saiſiſſe le moment qu'elle donne à ſa main.
La ſévére rigueur de ce moment qui paſſe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace,
Avec elle il n'eſt point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, ſe doit exécuter.
Elle veut un eſprit où ſe rencontre unie
La pleine connoiſſance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le ſeconder,
Et maîtreſſe de l'art juſqu'à le gourmander,
Une main promte à ſuivre un beau feu qui la guide;
Et dont, comme un éclair, la juſteſſe rapide
Répande dans ſes fonds, à grands traits non tâtés,
De ſes expreſſions les touchantes beautés.
C'eſt par là que la freſque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,

Et que tous les ſçavans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ſes mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel Ange,
Les Mignards de leur ſiécle, en illuſtres rivaux,
Ont voulu par la freſque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtuë
De tous les grands attraits qui ſurprennent la vûë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnuë a frappé tous les yeux.
Elle a non ſeulement, par ſes graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoiſſeurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde ſçavant;
Ses miracles encore ont paſſé plus avant,
Et, de nos courtiſans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,
Arrêté leur eſprit, attaché leurs regards,
Et fait deſcendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éléve ſon mérite,
C'eſt de l'auguſte Roi l'éclatante viſite;
Ce monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des ſçavantes beautés,
Qui, ſéparant le bon d'avec ſon apparence,
Décide ſans erreur, & louë avec prudence.
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'eſprit ſouverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil ſain,
A verſé de ſa bouche à ſes graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes;

Et l'on ſçait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût ſuit celui de ſon maître,
A ſenti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail ſi conſtant,
Dont la vaſte prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix ſouverain, tient, par ſon haut mérite,
Du commerce & des arts la ſuprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le deſſein
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richeſſe
Saint Euſtache. Aux ſacrés murs du Temple, où ſon cœur s'intéreſſe.
La voilà, cette main, qui ſe met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pauſe;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expoſe;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au reſpect, & n'a rien qui n'enchante,
Rien en grace, en douceur, en vive majeſté,
Qui ne préſente à l'œil une Divinité;
Elle eſt toute en ces traits ſi brillans de nobleſſe;
La grandeur y paroît, l'équité, la ſageſſe,
La bonté, la puiſſance; enfin ces traits font voir
Ce que l'eſprit de l'homme a peine à concevoir.
Pourſuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis établir l'excellence,

Et

Et donne à ce projet, & si grand & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter;
Et, quand le Ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les tems ne sont guéres prodigues,
Tu dois à l'univers les sçavantes fatigues,
C'est à ton ministére à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,
A leurs réfléxions tout entiers ils se donnent;
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude & la visite ont leurs talens à part;
Qui se donne à la cour, se dérobe à son art,
Un esprit partagé rarement s'y consomme;
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sçauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
Ni par tout, près de toi, par d'assidus hommages,
Mandier des prôneurs les éclatans suffrages;
Cet amour de travail, qui toujours régne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.

Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages ſeuls, ils te faſſent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut aſſez paroître ;
Conſultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verſer l'éclat des grands emplois.
C'eſt ainſi que des arts la renaiſſante gloire
De tes illuſtres ſoins ornera la mémoire ;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux,
Paſſera triomphant à nos derniers neveux.

*FIN DU SIXIÉME ET DERNIER TOME.*




DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE PRAULT.

M. DCC. XXXIII.





